Olivier Babeau

Éloge de l'hypocrisie

Les éditions du cerf

OLIVIER BABEAU

ÉLOGE DE L'HYPOCRISIE

LES ÉDITIONS DU CERF

© *Les Éditions du Cerf*, 2018

www.editionsducerf.fr
24, rue des Tanneries
75013 Paris

EAN : 978-2-204-11482-1

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

INTRODUCTION

Le silène d’Alcibiade

> Je comprends, et ne sachant m’expliquer sans paroles païennes, je voudrais me taire.
>
> A. RIMBAUD, *Une saison en enfer*.

C’est la scène la plus célèbre de l’histoire de la philosophie. Elle se passe dans une belle maison d’Athènes. La soirée est déjà bien avancée. L’huile des lampes s’est consumée en grande partie, remplissant la pièce d’une odeur âcre. Les convives du banquet sont affalés sur un lit où ils ont dîné tout à l’heure. Contrairement à l’usage, ils ne sont pas ivres. Plutôt que de boire jusqu’à ce que le vin, rendu épais par les épices qu’on y ajoute, les dépose directement dans les bras d’Hypnos, le dieu du sommeil, les convives se sont livrés à un de ces concours informels d’éloquence que l’on affectionne à cette époque. En cette fin du v^{e} siècle avant notre ère, discuter est la principale occupation des citoyens. Une occupation prise très au sérieux. La seule qui vaille en fait, avec la participation aux décisions politiques, toutes les autres étant indignes d’un homme libre. Les Grecs ont alors la passion des palabres.

Ce soir-là, chaque convive a été prié, chacun à son tour, d’improviser un discours louant le dieu Amour. Socrate vient de finir le sien quand on tambourine à la porte. Alcibiade, le plus beau et le plus brillant des jeunes

Athéniens, fait irruption dans la pièce, accompagné d'amis et d'une joueuse de flûte. Il est fin saoul, et il n'a pas été invité, mais on le fait tout de suite asseoir. Son aura est telle qu'il n'a pas besoin d'y être convié pour s'introduire dans une fête. Alcibiade a l'alcool bavard et mélancolique. Il fait part à l'assistance de son désarroi : Socrate, qui n'a pourtant ni l'atout de l'âge ni celui de la beauté, a repoussé ses avances, lui que tout citoyen normalement constitué souhaite mettre dans son lit. Alcibiade vient d'entrevoir pour la première fois ce fait choquant : il ne faut pas se fier aux apparences et aux évidences. La laideur de Socrate, qui ressemble physiquement au Silène Marsyas, cache une immense sagesse. Alcibiade, au contraire, prouvera plus tard par une bien triste carrière politique, où il trahira notamment sa cité pour servir Sparte, qu'une belle figure peut cacher l'âme la moins noble.

En souvenir de cet épisode relaté dans *Le Banquet* de Platon, « le Silène d'Alcibiade » est resté une expression employée pour évoquer la supercherie des apparences, la duplicité des choses. Dans son *Éloge de la Folie*, Érasme écrit :

> Les choses humaines ont, comme le Silène d'Alcibiade, deux faces fort dissemblables. La face extérieure marque la mort, regardez à l'intérieur il y a la vie ou inversement. La beauté recouvre la laideur ; la richesse, l'indigence ; l'infamie, la gloire ; le savoir, l'ignorance. Ce qui semble robustesse est débilité ; ce qui semble de bonne race est vil. La joie dissimule le chagrin ; la prospérité le malheur ; l'amitié, la haine ; le remède, le poison[1].

Comment ces « faces dissemblables » des « choses humaines » peuvent-elles coexister ? Comment des apparences contraires peuvent-elles voisiner ? Grâce à l'hypocrisie.

Le titre de cet ouvrage aura sans doute intrigué le lecteur. « Quoi ? dira-t-il, peut-on défendre sans ironie cette détestable duplicité au moyen de laquelle des esprits vils cachent leurs pensées ? Peut-on reconnaître le moindre mérite à la dissimulation ? N'est-ce pas une règle évidente et reconnue de toute éternité que

la vérité est préférable au mensonge aussi certainement que la vertu est préférable au vice ? Sûrement, l'auteur voudra ici, par la défense paradoxale d'une déviance, comme l'a fait Érasme, proposer en creux le panégyrique de la rectitude, soutenir par d'ironiques arguments l'exact contraire du sujet supposé. »

Et pourtant non, c'est bel et bien un éloge de l'hypocrisie que je veux composer dans les pages qui suivent. Sans fard ni jeu de mots, sans recul implicite ni narquoise distanciation.

Car l'hypocrisie a été mal comprise. Nous ne rendons pas justice à ses mérites. En la critiquant comme une simple dérive, en la classant trop vite dans la catégorie des maladies sociales honteuses et des défaillances marginales, nous passons à côté de ce qui fait sa valeur. Aveuglés par ses manifestations les plus évidentes et pourtant les moins significatives, nous oublions qu'elle est, de temps immémoriaux, le socle même de la société, l'indispensable structure qui permet à ses éléments de tenir ensemble. Nous sommes abusés par l'habitude absurde de vouloir qu'il soit question de vérité là où il n'est question que de respect formel de certaines conventions. Une erreur d'autant plus inquiétante que le monde numérique est en train de se bâtir sur le déni de l'hypocrisie.

Pour saisir l'importance de l'hypocrisie et l'urgence de la protéger, il faudra sortir de l'acception étroite du mot qui n'en désigne qu'un aspect très particulier. Il faudra prendre conscience de son omniprésence et comprendre comment, derrière l'extrême diversité de ses expressions, le mécanisme qu'elle met en œuvre est le même. Il faudra réaliser que l'hypocrisie est, depuis des millénaires, l'assise secrète de la société humaine. Ou plutôt devrais-je écrire l'« assise souterraine », car un secret que tout le monde possède n'en est pas un.

L'illustre humaniste hollandais cité plus haut apparaît bien sûr en filigrane derrière mon projet. On lit classiquement *L'Éloge de la folie* d'Érasme comme étant avant tout une démonstration ironique *a contrario* de la supériorité de la sagesse sur toutes les folies humaines. Mais à bien des égards, elle apparaît plutôt (ou aussi) comme une célébration manifeste de la *Moira* d'antique mémoire. La Folie qui prend la parole sous la plume d'Érasme répète à l'envi que nul humain ne lui est vraiment étranger : « Tout en effet chez les hommes ne

se fait-il pas selon la Folie, par des fous, chez les fous[2] ? » Ou encore : « Il ne convient pas de limiter ou de diviser l'empire d'une divinité qui règne en tous lieux[3]. » Une autre idée qui revient plusieurs fois dans le court essai est que la folie est indispensable au bonheur : « Nul ne peut vivre heureux s'il n'est initié à mes rites et honoré de ma faveur[4]. » Pour quelle raison ? Parce qu'elle chasse l'ennui, et que l'existence n'est supportable qu'à cette condition : « Si la vie demeurait triste, elle ne s'appellerait pas la vie, et ce n'est que par de tels moyens qu'elle échappe à la tristesse et à son proche cousin l'ennui. » Il ne s'agit pas seulement pour l'auteur d'évoquer le divertissement passager du buveur ou du joueur : la Folie intervient dans tous les domaines de la vie, y compris l'amour et l'amitié. Ce n'est en effet que par « connivence, méprise, aveuglement, illusion à l'égard des défauts de ses amis, complaisance à prendre les plus saillants pour des qualités et à les admirer comme tels[5] » que les amis sont unis et conservés dans l'union ! On n'ose ajouter qu'il en va de même pour le couple… En cachant les défauts des autres, elle les rend aimables. Mieux encore : l'Histoire même lui doit tout. Si l'engagement politique est un tissu de folies, c'est d'elles que « sont nés les hauts faits des héros que tant de pages brillantes portent aux nues ; elles engendrent les cités, maintiennent les empires, les magistratures, la religion, les desseins et les jugements des hommes[6] ».

Voilà donc un monde où rien, des plus petites aux plus grandes choses, ne se fait sans la Folie. Elle conjure l'ennui, édifie et maintient les empires, fonde l'amitié… Dans une de ses lettres, Érasme affecte la légèreté, annonçant à son ami Thomas More que la rédaction de son *Éloge* était une sorte de passe-temps de voyage, une amusette destinée à tromper l'ennui – précisément, une folie donc ! – d'une route dont l'incommode déroulement rendait impossible un travail sérieux. Mais ce « travail sérieux » dont parle Érasme n'est-il pas lui-même également brocardé par son essai, puisqu'il n'y a pas plus fou que celui qui se prend au sérieux et consacre son temps à des besognes dont il sait, pour emprunter de façon anachronique la phrase de Blaise Pascal prononcée près de deux siècles plus tard, qu'elles ne valent pas « une heure de peine » ?

En louant la Folie, Érasme semble la critiquer et la tourner en dérision. Mais il est difficile de ne pas voir la force des arguments qu'il lui prête pour défendre

son omniprésence et son emprise sur tous. Au fond, en décrivant les ridicules de la réalité pour exalter la grandeur de la sagesse, Érasme fait œuvre de sociologue disant ce qui *est* et non ce qui *doit être*. Et le tableau qu'il brosse est terrible. Si la sagesse n'est nulle part, alors elle doit intéresser le poète ou le philosophe, ceux autrement dit dont le but est d'imaginer un ailleurs, un monde « inactuel » au sens propre (qui n'est pas en acte), mais pas celui qui souhaite décrire le monde tel qu'il est. La plaisanterie a vu juste. Elle vise au cœur du phénomène, et révèle peut-être plus par ces arguments livrés sous forme de boutades que mille manuels de philosophie.

Quelle est au juste cette Folie dont parle l'humaniste ? Tout occupé à sa prosopopée, il ne la définit pas, si ce n'est de façon négative, en montrant en quoi elle diffère de la sagesse.

Pour un lecteur moderne, le terme de folie entendu au sens actuel paraît inadapté[7]. Certes, il s'agit bien de caractériser un comportement qui ne suit pas une rationalité prise comme référence implicite, mais nous comprenons bien qu'une folie qui serait généralisée et au cœur des actions quotidiennes de chacun de nous n'est pas comparable au délire de l'aliéné. La Folie ainsi décrite n'est pas inconséquente. Elle n'est pas sans motif. Nous avons, comme aurait dit le sociologue Raymond Boudon, de *bonnes raisons* d'agir ainsi. Érasme lui-même en justifie d'ailleurs la logique et en salue l'efficacité : se préserver de l'ennui, rendre la vie sociale supportable, permettre l'amour et l'amitié, servir de tremplin aux grands hommes, mouvoir la roue de l'Histoire… « Folie » n'est donc pas, je le répète, un terme satisfaisant pour décrire ce dont il est au fond question.

Mon interprétation est que l'hypocrisie est l'une des formes de la Folie dont parle Érasme. Peut-être même la forme principale. La Folie suprême et fondamentale, car toute la société s'y adonne en même temps, orchestrant grâce à elle les contradictions du monde.

L'existence simultanée de deux faces opposées aux choses nous gêne évidemment aux entournures. Elle contredit notre confortable habitude intellectuelle de considérer la cohérence, l'unicité comme des règles intangibles, et tout ce qui s'en éloigne comme des bizarreries vouées à disparaître, des

désordres dans lesquels il ne s'agira que de mettre de l'ordre. Elle nous met, comme aurait dit le sociologue Leon Festinger, en situation déplaisante de dissonance cognitive. Mais à bien y réfléchir, elle ne poserait vraiment problème que si elle nous abusait. Or ce qu'Érasme omet de relever, c'est que nous vivons tous dans la conscience, même confuse, de cette duplicité des choses. Nous ne faisons ainsi les fous qu'en connaissance de cause, par choix délibéré, et non par ignorance. Or un fou qui se sait tel et joue au fou n'en est pas un.

Quand nous parlons couramment de l'hypocrisie d'Untel, nous stigmatisons moins le mensonge en lui-même que la révoltante prétention de l'hypocrite à nous berner. Ce n'est pas tant le double-langage qui choque que l'intention de tromper. Il existe quantité d'occasions où nous pratiquons ce double-langage avec la plus complète approbation sociale. Il ne viendrait à personne l'idée de traiter d'hypocrite une personne répondant avec politesse à qui l'agresse verbalement ; pourtant il s'agit bien d'une hypocrisie, puisque l'agressé bouillant intérieurement choisira de n'en rien laisser paraître, même s'il sait bien que l'assistance saura interpréter son air impavide. L'hypocrisie, au sens commun, celle qui prétend tromper, n'est qu'une partie absolument infime du phénomène. Ce n'est pas celle qui m'intéresse.

J'appelle « hypocrisie » cet arrangement tacite – car connu de tous sans qu'il soit besoin de le formuler expressément – par lequel, en société, une chose en cache une autre. Elle a maints visages, dont il importe de comprendre la ressemblance. L'hypocrisie est le voile qui masque les incohérences de toutes sortes, les décalages entre les discours et les actes, voire entre les discours et les actes eux-mêmes. Elle est le nom que je propose de donner aux faux-semblants, apparences entretenues, mises en scène, illusions convenues que nous utilisons quotidiennement.

C'est la règle non appliquée, à la satisfaction générale.

C'est le propos allusif que tout le monde saura interpréter.

Ce sont les circonlocutions qui montrent en creux ce qu'elles ne disent pas.

C'est le mensonge sur les actes réels qui ne trompera personne.

L'utilité de ces procédés est immense. La première et la plus grande d'entre elles est que c'est à l'ombre commode de ces pratiques que s'épanouit

l’individu, et que le monde avec lequel il doit composer devient supportable.

Nous avons l’hypocrisie, pourrait-on dire en paraphrasant Nietzsche, afin de ne pas mourir de la vérité.

Dans cet essai, je proposerai une description des mille et une formes que prend cette hypocrisie. Je montrerai qu’elle existe dans toutes les dimensions de la société. Il faudra aussi en expliquer le mécanisme, en décrypter les raisons d’être et en préciser les conséquences. Car l’hypocrisie est utile. Plus encore, elle est indispensable. Notre monde prospère grâce à l’hypocrisie qui y foisonne sous de nombreuses formes.

Nous avons tous une vision rassurante du monde. Un *a priori* de cohérence. Les choses sont ordonnées. Elles ont une place naturelle. Quand elles ne le sont pas, c’est qu’au moins elles pourraient l’être, et le seront, si nous savons « remettre de l’ordre ». Nous avons été éduqués dans la croyance réconfortante d’une séparation nette, même si elle exige parfois un effort de discernement, entre le bien et le mal. Comme le disait le générique de *Candie*, un dessin animé de mon enfance, « il y a des méchants et des gentils ». Il suffit alors de fuir les premiers et de protéger les seconds. La vie semble simple.

Les voix ne manquent pas pour rassurer, expliquer, donner une cohérence et un sens au monde. Classer les évènements, en livrer une grille de lecture convaincante, n’est-ce pas la tâche dévolue à des armées de prospectivistes, économistes médiatiques convoqués sur les plateaux ? Distinguer le bien du mal est la spécialité de tous les clergés, médiateurs patentés entre le Vrai et les Hommes. N’est-ce pas la grande affaire de la religion que de caractériser, débusquer et purger le péché ? Les psychanalystes, eux, nous aident à fourgonner dans notre cerveau pour en extraire les névroses, forme sécularisée du péché. Ils sont légion à nous proposer leur aide pour y voir clair, à livrer clé en main des interprétations permettant de donner du sens aux évènements.

Quelle que soit la grille d’interprétation proposée, elles ont toute un point commun : elles proposent un ordre, donnent de la cohérence, rétablissent une hiérarchie entre les choses où les opposés – bien et mal, essentiel et accessoire, utile et inutile, innocent et nuisible, exact et inexact, important et superflu, etc. – s’excluent mutuellement.

Pourtant, notre expérience quotidienne est que la réalité ne correspond généralement pas à l'ordre ainsi décrit. La confusion est tellement entretenue entre la description de l'existant et celle de ce qui *devrait* exister que nous considérons comme un scandale que le premier ne corresponde pas au second. On n'imagine pas mettre en doute le second mais bien faire changer le premier ! Chacun a sa vision de l'ordre idéal du monde, et juge l'ordre effectif en conséquence. N'est-il pas cependant le vrai fou, celui qui convoque le rêve pour juger du réel ?

Nous ne voulons pas toujours nous l'avouer, mais la réalité de notre expérience du monde est beaucoup plus proche de la coïncidence des opposés, cette *coincidencia oppositorum* dont parlait Nicolas de Cuse au XV^e^ siècle. Le principe de non-contradiction est sans doute l'un des *a priori* les plus trompeurs si nous souhaitons comprendre le monde. Il est en fait plein de ces contradictions, et c'est précisément l'hypocrisie qui permet de ne pas en mourir, en créant l'artifice utile de la cohérence. Elle est cette illusion commune qui nous permet de ne pas remettre en cause nos croyances face aux contradictions incessantes que notre expérience du réel nous livre.

Nous savons que nous sommes multiples, que nos visages changent selon les contextes, les interlocuteurs et les humeurs. Double jeu, double langage, incursions dans les marges des pratiques sont tellement banales que nous les pratiquons sans nous en rendre compte, passant d'un registre à l'autre avec la facilité d'un changement de chaîne sur le téléviseur. Proust parlait de « sincérités successives » pour exprimer le fait que se contredire soi-même traduit moins souvent un mensonge ou une erreur, qu'une réelle instabilité de ce que nous pensons et croyons. Si l'on réalise que chez l'individu l'inconstance est la règle, alors il est évident que l'« incohérence intertemporelle » – pour parler comme un économiste – est inévitable. L'incohérence tout court n'en serait qu'un cas particulier.

Mais cet essai ne servirait à rien s'il ne s'agissait que de décrire ce qui existe. Il est rare qu'un homme reçoive un éloge de son vivant. C'est souvent au moment où il disparaît qu'on sent la nécessité d'en prononcer le panégyrique, d'en souligner les qualités. De la même façon, je crois que je n'aurais pas cru

utile de rédiger ces pages si l'hypocrisie, précisément, n'était pas gravement menacée. Après avoir jeté ses derniers feux, elle est en train de disparaître. Elle qui avait traversé les siècles, enjambé les civilisations, avait survécu à ceux qui prétendaient la réduire voire l'annihiler – quand ils n'en étaient d'ailleurs pas clandestinement les hérauts les plus fervents –, semble vivre ses dernières années.

Un nouveau puritanisme se répand. Il réactive, comme ceux qui l'ont précédé, l'hypocrisie suprême et sinistre selon laquelle un monde sans hypocrisie est possible. La modernité, avec son cortège de silicium et son déferlement de données, vient donner à ce puritanisme des armes décisives pour vaincre. Sur les cendres de l'hypocrisie ancienne, renaît une nouvelle forme d'hypocrisie, inversée, qui veut cadenasser le réel. Et le pourra.

En voyant l'hypocrisie traditionnelle agoniser, nous nous rendons compte qu'elle était la condition indispensable de notre liberté. Donc de notre existence. C'est l'individu qui meurt avec elle. La révolution numérique est en train de tuer rapidement la mise en scène de l'ordre qui faisait société, après lui avoir offert ses derniers instants de gloire. Que cela soit en politique, en économie ou dans la vie quotidienne, le principe de cohérence gagne du terrain grâce à des technologies qui rendent possible ce qui n'était hier qu'un fantasme. Finis les ambiguïtés fécondes, les ombres protectrices, les flous volontaires, les obscurités où l'on se réfugie. Finies aussi les opportunes ententes par malentendus, l'utile transgression. Tout va devoir être mis au clair, montré, avoué. Les arrangements, les compromis vont devenir impossibles. Les contradictions ne pourront plus utiliser le voile utile de l'hypocrisie, et devront être réduites. Elles le seront dans la douleur.

Ce monde tristement transparent sera un enfer. Une domination politique implacable y régnera sur un désert d'ennui. Le conformisme de l'égalitarisme imposera à tous sa chape lénifiante de despotisme.

Cet éloge est au fond un éloge funèbre. Et un cri d'angoisse.

Tout n'est peut-être pas perdu. Contre toute apparence, à rebours de toutes les modes, l'enjeu essentiel des prochaines années sera la capacité à maintenir ou recréer de l'opacité pour nous protéger de ceux, États ou entreprises, qui mettent

à profit la transparence pour nous contrôler. Nous allons devoir réapprendre l'hypocrisie.

---

1. ÉRASME, *Éloge de la folie* (1511), Paris, Garnier Flammarion, 1964, p. 36.

2. *Ibid*., p. 34.

3. *Ibid*., p. 19.

4. *Ibid*., p. 80.

5. *Ibid*., p. 29.

6. *Ibid*., p. 35.

7. Johan Huizinga suggère que ce qui était appelé folie au Moyen Âge serait assez bien traduit aujourd'hui par l'idée de jeu, au sens large, par opposition au sérieux. HUIZINGA J., *Homo ludens, essai sur la fonction sociale du jeu*, Paris, Gallimard, 1951.

PREMIÈRE PARTIE

L’ÂGE D’OR DE L’HYPOCRISIE

au-delà du vrai et du faux

> Mâchant son avoine d'or, l'Hippogriffe sera notre docile monture et l'Oiseau bleu planera sur nos têtes, chantant les choses impossibles et belles, les choses adorables et qui n'arrivent jamais, les choses qui ne sont pas et qui devraient être. Mais avant que ceci ne vienne, il nous faut cultiver l'art perdu du mensonge.
>
> O. WILDE,
> *Le Déclin du mensonge, une observation*.

La légende rapporte que, sur son lit de mort, l'empereur Octave-Auguste aurait eu cette ultime parole : *acta est fabula*, « la farce est jouée ». Une phrase qui était rituellement prononcée à la fin d'une représentation théâtrale. L'équivalent, en somme, du baisser de rideau ou du fameux *The End* qui apparaissait dans les films de Hollywood autrefois. L'assimilation de la vie à une représentation théâtrale dont parlait si souvent Shakespeare est au fond une évidence pour tous. « Le monde entier est un théâtre, et tous, hommes et femmes, n'en sont que les acteurs. Et notre vie durant nous jouons plusieurs rôles[1]. » Il ne faut pas s'y tromper : ce n'est pas la vie qui ressemble à un théâtre, mais le théâtre qui ne fait que singer, dans des lieux circonscrits et avec des codes particuliers, ce qui se déroule en permanence en société. Là où la représentation scénique sépare artificiellement le spectateur, devenu observateur passif de la performance – au sens anglais du terme de « passage à l'acte » –, la représentation sociale est donnée sur une scène sans limite où chacun serait à la fois acteur et spectateur. Chaque membre de la distribution y est appelé à incarner tour à tour l'acteur et le public.

Le sentiment de la nature dramaturgique du monde habite les hommes vivant en société depuis des siècles. Prenons-en toute la mesure et parcourons-en toutes les facettes. Passons derrière le décor pour nous ressouvenir que nous sommes bien en représentation.

L’hypocrisie est aussi ancienne que la civilisation. Mais dire cela n’est qu’un truisme, puisque l’hypocrisie est à la fois la condition et la manifestation de la civilisation elle-même.

1.

Génie de l’hypocrisie

> […] les qualités physiques qu’il recherchait sans s’en rendre compte [chez les femmes] étaient en totale opposition avec celles qui lui rendaient admirables les femmes sculptées ou peintes par les maîtres qu’il préférait.
>
> M. PROUST, *Un amour de Swann.*

L’histoire du mot nous éclaire sur le sens profond que l’on doit lui prêter. Υποχρινομαι, *hupcrinomai*, signifiait en grec ancien « interpréter », et par conséquent aussi « répondre à une consultation », puisqu’à l’époque, la plupart des actes importants des individus ou des cités passaient par l’interprétation, par l’intermédiaire d’augures, des signes divins. Puis le mot en est venu à désigner l’acteur donnant la réplique sur un théâtre. Lui aussi, hier comme aujourd’hui, avait pour charge d’interpréter un texte dont il n’était que le médium de transmission. Le mot a ensuite désigné au figuré le fait de feindre, simuler, jouer un personnage.

L’hypocrite est ainsi, au sens profond du terme, celui qui donne la réplique attendue, qui apporte la réponse voulue, et qui, ce faisant, clarifie ce qui était flou, donne à comprendre. Mais cette réponse, il faut y insister, n’est qu’une parmi d’autres possibles. Exactement comme il existe une infinité de façons de prononcer un texte.

L’hypocrite livre une représentation du monde dont personne ne pensait initialement qu’elle était « vraie », au sens rationnel et scientifique que nous pouvons avoir de ce mot. Elle était *vraie* comme peut l’être une réplique de théâtre ou une phrase de la Pythie, qui ajoutait à l’inconnu de l’avenir sur lequel on l’interrogeait le mystère de sa réponse. Bref, il s’agissait d’une interprétation à interpréter.

Admettre la pluralité des niveaux de vérité est un premier pas, certes difficile, mais indispensable pour comprendre le rôle de l’hypocrisie.

Programmes de vérité

Restons en Grèce ancienne, à qui nous devons une si grande part de l'héritage miraculeux – au sens propre, si fascinant que nous ne pouvons pas le perdre des yeux – transmis par les hommes qui nous ont précédés sur terre au fil des siècles.

Les Grecs ont vécu avec une aisance confondante le décalage entre les discours et les pratiques, et même entre les discours eux-mêmes. Dans son célèbre essai : *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?*, Paul Veyne explique comment la question éponyme n'a pas de raison d'être pour un homme de l'Antiquité. Aussi étrange que cela puisse paraître pour un moderne, héritier de deux mille ans de culture judéo-chrétienne et de deux siècles de rationalisme, la question du *vrai* et du *faux*, de l'*exact* et de l'*inexact* ne se posait pas en ces termes pour un Grec, ou plus tard pour un Romain.

« Comment peut-on croire à moitié ou croire à des choses contradictoires[1] ? » Pour expliquer la possibilité d'une incohérence si choquante, Paul Veyne a recours à l'idée de « programmes de vérité » multiples : le mythe, par exemple, était, pour les Grecs, « une vérité rhétorique[2] ». Cela ne veut pas dire que les Grecs y croyaient, mais qu'ils admettaient qu'il en soit question comme d'une vérité.

L'approche que propose Paul Veyne dépasse la notion de vrai et faux, de croyance et d'incroyance, pour donner un statut positif à la notion de contradiction : « Notre esprit ne se met pas au supplice quand, semblant se

contredire, il change subrepticement de programme de vérité et d'intérêt comme il le fait sans cesse ; ce n'est pas là de l'idéologie : c'est notre façon d'être la plus habituelle[3]. » On ne se trompe pas en agissant ainsi, on ne s'abuse pas soi-même non plus. On dissocie ses comportements et son état d'esprit selon la situation sociale. Veyne nous invite à comprendre que « la vérité est plurielle et analogique […]. Nous sommes toujours dans le vrai quand nous changeons à notre insu de longueur d'onde ; notre sincérité est entière lorsque nous oublions les impératifs et usages de la vérité d'il y a cinq minutes, pour adopter ceux de la nouvelle vérité[4] ». La vérité est douée d'ubiquité en quelque sorte : elle est présente dans plusieurs faits contradictoires au même instant. Non pas la vérité au sens scientifique du terme. Mais en tant que phénomène social. Croire ou ne pas croire était une question qui n'avait pas de sens dans l'antiquité. Le domaine des dieux, celui de la religion, était celui de rites extrêmement précis, comme l'a monté Fustel de Coulanges dans son grand livre *La Cité antique*[5]. Ces rites convoquaient et étaient censés maîtriser des forces dont sans doute on pensait qu'elles n'étaient pas réductibles à ce panthéon de divinités souvent mesquines, jalouses, emportées et concupiscentes. Mais cela n'avait pas d'importance. Leur évocation, leur présence sociale pourrait-on dire, était indiscutable. La présence de ces dieux dont le comportement était si étrangement humain n'était pas mise en doute, ou plutôt – pour mieux dire – n'était pas questionnée. « Athéna et Minerve, Héra et Junon étaient des divinités réelles, puissantes, auxquelles des cités entières vouaient des rituels solennels dans les divers temples qu'ils avaient édifiés pour les honorer[6]. »

Osons une autre référence à la pensée antique en mobilisant le concept de *métis*, de ruse.

La civilisation grecque était par excellence celle de la conciliation des contraires, de la reconnaissance de l'ambiguïté du monde. Les règles humaines et divines, les Grecs le savaient, étaient indissociables de leur transgression. La cohérence n'était jamais qu'une façade. La vie morale n'était pas celle du respect des règles, mais celle de la pratique de la *métis*, de la « prudence avisée ».

Première épouse de Zeus ou, selon la théogonie orphique, divinité primordiale, *Métis* symbolise avant tout l'art de saisir le *kairos*, le « moment

opportun ». Elle fait directement référence à la notion de *ruse*, qui chez les Grecs n'a pas forcément de caractère péjoratif : Hermès est à la fois dieu des ruses honnêtes (le commerce) et malhonnêtes (le larcin). Alors que les premiers moines chrétiens affirmeront avec force qu'ils sont *monotropoi* – qu'ils ont une seule face, une loi unique –, Hermès était, tel que les *Hymnes* nous le décrivent, le dieu *polytropoi* par excellence[7].

Detienne et Vernant définissent la métis comme « une intelligence à l'œuvre dans le devenir, en situation de lutte […], utilisant des qualités intellectuelles – prudence, perspicacité, promptitude et pénétration de l'esprit, rouerie voire mensonge[8] ». La condamnation prononcée par Platon à l'encontre de cette forme d'intelligence de l'action a sans doute été la cause de son relatif oubli par la suite. Le philosophe de l'Académie ne pouvait accepter cette connaissance de l'inexact, cet art trouble qu'est la *métis*[9]. J'aurai l'occasion de revenir sur l'idéalisme platonicien et ses méfaits actuels – car Platon triomphe désormais, comment l'ignorer ? La pensée chrétienne, influencée par des néoplatoniciens comme Plotin, ne fit que prolonger l'anathème, même si, on le verra aussi, elle a parfaitement vécu dans l'hypocrisie.

Laissons, comme écrivait Baudelaire, « du vieux Platon se froncer l'œil austère[10] ». Pour rendre intelligible l'hypocrisie, il faut adopter la vision aristotélicienne qui « réhabilite le savoir conjectural et l'intelligence qui procède par détours[11] ».

Comme il est malaisé pour nous, influencés par deux millénaires de philosophie platonicienne et de christianisme, de ne pas distinguer ordre et désordre, de ne pas considérer que les deux se séparent aussi naturellement que l'huile et l'eau ! L'idée de *désordre* a été peu à peu assimilée au mal radical, à une pure négation d'être. Une fois le désordre rendu synonyme du mal, et ce dernier décrit comme *manque pur*, sans aucune positivité, il était logique d'exclure toute idée de coexistence ou de complémentarité avec l'ordre, le non-être ne pouvant rien avoir de commun avec l'être. Depuis, la peur de l'ombre est restée la hantise constante de notre société[12].

Nous vivons avec à l'esprit le postulat selon lequel la certitude exclut le doute et réciproquement. Une chose, pensons-nous, ne peut être elle-même et

son contraire. Il doit être toujours possible d'ordonner, de classer. C'est-à-dire de séparer clairement. Ce qui est dans une case n'est pas dans une autre. Classer, c'est exclure.

Et pourtant, en chacun de nous, comme dans chaque organisation humaine, cohabitent et co-agissent un grand nombre de contradictions. Ces dernières sont intimement liées à l'apparence, dans la mesure où c'est grâce à la mise en scène d'une cohérence que les contradictions peuvent cohabiter sans heurt. La ruse, le détour qui ne s'avoue pas mais que tout le monde sait, autrement dit l'hypocrisie, est le mortier permettant de nous faire tenir l'ensemble. « C'est dans les espaces où se situent ces apparences, ces décalages et contradictions, que la ruse trouve les lieux de son action et, plus encore, les conditions de son existence et les moyens de son travail[13]. »

Georges Balandier, dans son ouvrage sur le détour, rappelle qu'Ulysse est considéré en Grèce comme le « modèle du comportement manipulatif[14] ». Dans l'*Iliade* puis l'*Odyssée*, l'épithète qui qualifie invariablement Odysséus-Ulysse, est *politechnas*, c'est-à-dire « aux multiples ruses ». Il symbolise la pensée qui met le but qu'elle s'est fixée au-dessus de toute considération, et pour laquelle les moyens employés sont indifférents. C'est ainsi que dans son *Philoctète*, Sophocle met en scène les encouragements d'Ulysse au jeune héros Néoptolème, fils d'Achille, à utiliser la tromperie pour berner le héros éponyme. On pense évidemment à un Prince machiavélien avant la lettre pour qui la fin justifie les moyens, mais en l'occurrence la valeur incarnée par Odysséus est plus celle de la prise de pouvoir que celle de l'arrangement. Pour prendre une comparaison anachronique de plus, Ulysse n'est pas Napoléon, il serait plutôt Talleyrand : celui dont les procédés servent aux conciliations, à la diplomatie, à surmonter les brouilles et les colères, à convaincre les réticents. C'est ainsi, souvenons-en, qu'il parvient par exemple à débusquer Achille déguisé en femme dans le gynécée en lui montrant des armes rutilantes.

Dans un autre ouvrage, Balandier donne un exemple éclairant d'utilisation de la ruse et du détour dans le règlement d'un conflit. Chez les Ashanti, lorsque quelqu'un est offensé par le chef, il utilise la complicité d'un ami pour renvoyer l'insulte sans défier ouvertement le potentat : l'offensé engage une querelle

violente avec son ami en présence du chef, il l'insulte, le ridiculise. C'est une manière de répliquer qui apporte une compensation publique. C'est un détour dont personne n'est dupe : « L'homme d'autorité a reçu indirectement et à son détriment la critique[15]. » Il aurait été impossible d'insulter le chef directement. Mais impossible aussi de ne pas venger l'offense. La mise en scène convenue concilie les deux impératifs sans les faire se heurter.

La conciliation des contradictions, ou plutôt la compréhension des opposés comme ne se contredisant pas, est au cœur du polythéisme dont Maurizio Bettini a écrit l'éloge dans un stimulant petit essai[16]. Dans les polythéismes antiques, les dieux ne s'opposaient pas, mais étaient complémentaires, comme l'écrivait Nietzsche : « Tel dieu n'était pas la négation et le blasphémateur de tel autre[17] ! » On le sait grâce à l'épisode fameux de saint Paul à Corinthe, les Grecs avaient dédié un temple « au dieu inconnu ». Peur d'en avoir oublié un ? Peut-être, mais plus probablement par souci de marquer que la liste des dieux connus n'était jamais fermée, qu'elle ne pouvait l'être, car certaines forces demeuraient par nature inconnues, informulées, mais non moins importantes.

Le polythéisme était ce cadre mental qui permettait de penser la pluralité du vrai. Un dieu n'était pas voué lui-même à une fonction précise et univoque. Mars, par exemple, pouvait être invoqué pour la guerre, mais aussi, ce que l'on sait moins, pour garantir l'heureuse issue des récoltes ou la santé du bétail[18].

On a retrouvé, note aussi Bettini, d'étonnantes « tables de traduction » méticuleusement élaborées par les religions du Proche-Orient pour établir les correspondances entre les dieux étrangers. Il est important de comprendre que cette traduction n'était pas conçue comme fixe ou définitive, mais plutôt comme une interprétation susceptible d'évolution et de contestation. Les attributions des dieux et leurs rapports entre eux étaient en quelque sorte plastiques, mouvants. Nul texte définitif n'en consignait une fois pour toutes et de façon autoritaire l'interprétation « correcte ». Dionysos, dieu emprunté par les Grecs aux civilisations du Moyen-Orient, put ainsi sans peine être assimilé au Bacchus latin. Apollon, de même, se confondit avec Phoebus, le dieu de l'harmonie devenant assez facilement de surcroît le soleil lui-même.

Quoi d'étonnant, dans ces conditions, à ce que la Grèce soit la source de tant d'inspirations contraires ? Brasillach écrit « chacun suivant sa chance et suivant son goût, ils sont allés tirer de ces éternelles carrières les marbres mutilés mais rayonnants qui brillent dans leurs musées, les uns demandant aux Grecs l'ordre, d'autres la passion, d'autres le soleil et d'autres la nuit des initiations Éleusiennes[19] ». La passion comme la mesure, la rationalité comme l'extase des mystères sont tout entières chez les Grecs. Il ne s'agit pas à chaque fois d'une vision déformée, mais bien plutôt d'une vision partielle de ce qu'ils furent. Le vrai génie des Grecs est sans doute dans leur art de la conciliation des opposés. Lucien Jerphagnon ne dit pas autre chose :

> Des siècles durant, naturel et surnaturel, mythique et rationnel vont coexister de façon pacifique, s'éclairant l'un l'autre. On considérait qu'ils étaient compatibles et qu'il n'y avait aucune pertinence à opposer les règles de la géométrie et les légendes de la mythologie. Il fallait des mathématiques pour construire un temple, et des prières pour son inauguration[20].

Si le cadre mental imposé ensuite par le judéo-christianisme a imposé l'idée qu'il ne pouvait y avoir qu'un seul Dieu – les autres étant des imposteurs et des ennemis par leur seule existence prétendue –, on sait que l'ancien cadre polythéiste a survécu sous de nombreuses formes. Il a pris la forme du culte des saints[21] et de la reprise des fêtes païennes notamment.

> Même les saints patrons d'un pays ou d'une ville (saint Pierre à Rome, saint Janvier à Naples) fonctionnent d'une manière semblable aux antiques divinités tutélaires, dieux ou déesses qui accordaient leur protection spéciale à une cité particulière (Athéna à Athènes, Héra à Argos, Artémis à Éphèse)[22].

Au Brésil, des religions syncrétiques afro-chrétiennes mêlent les croyances et les pratiques des animismes traditionnels du Soudan ou des groupes Bantous par exemple à celles du catholicisme[23]. Quand les jésuites ont voulu évangéliser les populations d'esclaves noirs déjà saturées de religiosité, ils ont dû se résoudre, par pragmatisme, à accepter qu'ils vénèrent leurs anciens dieux, imposant seulement que ces derniers soient recouverts de noms de saints. Les apparences sont sauves et les deux religions intimement mêlées. L'hybridation a été facilitée par l'ouverture des croyances initiales aux croyances alternatives, celles-ci enrichissant celles-là sans les concurrencer. Ces religions syncrétiques, aussi, honorent des dieux « au cas où », parce qu'ils appartiennent à un culte voisin.

Ce mécanisme syncrétique a été constaté par les ethnologues en maints points du globe et à maintes époques. Il est une constante de la genèse des religions, chacune se nourrissant des précédentes pour se développer. Il n'est pas l'apanage des seuls continents récemment évangélisés, mais est bien visible dans les territoires où les églises ont établi depuis des dizaines de siècles leur domination sans partage. Le romancier Bernard Simiot imagine de façon assez réaliste un Breton du XVII^e^ siècle, « […] semblable à d'autres Bretons qui mélangent pêle-mêle les bienheureux et les korrigans, les fées et les saintes, les sortilèges et les bénédictions, les génies et les anges, la Fortune et la Providence[24] ».

Le poète grec Callimaque rapporte que sous le règne du roi Erisicthone, la croyance populaire voulait qu'une corbeille descende du ciel dans le temple de Cérès. Une cérémonie avait lieu chaque année où l'on apportait la corbeille dans le temple le soir de la fête de la déesse. La croyance en la légende n'était en rien dérangée par le fait, su et vu de tous, que la corbeille était apportée de main humaine et non par magie divine. Plusieurs siècles plus tard, la légende chrétienne voudra qu'une colombe soit descendue du ciel au moment du sacre de Clovis par saint Rémi pour apporter l'ampoule de saint chrême. Dans toutes les religions, les histoires merveilleuses abondent, nourrissant l'imagination des fidèles. Elles sont reçues non comme des vérités scientifiques, mais comme des vérités rhétoriques pourrait-on dire, auxquelles l'esprit se doit d'être ouvert.

Indulgence de facilité

C’est paradoxalement à Platon que l’on doit une des plus belles évocations de l’esprit grec d’acceptation d’une idée fondée sur une narration imaginaire. À la fin du *Phèdre*, il propose une expression pour désigner cette étonnante capacité à accepter ce qui est dit en sachant que c’est inexact, et sans que cette inexactitude empêche d’en parler comme d’une vérité, à accepter le voile de la mise en scène : *euétheia*, que l’on peut traduire par « indulgence de facilité », « bonne volonté » ou encore « crédulité volontaire ».

Phèdre s’exclame, à propos des fables et des mythes que Socrate aime à multiplier : « Quelle facilité tu as pour fabriquer des histoires d’Égypte et d’ailleurs si tu le veux ! » Ce à quoi le philosophe répond :

> Les prêtres du temple de Zeus à Dodone disaient, mon cher, que les premiers discours divinatoires étaient issus d’un chêne. Aux hommes de ce temps-là, qui n’étaient pas savants comme vous l’êtes, vous, les jeunes, il suffisait, dans leur naïveté, d’écouter un chêne et une pierre parler, du moment qu’ils disaient vrai[25].

Euétheia est le mot employé en grec pour désigner cette naïveté permettant la réceptivité.

L’*euétheia* est simplicité et réceptivité. Elle permet de faire abstraction des inventions et fantaisies pour recevoir un discours. Celui qui écoute un mythe

religieux ne cherche pas à en contrôler l'exactitude. Elle n'est pas non plus une simple narration didactique comme le sont par exemple les paraboles utilisées par Jésus. La création du monde par Dieu en sept jours, celle de l'homme puis de la femme, la mer rouge qui s'écarte devant Moïse, par exemple, ne sont ni à prendre sur le mode de l'histoire symbolique ni sur celui du fait attesté. Il s'agit plutôt de discours appartenant à un « programme de vérité » distinct de celui de la fabulation comme de celui de l'exactitude factuelle. Une autre longueur d'onde si l'on veut. Sans doute est-ce cela que signifie l'idée « d'y croire » : un catholique contemporain croit sans doute à l'épisode du buisson-ardent où à la transsubstantiation, non pas comme à un fait mais comme à « quelque chose dont il est possible de parler comme d'un "fait" sans pour autant lui conférer exactement ce statut.

Dans ses derniers cours au collège de France, Michel Foucault utilisait un autre mot grec pour caractériser une idée en apparence opposée : la *parrhéseia*, ou « courage de la vérité ». L'hypocrisie semble l'anti-*parrhéseia*. Pourtant l'une n'exclut pas l'autre. L'*euétheia* n'est pas une lâcheté face à la vérité, elle est une façon de la placer à un niveau différent, de comprendre, au contraire, qu'à certains moments il n'est pas question d'elle. « L'indulgence de facilité » repose sur l'idée qu'on ne peut pas exiger que la vérité soit partout présente, car alors elle deviendrait tyrannique. L'*euétheia* n'induit pas une tromperie, car on ne cherche pas à transmettre une vérité au sens scientifique du terme. Accompagnée de son sous-texte indiquant de quelle façon elle doit être prise, elle est simplicité et réceptivité. Elle permet de comprendre en faisant abstraction de la vérité.

Le voile du mythe, paradoxalement, dévoile. En permettant de recevoir, il est vecteur de communication, et non d'incompréhension. Il ne crée pas de la mésentente, il permet au contraire de s'entendre en dépassant les blocages produits par une approche unidimensionnelle des choses. Sans lui, impossible de faire coexister les contraires.

Coïncidence des opposés

Si l'hypocrisie a un rôle si important à jouer, c'est que les contradictions foisonnent dans notre société.

Le sociologue Georg Simmel faisait de la société le résultat de la conjonction des contraires.

> De même que pour avoir une forme, le cosmos a besoin « d'amour et de haine », de forces attractives et de forces répulsives, la société a besoin d'un certain rapport quantitatif d'harmonie et de dissonance, d'association et de compétition, de sympathie et d'antipathie pour accéder à une forme définie[26].

Faut-il pour autant renoncer à l'idée d'unité dans les ensembles sociaux ? Non car, insiste Simmel, ce renoncement serait fondé sur une conception erronée de la notion même d'*unité*. Elle est probablement mal comprise, au sens où elle exclurait l'existence de couples de contraires. Ces derniers seraient alors des « instances négatives ». Or « cette conception commune est tout à fait superficielle ; la société, telle qu'elle est donnée, est le résultat des deux catégories d'interactions, qui dans cette mesure se présentent toutes deux comme entièrement positives[27] ». L'unité, n'est pas seulement l'accord et la cohésion d'éléments sociaux, c'est aussi la « synthèse globale des personnes, des énergies et des formes[28] ». En conséquence, le résultat de la dissonance des pratiques, des

incohérences entre programmes de vérité, n'est pas à trouver par une soustraction, mais par une *addition*. Les éléments opposés ne s'annulent pas, mais se surajoutent. C'est par ce conflit que la structure sociale perdure.

Notre corps illustre parfaitement le caractère, au sens propre, artificiel, de la représentation binaire entre santé et maladie. Le corps vit de la conjonction d'opposés. La santé elle-même n'est que le nom approximatif et abusivement binaire que l'on donne à la conjonction d'éléments contraires tenus en équilibre. Alors qu'une croyance apparue au XIX^e^ siècle avec la découverte par Pasteur et Koch des microbes faisait de ces derniers un ennemi à éliminer, la science contemporaine a compris que, s'il faut parfois nous en méfier, nous dépendons aussi d'eux. Nous savons désormais que chaque corps humain abrite 100 milliards de milliards de microbes. Ils sont partout : dans nos intestins, notre bouche, notre nez, nos parties génitales, à la surface de notre peau… Ces micro-organismes qui pullulent en nous forment ce que les scientifiques appellent le microbiote. Il n'y a pas, sauf exception, de bon ou de mauvais microbes : telle bactérie peut provoquer des ulcères et des cancers de l'estomac dans certaines conditions, mais peut aussi être un allié contre le cancer de l'œsophage. Le scientifique Ed Young écrit dans son livre :

> Ils nous aident à digérer la nourriture en libérant certaines substances, nous protègent des maladies en étant plus nombreux que les microbes dangereux, aident nos organes à croître, éduquent notre système immunitaire, affectent le développement du système nerveux et influencent peut-être même notre comportement[29].

Quoi d'étonnant ? Les Grecs toujours eux, ne nommaient-ils pas du même mot, *pharmakon*, le poison et le médicament ? Une molécule peut être, selon sa dose et son mode d'administration, létale ou salvatrice. L'idée bien connue selon laquelle « rien n'est bon sans mesure » ne signifie rien d'autre que la « mesure seule détermine le bon ou le mauvais ».

Nous adorons l'idée d'harmonie. Mais nous avons d'elle une image trop binaire. L'opposition entre Apollon, dieu de l'harmonie, et Dionysos, dieu de l'ivresse et de l'excès, est trompeuse. Les deux ne s'opposent pas comme Dieu s'oppose à Satan dans l'esprit chrétien, ou le paradis à l'enfer dans le poème de Dante. Cette vision binaire est justement la nouveauté diffusée par le christianisme que n'aurait pas comprise un homme de l'antiquité. Souvenons-nous de la confrontation entre Jésus et Ponce Pilate rapportée dans l'évangile de Jean : « Je suis né et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité », dit Jésus. Pilate, homme de son temps, a cette réponse : « Qu'est-ce que la vérité ? » (Jean 18, 37-38). Et il déclare ensuite « ne pas voir de crime en lui ». Tentons une interprétation – parmi d'autres, justement : pour l'homme de l'antiquité, non seulement il n'y a pas de vérité au sens où nous l'entendons, mais en plus il n'y a aucune raison de blâmer celui qui vous en propose une, quelle qu'elle soit. Une vérité de plus est un enrichissement et non une déclaration de guerre à la vôtre !

Apollon et Dionysos étaient vus comme les deux faces d'une même médaille, des figures unies et complémentaires. Renier celui-ci pour embrasser celui-là ne serait venu à l'esprit d'aucun Grec. Faut-il une preuve ? Dans le sanctuaire de Delphes, Apollon ne rendait ses oracles que quelques fois par an. Lors des absences du grand dieu, c'est Dionysos lui-même qui vaticinait, dit-on, dans le même sanctuaire ! L'excès comme remplaçant régulier de la mesure : on ne fait rien de plus grec.

L'harmonie est toujours une mise en scène, une disposition échafaudée pour produire la perspective voulue. Changez le point de vue, la référence suggérée, et l'harmonie retourne au chaos. Dans sa préface à l'édition des œuvres de Boileau, Charles-Marie Des Granges remarque que les anthologies ont pris l'habitude de présenter les textes selon un ordre logique[30] : satires, épîtres, art poétique, etc. La réalité chronologique est tout autre. Elle nous révèle « un Boileau beaucoup plus vivant, allant sans cesse d'un genre à un autre, écrivant ses plus belles Épîtres après l'art poétique, et ses trois dernières Satires dans sa vieillesse[31] ».

L’harmonie n’est pas une forme pure (au sens de « sans mélange »). Elle n’est pas la domination de bons éléments sur les mauvais. Elle est le juste arrangement de tous les éléments en leurs rapports respectifs. En ce sens, l’harmonie est toujours à la fois un équilibre et une force de synthèse, et non un phénomène d’exclusion binaire.

Il n’y a pas en musique, par exemple, de notes bonnes ou mauvaises en soi, mais des notes appartenant ou étrangères au cadre créé par les autres. Le musicien sait que la note juste variera selon le contexte tonal posé par le début d’une pièce. En jazz, la fameuse note « bleue » est adroitement choisie en dehors de l’harmonie pour mieux la compléter précisément par cette altérité.

En lisant ces lignes, le lecteur aura peut-être eu à l’esprit la *Fable des abeilles* de Bernard de Mandeville. Ce texte a provoqué, à l’époque de sa publication, un scandale aussi grand que son succès. Il est sans doute la tentative la plus fameuse de démonstration des bienfaits publics que sont les vices privés. C’est la somme des vices privés qui produit la prospérité économique, qui elle-même permet à la société de vivre en harmonie.

> Il faut qu’existent la malhonnêteté, le luxe et l’orgueil,
> Si nous voulons en retirer le fruit.
> […] Ainsi on constate que le vice est bénéfique,
> Quand il est émondé et restreint par la justice ;
> Oui, si un peuple veut être grand,
> Le vice est aussi nécessaire à l’État
> Que la faim l’est pour le faire manger[32].

Difficile de ne pas penser que ma défense de l’hypocrisie n’est pas, d’une certaine façon, une réactivation de la thèse de Mandeville.

Pourtant, il n’en est rien. Je ne soutiens pas que le « mal » doit être toléré au nom de son inévitabilité. C’est la qualification même de mal de certaines dimensions du phénomène que je souhaite remettre en cause. L’hypocrisie dont je parle n’est pas un vice privé, c’est au contraire une vertu publique. Cette

hypocrisie n’est pas, comme l’écrivait La Rochefoucauld, « un hommage que le vice rend à la vertu », mais la manifestation la plus fondamentale quoique la moins reconnue de ce qui permet à la société d’exister. Je ne célèbre ni la tromperie, le vol, ni l’escroquerie ni aucun crime. Je veux souligner ce qui permet l’accord.

Pour que la synthèse soit possible, l’hypocrisie est indispensable. Elle est tout ce qu’il vaut mieux avoir l’air de croire. La façon dont il convient de voir le réel. De prétendre le voir plutôt, face aux autres. Elle est ainsi avant tout un exercice social. Sa fonction est de dresser le décor d’un ordre dans le chaos de la réalité.

---

1. P. VEYNE, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?*, Paris, Éd. du Seuil, 1983, p. 11.

2. *Ibid*., p. 89.

3. *Ibid*., p. 96.

4. *Ibid*., p. 97.

5. F. DE COULANGES, *La Cité Antique. Étude sur le culte, le droit, les institutions de la Grèce et de Rome*, Paris, Hachette, 1864.

6. M. BETTINI, *Éloge du polythéisme : ce que peuvent nous apprendre les religions antiques* (2014), Paris, Les Belles Lettres, 2016, p. 72.

7. « Il cachait ses pensées, baissait les paupières, jetait des regards obliques et insaisissables. Aussi répandait-il le jour ce même éclat subtil et insinuant, fuyant et ironique, qui se tapit au cœur des nuits hermétiques […]. Toujours sinueux, il se tournait dans tous les sens », P. CITATI, *La Pensée chatoyante. Ulysse et l’Odyssée* (2004), Paris, Gallimard, p. 31-32.

8. M. DETIENNE, J.-P. VERNANT, *Les Ruses de l’intelligence, la métis des Grecs*, Paris, Flammarion, 1974, p. 52.

9. *Ibid*., p. 306.

10. C. BAUDELAIRE, « Lesbos », *Les Fleurs du mal.*

11. M. DETIENNE, J.-P. VERNANT, *Les Ruses de l’intelligence, la métis des Grecs*, p. 52.

12. Comme le souligne M. MAFFESOLI dans *La Part du diable. Précis de subversion postmoderne*, Paris, Flammarion, 2002, p. 45.

13. G. BALANDIER, *Le Détour*, Paris, Fayard, 1985, p. 118.

14. *Ibid*., p. 115.

15. G. BALANDIER, *Le Pouvoir sur scènes*, Paris, Fayard, 1992, p. 43.

16. M. BETTINI, *Éloge du polythéisme : ce que peuvent nous apprendre les religions antiques*.

17. Cité dans *ibid*., p. 17.

18. *Ibid*., p. 23.

19. R. BRASILLACH, *Anthologie de la poésie grecque* (1943), Paris, Stock, 1995, p. 7.

20. L. JERPHAGNON, *De l'amour, de la mort, de Dieu et autres bagatelles*, Paris, Albin Michel, 2011, p. 95.

21. Chaque saint ayant repris des attributions de divinités païennes : saint Roch pour les morsures de chien, sainte Lucie pour la vue, saint Antoine pour les objets perdus, etc.

22. M. BETTINI, *Éloge du polythéisme*, p. 108.

23. Voir par exemple leur évocation dans U. ECO, *Le Pendule de Foucault* (1988), Paris, Grasset, 1990, p. 256-257.

24. B. SIMIOT, *Ces messieurs de Saint-Malo*, Paris, Albin Michel, 1983, p. 305.

25. PLATON, *Phèdre*, 275 B-C.

26. G. SIMMEL, *Le Conflit* (1918), Paris, Circé, 1995, p. 22.

27. *Ibid*.

28. *Ibid*.

29. E. YOUNG, *I Contain Multitudes*, New York, Harper Collins, 2016, cité dans *Les Échos*, 23 novembre 2016.

30. Ordre proposé, il est vrai, par Boileau lui-même dans l'édition de ses œuvres en 1713.

31. N. BOILEAU, *Œuvres classiques*, Paris, Hatier, 1914. p. V.

32. R. MANDEVILLE, *La Fable des abeilles* (1714), Paris, Vrin, 1974, p. 40.

2.

Ordo ab chao

Le règlement ! Est-ce qu'on doit s'y conformer quand on sait se conduire ?
ARISTOPHANE, *L'Assemblée des femmes*.

Il y a plusieurs millénaires, et comme aujourd'hui, en France comme dans d'autres pays, l'hypocrisie est au cœur de la société. Elle est la représentation partagée que bâtissent les humains pour supporter ensemble l'existence. Forcément arbitraire et imaginaire, elle n'a aucun lien obligatoire avec la réalité. Elle est cette construction arbitraire et fragile, édifiée pour faire barrage au redoutable chaos. Elle est *Ordo ab chao*, l'ordre extrait du chaos.

Médiation des contradictions, résolution des conflits et progrès

L'ethnologue Gregory Bateson a proposé le concept de *double bind* (ou « double contrainte ») pour décrire ces situations où un individu est soumis à deux injonctions contradictoires[1]. L'observation initiale réalisée par le scientifique à Bali est devenue célèbre. Il voit une mère balinaise appeler son petit enfant pour qu'il vienne dans ses bras. Dès que ce dernier embrasse sa mère, celle-ci cesse tout geste d'affection. L'enfant est confronté à une double contrainte : d'un côté, il peut être tenté d'arrêter ses propres manifestations émotionnelles, pensant son attitude responsable de la froideur de sa mère, et d'un autre, il peut craindre d'être encore plus fautif s'il ne montre pas de signe d'affection. Aucun choix n'est satisfaisant. Bateson estimait que ce mode d'éducation, faisant alterner les comportements affectueux et froids sans lien avec les réponses des bébés, était la cause d'une tendance des Balinais à une relative indifférence vis-à-vis des événements heureux ou malheureux de leur vie.

Même loin de Bali, ces injonctions contradictoires abondent. Que faire quand deux obligations s'opposent ?

La première solution est celle des Grecs face à leurs mythes. Celle des « programmes de vérité » évoqués plus haut. Placées sur des plans différents, les deux obligations se chevauchent.

L’entreprise, et plus largement toutes les « organisations », sont des terrains propices à l’observation des hypocrisies. Parce qu’elles constituent des groupes humains structurés de relativement petite taille, il est plus facile d’y décrire les différentes sortes de manifestation de l’hypocrisie. La technique de la superposition des contradictions y est aussi pratiquée.

En cherchant à comprendre comment les entreprises surmontent les conflits qui émergent en son sein, les chercheurs Boltanski et Thévenot ont développé une théorie qui s’apparente fortement à cette explication[2]. L’existence de contraintes contradictoires en entreprise s’interprète comme un « conflit de mondes », autrement dit de grilles d’interprétation des évènements. Ce conflit est résolu par la mise en place d’un compromis entre ces mondes[3]. L’exemple étudié par les chercheurs est celui d’un conflit entre le caractère traditionnel d’une production (en l’occurrence, charcuterie corse, volailles fermières et camembert) et des objectifs de production de masse et de rentabilité. Il y a là une opposition entre le monde domestique d’une part, et le monde industriel de l’autre. La solution ? *L’Appellation d’Origine Contrôlée* (A.O.C.). Elle « associe des éléments extraits des différents mondes pour construire un compromis accepté par l’ensemble des acteurs[4] ». Ce compromis a l’avantage de permettre aux acteurs de concilier les deux principes supérieurs des deux mondes : d’une part, le respect de l’essentiel des méthodes traditionnelles de fabrication, et d’autre part le respect d’une formalisation et d’un cahier des charges (permettant la standardisation et donc la production de masse). Dans la théorie conventionnaliste, la dissonance entre différents niveaux de convention est surmontée grâce à un compromis qui fait cohabiter des niveaux de rationalité distincts.

Peut-être comprendra-t-on mieux cette idée de rupture des niveaux de rationalité en s’aidant de la réflexion sur la gestion des paradoxes organisationnels développée par Perret et Josserand[5]. Ils identifient trois façons de sortir d’une situation de contradiction organisationnelle. Parmi celles-ci, la troisième correspond à l’idée d’une cohabitation des contraires : c’est la « logique de disparition[6] ». Dans cette dernière, les individus intègrent les deux dimensions contradictoires en se représentant la réalité différemment, en

changeant de cadre. Ils suppriment ainsi la situation de double contrainte. Par l'hypocrisie, autrement dit, les acteurs créent une rupture entre l'ordre des discours et celui de la pratique.

Face à une injonction contradictoire, un autre type de réponse hypocrite est de transgresser l'une des deux obligations, levant ainsi la contradiction sans en avoir l'air. C'est même l'une des réponses les plus aisées. La transgression est une des formes de l'hypocrisie que nous croisons le plus quotidiennement. Comment la définir ? Très simplement : il y a transgression lorsqu'une pratique diffère de ce qu'elle est supposée être. La pratique transgresse une norme, quelle que soit l'origine ou la forme de celle-ci (règlement, loi, norme sociale, ordre, etc.).

La transgression hypocrite dont je veux parler a la caractéristique d'être répandue, connue de tous. Une transgression conventionnelle donc. J'ai proposé ailleurs de l'appeler « transgression ordinaire[7] ». Le décalage entre des actions supposées et des actions réelles est alors au minimum toléré, et plus couramment parfaitement accepté.

On ne transgresse le plus souvent un principe qu'au nom d'un principe supérieur. C'est donc pour surmonter une contradiction entre deux ordres normatifs que bon nombre d'écarts à la règle apparaissent. Tel est, de façon plus générale, un des mécanismes essentiels de l'hypocrisie.

Les entreprises, encore une fois, sont de magnifiques terrains d'observation de ces phénomènes. Bonetti, Descendre, Gaulejac et Pages insistent sur le fait qu'il ne faut pas décrire les organisations comme des choses, mais plutôt « comme des systèmes de réponse à des contradictions sociales et psychologiques[8] ». C'est en réponse aux injonctions contraires qui traversent l'organisation que se développe l'irrégulier. La transgression est ainsi donnée à comprendre comme un mode particulier de résolution de conflits. L'entreprise, en effet, a un « rôle de médiateur des organisations en réponse aux contradictions sociales[9] ». Les règles et le jeu autour de ces règles correspondent à une « modalité technique de résolution des problèmes[10] ». C'est par l'écart à la règle que sont surmontées les contradictions qui surgissent quotidiennement dans la réalisation de la tâche confiée. Le compromis tient une place

fondamentale dans l'activité de l'employé. Un cas typique est celui décrit par Aubert : l'employé déroge aux règles de sécurité pour accomplir son travail plus efficacement, alors même que les discours sur la « sûreté » sont répétés à l'envi[11].

L'espace défini par les règles n'est pas uniforme, comme on aime à le penser, mais fortement cloisonné. L'entreprise n'est pas monolithique, mais séparée en différentes modalités de traitement des règles.

Premier type de cloisonnement : l'opposition des règles externes et internes. Le visage montré aux acteurs extérieurs est fortement différent de celui qui est visible de l'intérieur. Chacun est conscient que la possibilité de jeu autour de la règle n'existe réellement qu'à l'intérieur de l'entreprise, sans doute parce qu'il existe, en parallèle, des « conventions de jeu » faisant qu'au-delà de la transgression, une coordination est possible. Face au monde extérieur, l'entreprise devient en apparence plus monolithique, et les règles d'interaction sont scrupuleusement respectées.

> Les règles représentant des contraintes internes peuvent être interprétées largement alors qu'il est impensable de discuter et transformer les règles entre les clients et la firme. Ceci permet de maintenir la cohérence de la société vis-à-vis de l'extérieur (clients, gouvernements, concurrents, etc.) et de ne pas laisser entrevoir ses failles[12].

Pour quelle raison ce cloisonnement entre différents espaces de règle existe-t-il ? Autrement dit, comment peut-on expliquer l'existence de ces différentes latitudes d'autonomie dans l'entreprise ? La déviance ainsi décrite remplit trois fonctions disent les chercheurs : l'intégration des agents, le maintien de la cohérence entre idéologie et pratique, la médiation des contradictions[13].

La transgression ritualisée constitue un moteur de renforcement des règles des sous-groupes et d'agrégation des agents. Les « arènes d'habileté » décrites par Dodier, où un ouvrier fait preuve de son adresse en transgressant certaines

règles devant ses pairs, sont ces moments où l'écart à la règle formelle est utilisé comme épreuve d'admission à l'intérieur d'un sous-groupe[14]. La déviance est alors un instrument de reconnaissance, et non pas de stigmatisation. L'étiquetage n'est pas ostracisant dans ce cas, il est un étiquetage positif, « agrégeant » en quelque sorte.

Les deux autres fonctions de la déviance sont les deux visages d'un même mécanisme. La médiation des contradictions est en fait une des voies permettant le maintien de façade de la cohérence entre idéologie et pratique. Ce dispositif permet d'assumer les contradictions qui surgissent dans le fonctionnement quotidien de l'organisation.

> La relative souplesse des règles internes permet le cas échéant de traiter des contradictions externes en les réfractant dans le fonctionnement interne. […] Il s'agit d'une opération de médiation des contradictions, cette opération fonctionnant comme opérateur de synthèse. […] La médiation de la structure ménage les décalages nécessaires à leur ajustement après les avoir distribués dans l'espace organisationnel[15].

Les auteurs utilisent l'image du condensateur : entre deux pôles soumis à une différence de potentiel s'établit un échange d'électrons qui peut être régulé à volonté. Si les pôles entraient en contact tout éclaterait, mais la préservation d'un espace entre eux permet leur mise en relation et assure la circulation d'un flux d'énergie. La transgression, couverte elle-même par l'hypocrisie, est une manière de résoudre l'équation des forces contradictoires qui se développent en entreprise.

> Les règles comportent une carapace dure et une chair molle. Pour que la carapace ne soit pas crevée, il faut ménager des zones d'amortissement, qui résorbent la tension du contact avec la surface […] c'est à ce prix qu'est maintenue l'homéostasie du système[16].

La règle est trop rigide pour supporter un contact direct avec l'extérieur. Sa rigidité naturelle (elle est fixée une fois pour toutes, et ne peut changer sans un processus déterminé, souvent long) rend très difficile son application littérale permanente aux faits. Appliquer systématiquement une règle serait ravager les territoires des pratiques. La seule solution pour permettre à la règle de jouer, *malgré tout*, son rôle, c'est de ménager des zones de vide, c'est-à-dire des espaces où la règle est traversée, ignorée. Ainsi peuvent s'interpréter certaines transgressions en entreprise.

La transgression comme véhicule de l'hypocrisie a aussi un intérêt majeur : elle permet le progrès.

Une société entièrement régie par des règles immuables impossibles à briser serait parfaitement stable. Comme les ethnologues l'ont montré, c'est précisément la caractéristique des sociétés dites « primitives » (on dirait aujourd'hui plutôt « premières ») que de connaître cette stabilité qui leur permet, chose ahurissante pour nous, de ne presque pas changer au fil des millénaires.

Notre civilisation s'est engagée depuis quelques siècles, et plus rapidement encore depuis le XIX^e^ siècle, dans une spirale de progrès en constante accélération. Cela n'a été possible que parce qu'elle a su cultiver l'hypocrisie.

Les règles du fonctionnement social évoluent certes un peu dans le temps, par glissement naturel. Mais ce glissement n'est possible que parce qu'à un moment donné, une pratique divergente de la norme est tolérée. Le progrès est l'enfant de l'ambiguïté et de la transgression.

C'est vrai d'un Gutenberg imprimant la Bible contre la volonté de l'Église en donnant à tous l'accès à cette lecture interdite ; c'est vrai d'un Debussy qui place des accords de 7^e^ non préparés dans ses compositions, chose rigoureusement proscrite par les règles de l'harmonie à l'époque ; c'est vrai d'un Turner ou d'un Monet qui introduisent et approfondissent l'abstraction en peinture, faisant fi des canons de l'époque, avant qu'un Kandinsky ne l'assume pleinement.

Comment ne pas voir que l'absurde, le laid, voire le criminel d'hier sont la norme d'aujourd'hui, et inversement ? Les mœurs changent. Les lignes de la normalité bougent subrepticement. Ce changement n'est possible que parce que,

pendant un temps, on ferme les yeux sur la déviance qu'il représente. « Une règle rigide, une pratique molle », écrivait Tocqueville à propos de l'Ancien Régime[17]. Les Français ont, plus peut-être que tout autre peuple, le génie de ces écarts hypocrites à la norme.

La culture française de l’hypocrisie

La France, qui accorde beaucoup plus d’importance aux cohérences de façade et à la pureté des principes, semble avoir depuis toujours le génie des transgressions subtiles.

Le simple fait que *Le Monde des Débats* puisse, en 2001, titrer « Faut-il obéir à la loi ? » un numéro traitant de la crise du droit est emblématique d’un certain état d’esprit typiquement français[18]. De même, il faut oublier un instant son appartenance à la culture française pour prendre la mesure du caractère baroque de consignes telles que celles du préfet de la Somme Daniel Cadoux appelant la même année gendarmes et gardes-chasses à « appliquer la loi avec discernement » face aux chasseurs ne respectant pas la date légale d’ouverture de la chasse[19] !

Dans son recueil de réflexions caustiques, Auguste Detœuf explique combien il a constaté dans la vie des affaires que les rapports à la règle étaient différents selon les peuples. Les gens du Nord « ont l’atavisme de la confiance[20] » car ils ont vécu en hordes nomades. Les peuples du Sud, comme les Français par exemple, sont d’origine paysanne, « c’est pourquoi ils ont une hérédité de défiance[21]. » Ce manque de confiance serait à l’origine de la distance française par rapport à la règle. L’explication est faite par son auteur sur le mode de la plaisanterie, mais le constat de l’étonnante particularité du rapport de nos compatriotes à la norme est partagé par tous les étrangers en voyage sur notre territoire.

L’étude des textes anciens ou des traités historiques à propos de la France montre que le rapport français à la règle a *toujours* été conflictuel. Inutile de remonter aux tribus gauloises, décrites par César dans sa *Guerre des Gaules* comme un peuple indiscipliné et opposé à l’autorité. Ne partons que du moment où la situation politique s’est suffisamment stabilisée pour qu’un « esprit commun » puisse se développer. La contestation par le peuple de l’ordre établi est avérée dès le XIVe siècle. Outre le « dédain narquois de la piétaille pour la morgue vaine des chevaliers[22] » on note, dès cette époque, des jacqueries violentes opposées à la hiérarchie sociale en place :

> Les gens du village s’assemblèrent partout sans chef ; ils ne furent d’abord pas cent, mais ils dirent que les nobles chevaliers et écuyers honnissaient et gâtaient le royaume et que ce serait bien fait de les détruire tous[23].

De nombreux soulèvements liés aux oppositions entre corporations de métiers ont lieu à la même époque :

> La révolution des métiers gronda par épisodes, tout au long du XIVe siècle. Les branches les plus humbles des métiers textiles, foulons et teinturiers, les « ongles bleus », réclamaient aux tisserands et drapiers des augmentations de salaire ; ils exigeaient des patriciens le droit de prendre part à l’administration municipale[24].

On comprend bien qu’en France, la transgression s’est d’abord et avant tout affichée par l’intermédiaire d’un esprit de clan, d’une appartenance à un groupe ou à une classe sociale. C’est parce que l’individu est soutenu par un groupe puissant qu’il a le courage et la force de s’opposer à l’État.

Bien plus, c’est au nom des règles et des exigences internes de ce groupe que l’opposition aux règles publiques naît et se développe. Le caractère ouvertement transgressif de ce genre de soulèvement est évident :

> Mais bien que ledit cri fut défendu par justice, au mépris de ladite défense certains criaient « au loup ! » à haute voix[25].
> La foule se mit à tuer les officiers du roi sur le fait des aides. Puis elle alla furieusement à l'abbaye de Saint-Ouen, força la tour où étaient conservées les chartes, les prit et les déchira. Et après, elle s'en alla devant le château, pensant entrer dedans pour l'abattre[26].

Les déficiences de l'État monarchique lors du règne de Charles VI le fou ouvraient la porte aux rancœurs populaires les plus tenaces :

> En son nom était promulguée l'Ordonnance Cabochienne, en 1413 ; en son nom, elle était abrogée quelques mois après. L'impuissance du pouvoir laissait le champ libre aux rancunes partisanes et la défaillance de la justice abandonnait à chacun le soin de redresser les torts[27].

C'est probablement sur la faiblesse de l'État que se bâtit l'habitude française de prendre le droit en main, et de mépriser par là même le droit promulgué par l'État. D'où, peut-être, les transgressions habituelles en matière commerciale, domaine qui relevait alors largement du droit propre et officieux des corporations : « Personne ne s'étonnait de l'usage des fausses mesures, des tromperies sur la marchandise. » De même, la corruption était quasiment institutionnelle : « Les gages des officiers, c'est-à-dire des fonctionnaires, étaient calculés bas, ce qui expliquait, mais encourageait, les malversations et la corruption. Cela faisait partie des usages[28]. »

Dès la fin du Moyen Âge, la nation française s'est affirmée par opposition à un souverain :

> Du début à la fin de la guerre de Cent ans, le refus de reconnaître un roi étranger concrétisa l'affirmation de la conscience française[29].

> […] la constitution de véritables maquis attestait le refus de la domination étrangère par une population qu'en vingt ans l'occupation n'avait pas réussi à rallier à soi[30].
> Le patriotisme français, car tel est désormais le terme qui convient, se manifestait par les résistances populaires[31].

Dans *La Logique de l'Honneur*, Philippe d'Iribarne rapporte l'étonnement de Tocqueville devant le peu de respect accordé à la loi dans la France du XVIII^e^ siècle :

> On se plaint souvent de ce que les Français méprisent la loi ; hélas quand auraient-ils pu apprendre à la respecter ? On peut dire que chez les hommes de l'Ancien Régime, la place que la notion de la loi doit occuper dans l'esprit humain était vacante. Chaque solliciteur demande qu'on sorte en sa faveur de la règle établie avec autant d'insistance et d'autorité que s'il demandait qu'on y rentrât, et on ne la lui oppose jamais, en effet, que quand on a envie de l'éconduire[32].

En France, chaque sujet est prêt à se « roidir contre les abus de l'autorité[33] ». La société française, explique ainsi Philippe d'Iribarne, continue d'être structurée selon la grille de lecture du *noble* et du *vil*, du distingué et du populaire. Du fort sentiment de différence des conditions qui continue d'exister aujourd'hui découle l'importance de la logique de l'honneur. Il ne peut être question de négliger les exigences de l'honneur quand on obéit aux lois. Or ces dernières entrent parfois en contradiction avec les usages et obligations d'une condition donnée. La transgression n'est que l'avatar éclatant de cette contradiction et de cette *logique de l'honneur* à l'œuvre.

La notion de *logique de l'honneur* a d'abord été utilisée par Montesquieu dans son *Esprit des lois*. Elle désigne cette vision particulière du devoir moral qui considère comme prioritaires les devoirs fondés par la coutume qui

permettent au groupe auquel on appartient de se distinguer. Il oppose celle-ci à la *logique de la vertu*, qui tend au respect des lois communes à tous.

La notion d'*honneur* évoque l'ensemble des attentes d'un groupe donné vis-à-vis de ses membres, et dont l'irrespect entraîne l'exclusion, c'est-à-dire la mort sociale[34]. *Préserver son honneur*, c'est continuer d'appartenir à son groupe social ; *perdre l'honneur* c'est *déchoir*, perdre cette *reconnaissance des pairs* qui fonde l'appartenance au groupe. C'est ainsi que l'usage des duels est resté en vigueur jusqu'au XIX^e^ siècle, alors qu'ils avaient été interdits dès le règne de Louis XIII : les individus préféraient transgresser la loi plutôt que de perdre l'honneur (en tolérant un affront), car cette perte était synonyme de mort sociale (mort pire encore que la mort physique). Mieux valait mourir dans l'honneur et donc dans l'appartenance à sa caste que de survivre sans lui.

La loi en France, dans l'esprit des citoyens, n'est pas censée être l'expression de la volonté générale, mais l'émanation douteuse d'une bureaucratie ignorante de la réalité de la vie quotidienne. José Bové, représentant très médiatique de la culture française, déclarait ainsi en 2001 à des journalistes lui reprochant des actions violentes à l'encontre d'établissements de restauration rapide : « C'est illégal, mais c'est légitime. » L'action transgressive prend alors, exceptionnellement, des allures de *réaction salutaire de la volonté générale* (d'où la « légitimité ») contre une législation opaque séparée des aspirations de la population à laquelle elle s'applique. La *volonté générale* est cependant moins souvent la justification annoncée des agents transgresseurs que la *réalisation des aspirations d'une minorité* (classe sociale, corporation de métier, groupes divers), au nom du droit souverain mais supposé de celle-ci à placer son propre intérêt au-dessus du droit commun.

C'est là probablement le point névralgique de la particularité française en matière de rapport à la norme. Le plus souvent, le Français qui transgresse une loi nationale ne le fait pas par défi ou par anarchisme, mais *au nom du respect d'une règle plus importante encore*. Il peut s'agir des règles de bienséance d'une classe sociale, ou bien du code vestimentaire d'un groupe de jeunes, d'un mode de vie attaché à certaines fonctions, etc. Placé dans une situation de contradiction entre les normes du groupe et les normes communes, l'individu choisit de

transgresser cette dernière, car la sanction est, le plus souvent, rare et moins forte que celle du groupe en cas de déviance. Le Français considère qu'il appartient *d'abord* à sa classe, à sa fonction sociale, et *ensuite* à son pays. L'obéissance à la norme commune (la norme républicaine) est secondaire ; bien plus importante, en revanche, est la conformité aux normes très strictes du groupe.

L'hypocrisie est ainsi familière aux Français. Ils baignent dedans depuis leur plus tendre enfance. Elle est leur langue maternelle, leur commune grille de lecture du monde. Elle conditionne les comportements plus qu'ailleurs. Rien d'étonnant alors à ce qu'elle soit aujourd'hui encore si présente.

Avoir à la fois tort et raison

« Tu viens chez moi prendre un dernier verre ? » La phrase proposée à un partenaire sexuel potentiel en fin de soirée est devenue une expression à part entière. Nul besoin, pour celui qui la prononce, de préciser les desseins qu'elle exprime de façon, si ce n'est élégante et originale, au moins indirecte. Annoncer l'intention de façon directe serait trop brutal. Le désir mutuel a besoin de silence pour s'épanouir. Le prétexte du « dernier verre », transparent, permet aux amants de se comprendre sans que la désagréable expression d'une réalité somme toute triviale vienne troubler le moment et dérégler la mécanique bien huilée qui mène au coït.

L'hypocrisie est pour nous une façon d'emprunter un détour afin de mieux arriver à nos fins.

Le sinologue François Jullien propose dans son livre *Le Détour et l'accès* de répondre à la question : « En quoi le détour donne-t-il accès ? », c'est-à-dire en quoi le fait d'aborder les choses de biais, indirectement, en quoi le fait d'utiliser un chemin de traverses permet de mieux les appréhender[35]. C'est, dit Jullien, la question de la « subtilité du sens » qui se trouve ainsi mobilisée. La civilisation chinoise possède un génie tout particulier pour la pratique de ce détour qui raccourcit, de cet écart qui, paradoxalement, rapproche. L'indirect est fécond.

Au XIX^e^ siècle, un Anglais, Arthur Smith, décrit la différence existant entre les modes d'expression occidentaux et chinois. Il remarque que, contrairement à un Occidental, le Chinois, n'exprime pas directement sa pensée, c'est-à-dire que

ce qui est à comprendre dans les mots prononcés se situe en dehors du *sens littéral* des mots en question :

> [Le Chinois] n'aura pas dit ce qu'il pensait véritablement et se sera contenté d'exprimer quelque chose de plus ou moins analogue, afin que l'on en déduise sa pensée ou une partie de sa pensée[36].

La pratique chinoise du langage introduit un décalage entre ce qui nous semble naturellement lié : le sens des mots prononcés et l'intention expressive du locuteur. Cet écart, savamment produit, ne veut certes pas dire que tout rapport entre les deux est aboli, au contraire sans doute, dans la mesure où le choix des mots est encore plus fondamental pour la compréhension, il n'est qu'un médium au service d'un sens différent. Chaque expression doit être choisie et sélectionnée avec un très grand soin, afin que les indices indiquant le sens caché restent décelables. La pratique du discours à la chinoise est tout entière fondée sur le *crypté*, mais où ce qui est caché est fait pour être découvert. C'est pour mieux le dévoiler que l'on voile le sens.

Comment une telle pratique peut-elle « fonctionner » ? Comment les esprits peuvent-ils s'entendre (ce qui est le but de toute communication) si rien n'est directement dit ? Smith, toujours lui, note que si les deux parties connaissent la règle du jeu fondamentale qu'est ce « jeu autour du sens », alors rien ne fait obstacle à la communication :

> Lorsque tout le monde s'accorde pour se servir des mots « dans un sens constructif », et que chacun comprend que le voisin fait de même, seule la méthode d'emploi intervient, il n'est plus question de véracité[37].

Jullien oppose les stratégies militaires chinoise et occidentale. La première joue sur l'attaque de biais, le contact indirect, alors que la seconde, née en Grèce, est fondée sur l'opposition franche et directe.

> C’est toujours par un rapport de biais que nous l’emportons : même quand je choisis d’attaquer de front, c’est pour surprendre de biais le biais de mon adversaire[38].

À un affrontement de face où l’évaluation des forces respectives se fait dans l’instant et décide de la victoire, la stratégie militaire chinoise préfère l’inépuisable jeu du détour. Les Grecs, les premiers en Occident, ont abandonné les techniques de combats telles que le harcèlement, les procédés dilatoires et l’esquive, au profit de la rencontre frontale de phalanges rangées en ordre de bataille.

La différence remarquée à propos de la guerre est analogue à celle que l’on retrouve dans la pratique du discours. L’Occidental cherchera à prendre appui sur les arguments de l’adversaire en les réfutant pour développer sa propre argumentation. Le *dialogue* est d’abord *antilogue*, opposition de propositions contraires. La mise face-à-face des discours organisés est la méthode appliquée systématiquement depuis les Grecs. C’est elle qui paraît le mieux à même pour l’orateur de permettre le triomphe de la vérité. Le décompte des arguments opère de la même manière que celui des forces armées en présence. C’est l’opération la plus précise et fiable pour assurer la victoire du plus fort. Cette manière occidentale de faire fondée sur la construction antithétique du discours, note Jullien[39], est féconde en « aventures dialectiques » dans la mesure où elle ouvre la possibilité d’une reprise infinie des arguments portés d’un côté puis de l’autre. Le discours chinois repose sur une « économie du sens » radicalement différente. Ce qui est *montré* est différent de ce qui est *à voir*. Il y a une distance entre le signifié et le signifiant.

> Le propre de l’expression chinoise est, à travers le détour, de maintenir la parole ondoyante et lâche, de garder « détendue » la prise : de manière à instaurer une distance allusive par rapport à l’objet visé[40].

Un proverbe chinois dit ainsi : « Montrer du doigt la poule pour injurier le chien[41]. » Le sens réel des paroles n'est jamais donné à comprendre de façon immédiate, il n'est qu'un moyen d'indiquer un autre sens. Ce dernier doit sa force à son caractère souterrain ; la menace de ce sens, qui ne fait que poindre, est bien plus efficace qu'une parole assénée directement. Un argument qui se découvre offre trop de prise à la réfutation. Si, en revanche, l'argument n'est jamais dévoilé en tant que tel, il demeure insaisissable face aux tentatives de sujétion de l'adversaire.

Cette manière de faire ouvre « les infinies ressources de l'obliquité : en faisant planer le soupçon, en laissant ramper l'inquiétude, on conduit l'autre à se laisser désemparer[42] ». L'échange à la chinoise est un art de l'implicite et de l'ambigu. Il prend en poésie la forme de l'allégorie, figure rhétorique qui, par définition, exprime verbalement une idée différente de ce qu'elle veut faire comprendre. Jullien donne plusieurs exemples de poèmes très courts dont la signification immédiate ne fait apparaître aucune critique et déploie un discours assez convenu. Les commentaires des Chinois lettrés renseignent cependant sur les critiques ainsi habilement insinuées. Si aucun vers ne « serre le sens » de près, c'est l'absence d'un terme attendu, le dessin en négatif d'un sujet non abordé qui suggère l'intention de l'auteur. La critique apparaît *en creux*, dans l'espace créé par les soigneux évitements du poète.

Quel peut être l'utilité d'un tel procédé ? Comment un Occidental, héritier de la rationalité du dialogue grec, et plus encore pénétré désormais de l'habitude américaine d'aller *straight to the point*, peut-il comprendre la rationalité propre de cette pratique ? C'est que, explique Jullien, le détour a des vertus que le chemin direct ne possède pas. Méthode occidentale et méthode chinoise ne sont pas deux moyens de parvenir au même point, l'image du détour est trompeuse en ce point ; ce sont plutôt deux chemins donnant accès à deux sens distincts.

Olivier Aktouf décrit comment la logique occidentale repose tout entière sur la notion du « tiers exclu », c'est-à-dire sur la binarité des options : c'est vrai *ou* faux, il a tort *ou* raison, etc. Ce n'est pas le cas des Japonais et Extrême-Orientaux qui « ont depuis des millénaires […] intégré dans leur façon d'être la tierce possibilité d'avoir à la fois tort et raison[43] ». La possibilité de coexistence

de deux propositions apparemment contradictoires n’a pas de sens en arithmétique, mais apparaît dès lors qu’il est question de l’homme. Les sciences économiques ont fondé leur approche classique sur l’existence systématique supposée chez tout individu d’un ordre de préférences clairement définies (traduit par la « courbe d’utilité »). Mais faire une telle supposition revient à nier que le désir humain peut être lui-même contradictoire : j’achète sans préférer, je veux sans vouloir, je suis sûr mais je doute, etc.

Le détour donne accès. De la même façon que cacher, bien souvent, montre. Par le « pas de côté » que réalise l’hypocrisie, l’humanité accomplit un acte fondamental : la production d’un contexte où sa propre existence a du sens. Cette construction du sens n’est nulle part plus profondément accomplie que dans l’acte du jeu.

Homo ludens

Comment ne pas être frappé par l'importance du jeu dans les activités humaines ? De la ferveur des supporters de football à la concentration des joueurs de carte, une part considérable de nos ressources est consacrée à des activités ludiques.

Qu'est-ce qu'un jeu ? Une activité dans laquelle nous adoptons un ensemble de règles arbitraires (au sens où elles sont choisies, non nécessaires) et dans laquelle l'action libre est mise au service d'un but. Le jeu d'échec par exemple : sur le monde en miniature de l'échiquier, le but de la prise du roi ennemi et les règles de déplacement des pièces suffisent à créer un univers entier de jeu qui s'incarne en une infinité de parties.

Il est peut-être moins intéressant de se demander ce qui est le propre de l'homme (le rire, selon Aristote) que de chercher à savoir, au contraire, ce que nous partageons avec les autres êtres vivants. Le jeu n'est pas une activité proprement humaine. Mais c'est ce qui le rend plus intéressant encore. Partagée avec les chiots, cette capacité ne peut pas s'expliquer par des causes sociales, et n'a pas besoin non plus de la raison. Le jeu n'est pas seulement une activité omniprésente dans notre vie, c'est fondamentalement toutes les activités sociales qui peuvent être décrites à l'aide du concept de jeu.

Dans *Homo Ludens*, le chercheur néerlandais Johan Huizinga proposait de décrire le jeu comme étant la caractéristique principale de l'homme[44]. Bien plus que *sapiens* (et ô combien peu sage il est), l'homme est *ludens*, entiché de jeu.

Le jeu, c’est la prise au sérieux de ce qui ne devrait pas, ne pourrait pas, être sérieux. C’est l’application la plus grande mise au service des buts les plus triviaux, les plus superficiels.

Le jeu est partout, y compris dans les activités qui y ressemblent *a priori* le moins. Il va bien plus loin que ses figures connues : cartes, jeux de société, tickets à gratter, compétitions sportives. Toute pratique artistique peut aussi être assimilée à un jeu. Si le terme même est réservé à la pratique musicale (« jouer d’un instrument »), il s’agit toujours du même principe : investir des ressources en énergie, concentrations psychiques et temps considérables, au service d’une tâche « inutile » du seul point de vue de la rationalité économique. On fait comme si ces choses, peinture, musique, avaient une importance, on y consacre un investissement psychique, un temps immense, sans rapport avec la réalité du résultat : une toile barbouillée, de la matière modelée, des sons qui ont fait vibrer l’air…

Yuval Noah Harari, historien et auteur du livre à succès *Sapiens*, va jusqu’à comparer la religion à un jeu vidéo[45]. Il s’agit dans les deux cas, dit-il, de s’imposer des règles non naturelles de comportement qui nous permettront de gagner des points pour atteindre un but.

> Qu’est-ce qu’une religion, sinon un grand jeu de réalité virtuelle joué par des millions de personnes ensemble ? Les religions telles que l’islam et le christianisme inventent des lois imaginaires, comme « ne mange pas de porc », « répète les mêmes prières un certain nombre de fois par jour », « ne fais pas l’amour avec quelqu’un de votre propre sexe » et ainsi de suite. Ces lois n’existent que dans l’imagination humaine. Aucune loi naturelle n’exige la répétition de formules magiques, et aucune loi naturelle n’interdit l’homosexualité ou la consommation de porc. Les musulmans et les chrétiens traversent la vie en essayant de gagner des points dans leur jeu de réalité virtuelle préféré. Si vous priez tous les jours, vous obtenez des points. Si vous oubliez de prier, vous perdez des points. Si, à la fin

> de votre vie, vous avez gagné suffisamment de points, vous allez au prochain niveau du jeu après votre mort – il s'appelle le paradis[46].

Un religieux, souligne Harari, vit au milieu de nous dans sa propre bulle ludique, voyant le réel au travers du prisme des règles qu'il a choisi d'observer.

Deux choses définissent une religion, et la distinguent d'une superstition magique (chat noir, échelle, chiffre treize, etc.) : c'est, d'une part, la croyance en un système d'ordre particulier, d'autre part, la conviction que ce système n'est pas d'origine humaine mais surnaturelle (disons divine). On ne peut théoriquement négocier avec un tel ordre. Les « règles du jeu » religieux ne sont donc, à la différence du jeu vidéo, pas considérées comme arbitraires. Il n'est en théorie pas possible de les négocier. C'est là que la religion elle-même a besoin du recours de l'hypocrisie : elle doit continuer à prétendre à son immutabilité tout en bougeant. Pas simple, mais réussi avec succès par l'Église catholique depuis près de 2000 ans. En adaptant son message siècle après siècle à partir du même substrat textuel, en mettant l'accent sur tel aspect plutôt qu'un autre (le Dieu amour plutôt que le Dieu punisseur), en innovant parfois par de nouveaux dogmes (l'immaculée conception au XIX^{e} siècle), l'Église est parvenue à suivre les évolutions sociales, en particulier depuis qu'elle n'est presque plus en mesure ni de les contraindre ni de les influencer significativement.

L'hypocrisie n'est qu'un jeu. Ou plutôt, devrais-je écrire elle est le jeu par excellence. Celui que l'on joue chaque jour de notre vie sociale et humaine, ce qui est la même chose.

S'il y a bien une tendance assez générale dans l'histoire des sociétés, c'est celle des classes sociales supérieures à développer leurs propres règles du jeu. Tout se passe comme si, affranchis des contraintes directement matérielles de sa survie, les êtres humains n'avaient de cesse de recréer un réseau plus contraignant encore de contraintes en tous genres. C'est une constante dans l'histoire : les classes parvenues à dominer socialement par le patrimoine économique, au bout de quelques générations, développent des valeurs séparées de l'argent, élaborent des règles d'existence entièrement séparées des contraintes

matérielles. Je sais bien qu'un Pierre Bourdieu a pu proposer d'interpréter ce jeu, qui prend la forme de pratiques de « distinction » (opéra, goûts artistiques exclusifs, règles de savoir-vivre particulières, etc.), comme de simples outils servant un double but utilitariste : se séparer socialement des classes inférieures d'une part, et conserver le patrimoine économique d'autre part. J'ai le sentiment que l'on peut aussi y voir le reflet d'un besoin proprement humain, économiquement désintéressé, à donner du sens au monde. A-t-on assez mesuré ce que la satiété matérielle pose comme problème ? En libérant le temps et l'esprit de la poursuite immédiate de sa survie, elle place l'homme devant l'ennui, qui n'est que le nom que l'on donne à l'absence de but.

Ne serait-ce pas là, au fond, le mouvement profond de « civilisation » dont parlait Kenneth Clark ? Celui par lequel l'humanité, une fois maîtrisée les exigences matérielles de la nature, ressent le besoin d'entamer un jeu qui peut revêtir une infinité de formes.

Illusio, a pour racine latine *inludere*, se livrer à un jeu. L'illusion est une forme de jeu. La plus forte, la plus commune sans doute. Elle nous permet de jouer dans une réalité virtuelle bien avant que les technologies n'inventent les masques immersifs. Car cette réalité virtuelle se confond avec le monde dans lequel nous vivons. Elle permet à chacun de vivre dans son jeu vidéo 24 heures sur 24. Les spécialistes du marketing se refusent à faire la différence entre un besoin « réel » et un besoin « artificiel » qui serait créé, précisément, par les artifices du marketing. C'est qu'en effet, du point de vue de l'individu, le second n'est pas moins réel que le premier. Le chant des poètes baroques n'était-il pas plein des souffrances du désir de l'être aimé, souffrances purement psychologiques on en conviendra, qui ne le cèdent en rien aux douleurs physiques ?

Le jeu, au fond, c'est la prise au sérieux de ce qui ne l'est pas. Donner une importance à des peccadilles. S'inventer des règles pour mieux jouir de la difficulté qu'il y a à les respecter, et aussi à tracer son chemin en dépit d'elles, ce qui peut inclure de les transgresser.

« La vie a un sens, nous avons un destin particulier en tant qu'humains, nous sommes fondamentalement différents de l'animal », nous crie notre fierté

d’individu. Pour nous en persuader, nous tromper nous-mêmes, nous avons besoin de toutes les ressources de l’illusion. Le jeu ultime : tout faire pour entretenir un sens. Quel qu’il soit.

L’imagination, écrit Pascal est cette « maîtresse d’erreur et de fausseté » qui « ne pouvant rendre sages les fous, les rend heureux ». Oui, imaginer console. L’hypocrisie aide à faire de sa vie une narration prenante. Elle occupe. Passionne. Des vies entières, des générations peuvent s’y engloutir sans peine.

« Tout esprit profond a besoin d’un masque », écrivait Nietzsche dans *Par-delà le bien et le mal*. C’est probablement vrai aussi de n’importe quel individu. L’hypocrisie est le procédé dilatoire dont a besoin l’illusion. Mieux vaut une erreur qui console qu’une vérité qui accable. « Jusqu’à présent, ce sont toujours les erreurs qui furent les puissances consolatrices. Ce service, les vérités sont incapables de le rendre. »

De la même façon que nous rêvons un sens, nous nous accrochons à l’idée d’éternité. La « mémoire éternelle » dont parle le texte du Requiem chanté lors de la messe des morts est, comme les « concessions à perpétuité » des cimetières, un mot doux à entendre pour qui est face à la tragédie inexplicable de la mort. Mais une fiction quoi qu’il en soit. On le sait, la mémoire disparaît et les concessions sont reprises. Une réalité désagréable que nous excellons à nous cacher à nous-mêmes.

Obscénités et civilisation

Dans ce magnifique roman sur l'amour et ses illusions qu'est *Belle du Seigneur*, Albert Cohen décrit la honte d'Ariane cherchant à couvrir les borborygmes de son ventre face à Solal, l'amant pour qui elle a tout quitté. Ces bruits du corps, dans leur trivialité, brisent le rêve romantique dans lequel Ariane s'est plu à s'enfermer. Les sudations, sécrétions en tous genres et excréments du corps sont tabous. Ces servitudes physiques qui nous rappellent régulièrement à notre condition d'être de chair et de sang sont soigneusement mises de côté. Ou plutôt, on a créé tout un arrière-monde pour les traiter et agir comme si elles n'existaient pas. Les toilettes sont le lieu sacré, au sens propre de « séparé », où s'accomplit un culte honteux : celui rendu à notre condition charnelle. C'est à ce prix que, dans le reste de la vie sociale, il est possible de les exclure. Une grande part de l'apprentissage du petit enfant est consacrée à lui apprendre à faire à son tour comme si les « nécessités » n'existaient pas, à les cantonner dans des moments et des lieux précis, et à entourer toute allusion à eux d'un luxe de circonlocutions (aller « aux toilettes »).

Ces manifestations du corps physique sont obscènes, au sens étymologique : elles sont tenues « hors de la scène », placées hors de notre vue. Elles sont ces coulisses dont il ne faut pas parler. Cette arrière-cour de la vie dont nous devons prétendre en société qu'elle n'existe pas.

Durant la révolution culturelle en Chine, les gardes rouges empochaient les « livres licencieux » pour les échanger après au marché noir. Un de ces livres,

recopié à la main, *Le Cœur d'une servante*, aurait été, selon l'historien Frank Dikötter, l'un des textes le plus lu après le petit livre rouge[47]. Le sujet du livre ? Les rencontres sexuelles d'une étudiante… La littérature officielle, imposée à tous, est presque égalée par un petit livre à l'érotisme facile.

De toutes nos servitudes physiques, le sexe est le plus grand secret. De lui tout procède. « Le besoin sexuel, écrivait Schopenhauer, est le plus violent de nos appétits : le désir de tous nos désirs. »

Il est entouré d'un épais rempart d'hypocrisie et jalousement gardé. Il n'est pas seulement caché avec plus de précautions que toute autre vérité. Il est, à mon sens, une partie de la raison d'être même de l'hypocrisie. Car le sexe est la clé du mystère de la vie. Ou plus exactement la clé de son absurdité.

Depuis Freud, nous savons que la pulsion sexuelle, et ses différentes formes de libido dérivées, joue un rôle central dans notre fonctionnement psychique, et donc dans la société elle-même.

Ouvrons les yeux (avant de les refermer bien vite). La surprenante ressemblance de l'acte sexuel humain avec celui de n'importe quel mammifère a quelque chose de déprimant. Nulle supériorité humaine dans ces ébats saccadés, ces grognements, ces yeux révulsés. La vraie obscénité, s'il faut la chercher, est celle-là : devant un coït, toutes les mises en scènes avantageuses de l'homme s'évanouissent. Les barrières commodes qui nous séparent d'un animal partent en fumée devant la moindre scène de reproduction humaine. Si le sexe est caché, ce n'est pas parce qu'il est « sale » ou en aucune façon traumatisant. S'il l'est aujourd'hui plus que jamais, c'est qu'il nous montre beaucoup trop tels que nous sommes.

Cette scène primale, nous efforçons de la cacher par tous les moyens possibles. La littérature, la musique, et tous les arts enfin ne sont peut-être qu'une tentative de la cacher. Ou plutôt de l'enrober, de tourner autour, de mieux se livrer à l'attirance obsédante vers la chose. Nous nous mettons de côté pour mieux la contempler.

La trivialité des ruses utilisées par la nature pour nous mener à la reproduction n'a d'égale que leur efficacité. Elle a réservé pour la jouissance

sexuelle une dose de plaisir que rien ne peut sérieusement concurrencer. C'est tout à fait déloyal.

Nous avons habillé la sexualité de nombreuses représentations imaginaires. Contrairement à ce que l'on se plaît à penser, il est sûr que la monogamie et la famille telle que nous la concevons soient des références « naturelles » ou même dominantes au cours de l'histoire humaine. Dans *Sex at Dawn*, Christopher Ryan et Cacilda Jetha montrent que la réalité des sociétés humaines, jusqu'à la révolution agraire il y a dix mille ans, ressemblait beaucoup plus à une communauté où le sexe se partageait, comme le reste des ressources[48]. Si l'on souhaite prendre exemple sur les animaux pour déterminer une morale naturelle, on sera bien déçu : il est aujourd'hui prouvé que chez les animaux l'infidélité, l'homosexualité et l'onanisme, pour ne citer que ces trois interdits traditionnels, sont des pratiques courantes.

L'attirance de l'être humain pour la polygamie dès qu'il en a la possibilité est une constante historique. La vie des hommes de pouvoir, qui par leur position ont la possibilité de choisir leur pratique sexuelle, en est une frappante illustration. Une étude de l'université d'Oxford a montré que 8 % de la population asiatique étudiée (soit 0, 5 % de la population mondiale !) est descendante de Gengis Khan ou de ses proches[49]. L'explication d'un fait apparemment si étonnant est simple : l'empereur et conquérant mongol a eu une descendance nombreuse et a placé les membres de sa famille un peu partout dans son empire. Une autre lignée a laissé sa marque sur la population chinoise notamment : selon une étude française, 3, 3 % de la population chinoise ont des similarités génétiques car ils ont un même ancêtre, Giocangga, grand-père du fondateur de la dynastie Qing, qui a régné de 1644 à 1912[50]. Ce phénomène se retrouve partout : en Irlande, c'est la dynastie des « Uí Néill », du nom de l'un des premiers rois du pays, qui se retrouve dans 20 % des gènes des Irlandais du Nord-Ouest. Si, en France, les marqueurs sont moins évidents du fait des nombreuses invasions, il y a fort à parier que nous portions en grand nombre les gènes de Charlemagne ou de Clovis.

Il est raisonnable de penser, de façon générale, que la majorité de la population mondiale est issue de quelques despotes historiques. Quoi

d’étonnant ? Les gens puissants ont plus de chance de survivre car ils sont mieux protégés et mieux nourris. Et surtout, ils ont accès à plus de femmes, et ont les moyens d’élever les enfants qui naissent de ces unions. Cette puissance génétique des potentats est un signe invisible mais bien réel de la tendance des mâles qui le peuvent à se reproduire au maximum.

Le premier empereur de Chine, rapporte Miller, aurait eu 5 000 épouses. Le roi Ismail du Maroc aurait engendré 600 enfants grâce aux femmes de son harem. C’est une tradition bien attestée dans l’histoire que les dirigeants, à travers les civilisations, ont de nombreux partenaires sexuels. Rares sont ceux qui s’en privent.

La « tradition » se poursuit jusqu’à aujourd’hui. L’anthropologue Laura Betzig a montré que les présidents américains ont en moyenne eu beaucoup plus d’épouses qu’un citoyen moyen (concernant les maîtresses, les données sont plus difficiles à collecter…)[51]. Selon des sources concordantes, Fidel Castro aurait charnellement connu 35 000 femmes au cours de sa vie bien remplie de *lider maximo*. Mao Zedong était boulimique de femmes : il aura eu quatre épouses, plusieurs concubines, et des centaines de maîtresses. Il aimait en avoir jusqu’à cinq à la fois dans son lit. Les hommes politiques ne sont pas les seuls à présenter cette tendance à la polygynie. Elle est typique de tous les hommes qui, par leur richesse ou leur surface sociale, le peuvent. Mick Jagger est devenue père pour la huitième fois avec une femme de 29 ans de moins que lui. Bob Marley aura été polygame toute sa vie. Précisons-le : cela ne veut pas dire que tous les hommes qui en ont la possibilité multiplient réellement les conquêtes, mais qu’en moyenne ils ont une tendance nette à le faire. Tout porte à croire que les femmes, placées dans la même situation de pouvoir, ne sont pas fondamentalement différentes dans le comportement polygame qu’elles adoptent. L’existence de la polyandrie, plus rare, est d’ailleurs attestée dans la communauté tibétaine du Chambouli.

En bref, la vérité nue de l’être humain est la force d’un instinct sexuel très éloigné d’une monogamie que l’on se plaît à présenter comme naturelle. Prendre prétexte de la monogamie observée de quelques animaux ne prouve pas grand-

chose, car le même argument conduirait à juger l'infidélité également « naturelle » : elle est aussi observée chez de nombreux animaux[52].

Mais ce n'est pas tout.

Il est devenu tellement banal, depuis Freud, de souligner que le sexe mène le monde, qu'on en viendrait presque à vouloir que cela soit faux. Et pourtant non. L'idée que la sexualité est le facteur explicatif d'une grande partie de nos comportements a été largement confirmée par les recherches scientifiques.

La lecture du livre du professeur Robin Baker *Sperm wars* ne laisse pas intact[53]. On en ressort ahuri, presque amer. Oubliez, après cela, les romances et les lénifiantes histoires d'amour. Le sexe est une affaire bien trop sérieuse pour être confiée à notre bon vouloir. Il est presque entièrement pris en charge par notre cerveau inconscient. Autrement dit, nous ne le pilotons pas. Si notre comportement amoureux et sexuel peut nous apparaître justifiable, le fruit de choix réfléchis, il s'agit le plus souvent d'une rationalisation *a posteriori*. « Puisque ces mystères nous dépassent, feignons d'en être les organisateurs », a dit Cocteau. Selon Baker, qui ne fait que synthétiser l'état des savoirs scientifiques sur la question, c'est exactement de cette façon que nous agissons.

> Nous sommes les pions d'un jeu dont les forces nous échappent en grande partie. Nous nous croyons généralement assis à la place du pilote, maîtres des décisions que nous prenons et du cours que suit notre vie ; hélas ! cette perception en dit davantage de nos désirs […] que de la réalité[54].

Notre comportement sexuel a été façonné par des centaines de milliers d'années d'évolution. Il a fallu énormément de qualités diverses à nos ancêtres pour qu'ils parviennent à atteindre la puberté, se reproduire et à élever leurs descendants jusqu'à leur puberté. Génération après génération, les plus efficaces de ces qualités ont été sélectionnées et sont devenues des caractéristiques à part entière de l'héritage biologique que nous transmettons à nos rejetons. Il n'y a aucune raison pour qu'elles n'agissent plus aujourd'hui.

Toutes les recherches scientifiques en montrent la prégnance. La capacité de notre corps à modifier sa fécondité et la nature de ses différentes émissions en fonction de l'évaluation inconsciente que nous faisons de l'opportunité (ou du danger) qui se présente à nous sur le plan de la reproduction est stupéfiante. Du point de vue biologique, les spermatozoïdes sont en compétition pour la fécondation de l'ovule. Or nous émettons un nombre différent de spermatozoïdes selon les circonstances, pour maximiser nos chances de réussite. Une décision qu'évidemment nous ne saurions prendre en conscience ! Symétriquement, les femmes ne savent pas exactement quand elles sont fertiles, mais on a observé qu'elles synchronisaient malgré tout leurs infidélités avec le moment où elles sont le plus fertiles. 40 % des enfants britanniques naîtraient ainsi alors que leur mère serait « en possession de sperme provenant de plusieurs hommes ». Le corps féminin choisi de maximiser les chances d'être fécondé par celui des partenaires qui aura été identifié comme le meilleur. Comme le note Émile Servan-Schreiber dans sa préface du troublant livre de Barker, « la conscience ne servirait qu'à justifier après coup les décisions instinctives du corps[55] ».

Les connaissances scientifiques de pointe sur nos comportements alimentaires témoignent aussi à charge contre l'idée du libre arbitre. Si les régimes échouent si souvent, c'est que le cerveau lutte en sourdine pour récupérer, y compris plusieurs mois après, les réserves caloriques perdues.

Il n'y a pas de « je ». Ou plutôt, il n'est pas le seul. Un pour chaque moment du jour, pour chaque circonstance sociale, pour chaque état de nos mouvements internes. C'est par référence à ce « je » mouvant par séquence que Montherlant évoque dans ses essais un principe central : « le syncrétisme et l'alternance », formule résumant sous sa plume l'écoulement interlope des choses, la nécessaire ambiguïté du monde. Proust a la fameuse formule des « intermittences du cœur » pour décrire la stupéfiante instabilité de nos désirs, de notre volonté et finalement de la façon dont nous percevons le monde.

Nos décisions libres, y compris nos grands choix de vie semblent dictés par notre inconscient. L'instinct reproducteur est aux commandes. Peu exaltant. Tout indique pourtant que c'est le cas (ce qui ne veut pas dire qu'il n'est pas possible d'y résister, et que certains n'y parviennent pas !). Les recherches en

neuroscience sur la décision semblent indiquer que la conscience n'est que le niveau superficiel de nos processus neuronaux, intervenant *ex post* dans nos décisions. La conscience de nous-mêmes n'est qu'un sous-produit non nécessaire de tous les processus qui s'y déroulent. Sur les 11 millions d'éléments d'informations que nous recevons chaque jour, nous ne pouvons traiter consciemment que 40 d'entre elles[56].

La théorie défendue par Geoffrey Miller donne une place encore plus grande à la sexualité[57]. Cette dernière ne serait pas seulement le vrai pilote de notre cerveau, mais aussi son créateur.

On considère souvent un gros cerveau comme un avantage immédiat et décisif sur les animaux. Avantage qui aurait assuré naturellement et rapidement notre domination sur le reste du règne animal. Rien n'est moins vrai. Le cerveau a un grand inconvénient : il consomme une énergie énorme. 25 % de notre énergie au repos est mobilisée pour l'irriguer. Contre 8 % pour la plupart des animaux[58]. Du coup, nos muscles se sont atrophiés, nous mettant encore plus à la merci des autres animaux plus forts et plus rapides. Un gros cerveau est, du point de vue des capacités de survie dans la jungle primitive, une dépense somptuaire inutile. D'ailleurs, l'homme de Néandertal avait un cerveau plus gros que le nôtre, ce qui ne l'a pas empêché de disparaître…

Pour quelle raison avons-nous développé ce cerveau si encombrant, et qui ne nous a pas dispensé pendant des centaines de milliers d'années d'être des proies faciles ? Les biologistes se grattent la tête pour expliquer ce mystère.

On sait d'abord aujourd'hui que le cerveau n'est en réalité qu'un instrument créé dans un deuxième temps par l'évolution : il existe un premier cerveau situé dans notre tube digestif. Avec sa centaine de millions de neurones, il est d'une taille bien modeste par rapport à celui qui est dans notre tête, mais il lui préexiste. Biologiquement, nous étions d'abord et avant tout un tube digestif ayant développé la capacité d'assimiler des éléments de notre environnement. Le supplice des régimes, soumis aux diktats encore bien présents de notre tube digestif exigeant des calories, en est l'une des manifestations.

Une fois assurée la survie, le second impératif est celui de la reproduction. C'est cette dernière qui serait la raison de l'hypertrophie de notre cerveau. Miller

développe une des théories les plus convaincantes : le cerveau aurait été l'outil développé afin d'être le meilleur dans la compétition pour la séduction. La beauté, mais aussi la poésie, l'esprit, la musique, la morale, seraient des ornements développés pour améliorer les chances de bonne union sexuelle. À l'instar des couleurs des oiseaux ou de la queue des paons, les capacités humaines de réflexion, de créativité, seraient causées par la volonté de s'apparier *(mating)*, de faire la cour et convaincre une femelle de s'accoupler. Cela expliquerait que la femme dispose, elle aussi, de ces capacités puisqu'elle avait besoin de sélectionner le partenaire idoine. Bref, l'esprit ne serait rien d'autre qu'un « ornement sexuel ». Un fait peu agréable que nous nous empressons de cacher… grâce à l'esprit lui-même !

Ce n'est pas seulement la sexualité, mais la réalité de la genèse de l'humanité qui est pénible à voir dans sa nudité.

Il y a six millions d'années, nous avons eu un ancêtre commun avec les chimpanzés. Il n'est pas facile d'accepter que l'on ne soit qu'un être apparu au hasard, par définition non fini puisque le produit d'une évolution permanente *via* une sélection naturelle et des mutations génétiques erratiques. Désagréable, mais c'est ce que nous révèle la science de façon indiscutable. Désagréable aussi d'apprendre que probablement des dizaines d'espèces humaines ont existé (Homo rudolfensis, Homo erectus, Homo neanderthalensis, Homo soloensis, Homo denisova…) et ont cohabité sur terre avant que la nôtre – Homo Sapiens – ne finisse par être la seule survivante. Nous sommes bien moins uniques que nous le pensons.

Tous ces faits scientifiques s'opposent à la vision traditionnelle rassurante de l'individu responsable de ses choix. Ils dessinent une vérité qu'on ne peut accepter. Qu'il faut refuser. Non pas par quelque absurde et médiévale négation de la science, mais parce que l'illusion de la maîtrise, même si elle n'est qu'illusion, est indispensable à notre amour-propre. Parce que l'idée que nous avons un dessein autre, un appel plus haut, une aspiration supérieure, est nécessaire pour ne pas désespérer. Montherlant écrit : « Quiconque se verrait tel qu'il est se coucherait par terre comme un âne et attendrait que le sable le recouvre. » La lucidité est intolérable. C'est pourquoi elle est inadmissible.

C’est là que l’hypocrisie intervient.

La civilisation est par définition un éloignement par rapport à l’état de nature. Depuis la maîtrise du feu, il y a environ 300 000 ans, nous n’avons eu de cesse d’inventer des artefacts pour nous affranchir des servitudes naturelles. Les vêtements en sont un. L’agriculture et l’élevage ont été des progrès déterminants, permettant l’apparition des villes, bouillons culturels et centres d’échange sans précédents. Mais ces évolutions se sont faites trop rapidement pour que notre corps et notre cerveau s’adaptent.

Une des difficultés de la condition de l’homme contemporain est de faire face aux maintes contradictions qui naissent du décalage entre nos caractéristiques animales héritées du fond des âges et l’être civilisé que nous sommes devenus.

La mortalité infantile chez les femmes en couche est la conséquence du resserrement du bassin produit par notre passage à la station debout. L’abandon de la marche à quatre pattes nous a aussi coûté le torticolis et les maux de dos.

Nos dents ont été développées pour des nourritures dures à mâcher. À présent que notre nourriture est très tendre, notre bouche rétrécit, les dents ne tiennent plus en place. Sans soin, elles se désordonnent et tombent.

L’épidémie d’obésité trahit simplement la tendance que nous avons instinctivement à profiter de toutes les calories passant à portée de mâchoires. La préférence pour le sucre est ainsi profondément inscrite en nous : des calories en abondance facilement gagnées !

Hyperadaptés à un mode de vie de chasseur-cueilleur, à une alimentation très diversifiée, la révolution néolithique, il y a dix mille ans de cela, a permis l’apparition des villes et l’augmentation de la population. Alors qu’un même territoire naturel ne pouvait nourrir qu’une tribu d’une centaine d’individus, les techniques de culture et d’élevage ont permis une productivité inédite, permettant de nourrir plus de monde, et libérant aussi une main-d’œuvre pour les villes. Exactement comme la révolution industrielle le permettra au XIX^{e} siècle. Mais cette révolution a un coût. Elle a fait de nous des êtres profondément inadaptés. Jetés dans des modes de vie, des alimentations, des structures sociales qui n’étaient pas les nôtres, pour lesquels nous ne sommes pas faits.

Les représentations collectives nous ont sauvés. L'hypocrisie nous a sauvés.

Des récits collectifs ont été créés qui parlaient de divinités, de vocation de l'homme à dominer la terre. Tout un arsenal d'histoires, d'obligations, de catégories mentales nouvelles ont éclos. L'ordre humain s'est petit à petit détaché de l'ordre naturel. Il n'a pu le faire que parce que l'hypocrisie créait les conditions d'une survie en sous-main de l'ordre naturel.

Qu'est-ce que la civilisation ? À quel moment peut-on dire qu'il y a civilisation ? Kenneth Clark en propose une admirable définition :

> […] à certaines époques l'homme s'est senti concerné – corps et âme – par autre chose que la lutte de chaque jour pour la vie et de chaque nuit contre la peur, et [il] a éprouvé le besoin de développer ses facultés de réfléchir et de ressentir afin de se rapprocher le plus possible d'un idéal de perfection où s'équilibreraient la raison, la justice et la beauté physique[59].

Comment mieux dire que la civilisation n'est au fond qu'une représentation partagée, un ensemble de références communes indépendantes de la nature ou de toute nécessité matérielle qui fait entrer les hommes qui lui appartiennent dans un jeu permanent ? Elle est un univers virtuel que chacun emporte avec soi. Clark ajoute d'ailleurs que ces représentations se manifestent par « des mythes, la danse et le chant, par des systèmes philosophiques et par l'ordre que [l'homme] a imposé au monde extérieur[60] ».

Harari suggère que la capacité à créer des représentations communes est ce qui a constitué la différence et l'avantage décisif du genre « Sapiens » parmi l'espèce Homo où la concurrence faisait rage. Une mutation génétique dont nous avons bénéficié a été déterminante : elle a permis, il y a 70 000 ans, notre révolution cognitive. Grâce au langage sophistiqué que nous avons pu développer – avec l'aiguillon si efficace de la nécessité de séduire, comme nous l'avons vu –, nous sommes capables de faire allusion à des choses qui n'existent pas, dont personne n'a eu d'expérience concrète. Alors qu'un homme de

Néandertal n'était vraisemblablement capable que de se coordonner autour de la présence d'un danger ou d'une proie, nous avons été capables d'évoquer des divinités, des esprits, de faire référence à des concepts abstraits comme des groupes d'appartenance. Bref, nous avons élaboré à volonté des fictions. Nous en utilisons encore tous les jours : une Nation, une entreprise, un code juridique sont autant de fictions qui n'ont d'existence que dans notre cerveau. Leur immense mérite est de permettre à des communautés nombreuses de se coordonner. Elles sont porteuses de références partagées, de compréhension commune.

Bien loin d'être une scorie de la civilisation, l'hypocrisie en est le critère même. Car ces représentations partagées ne sont que des nuages flottants. Changeant sans cesse au gré des époques et des communautés humaines, elles n'ont rien de commun entre elles, si ce n'est précisément de devoir chacune entretenir un rapport délicat avec la réalité : l'environnement, l'homme et son mode de fonctionnement fondamentalement animal. Chaque civilisation a trouvé des façons extrêmement subtiles d'expliquer, nier ou exclure la dérangeante réalité. Elle y parvient toujours avec grand succès, persuadant les gens que leur jeu est plus vrai que la réalité. Pour Harari, cet ordre imaginaire est un piège formidablement efficace dans lequel tout, de notre éducation à l'environnement physique dans lequel nous évoluons, toute notre vie, est conçu pour nous faire croire au caractère absolument naturel de nos croyances. Ainsi, la dépendance que ressentait un noble à sa place dans la communauté de ses pairs – ce que l'on appelait « l'honneur » – et l'existence d'une hiérarchie entre les hommes lui paraissaient aussi naturelles, indiscutablement vraies, qu'aujourd'hui l'égalité et l'individualisme à un homme habitant un pays occidental développé.

Pourtant, être intimement convaincu de l'indiscutabilité des mœurs dans lesquelles on a été élevé ne supprime pas des dissonances nombreuses et permanentes. Nous savons, par exemple, que la croyance dans l'individualisme ne s'est réellement affirmée sous sa forme politique qu'il y a deux siècles environ. Nous savons que des millions d'hommes ont vécu dans cent autres mondes moraux et qu'il n'y a aucune raison pour que le nôtre soit plus « vrai » que le leur. Nous sentons aussi que notre cerveau nous porte souvent à mille

tentations qui ne sont ni toujours bonnes pour notre santé ni socialement admises. Bref, le décalage entre l'ordre imaginaire et l'ordre naturel pour lequel l'évolution nous avait modelés se rappelle sans cesse à nous de maintes façons, du torticolis (causé par une bipédie somme toute tardive dans l'évolution) à la tentation adultérine, en passant par le bâillement ou la colère par exemple. C'est pourquoi je soutiens qu'aussi parfaite que soit la nasse discursive qui entoure nos mœurs et croyances, qu'aussi habiles que soient les justifications que nous avons su produire face à l'émergence incessante de notre animalité au milieu de l'ordre fictionnel créé par nous, nous ne sommes jamais tout à fait abusés par l'artifice de l'ordre humain.

C'est cette conviction des civilisés, toujours un peu honteuse et doutant d'elle-même, que j'appelle hypocrisie.

Elle est la pierre de touche de l'ordre imaginaire, puisqu'elle lui permet de refermer la dernière brèche pouvant miner sa domination. En ménageant un espace circonscrit pour les expressions de notre animalité, l'hypocrisie assure le respect de la civilisation ainsi préservée d'explosions incontrôlées. Le carnaval, la fête des fous, les bordels et les matches de football étaient et sont autant d'outils concrets de canalisation de ces explosions. Autrement dit, autant de dispositifs hypocrites.

L'hypocrisie est l'habit de notre conscience qui sans elle sortirait nue. Elle est ce qui cache le sexe pour mieux le protéger, en entretenir la fascination. Il ne resterait pas aussi attirant s'il n'était pas aussi bien caché. On sait que dans les cultures où la femme est voilée, la moindre parcelle de peau est perçue comme une vision érotique. La contrainte aiguise le désir. Les musulmans qui soutiennent la nécessité du voile sont d'incroyables jouisseurs. Cacher la femme, c'est avouer son obsession pour elle. Et aussi l'entretenir, la monter en épingle. Loin d'être une preuve de recul vertueux, de tempérance, c'est un aveu flagrant de la puissance de son désir.

La part maudite

La sexualité serait donc le *primum mobile*, la cause première de nos comportements. Bon. Mais cela ne répond pas à la question ultime de la raison d'être de la pulsion de vie qui habite tout être vivant et dont la sexualité n'est qu'une manifestation.

Lionel Dricot rapporte l'explication scientifique la plus récente de l'apparition de la vie : elle serait le moyen le plus efficace de créer à terme l'entropie, c'est-à-dire le retour à la stabilité originelle, en dissipant les différences d'énergie[61].

> Naturellement, les atomes vont alors s'organiser pour dissiper l'énergie. Physiquement, la manière la plus efficace de dissiper l'énergie reçue est de se reproduire. En se reproduisant, la matière crée de l'entropie.

L'organisation des atomes, la complexité de la vie seraient autant de sous-produits de l'entropie, une parcelle du grand processus de retour de l'univers, né il y a 13,5 milliards d'années, au néant originel. « Détruire l'univers le plus vite possible pour en faire une soupe d'atomes est le sens même de la vie ! » La sexualité n'est ainsi qu'un détour dirigé vers l'inéluctable *catastrophe*, au sens musical : après la vibration de la corde, elle retourne à l'immobilité, tout comme l'univers va retourner au repos.

L’omniprésente hypocrisie ne serait par voie de conséquence rien d’autre qu’un mode d’évacuation de l’excédent d’énergie universel. Cette hypothèse scientifique fait écho à l’idée développée il y a près de soixante-dix ans par Georges Bataille. Dans *La Part maudite*, il évoque le besoin de destruction de l’énergie excédentaire comme étant l’un des leviers souterrains de la société[62]. Elle doit se consumer. Les civilisations humaines ont toutes développé des façons de dissiper cette énergie en trop, des pyramides aux cathédrales, en passant aussi par la guerre. Contrairement à ce que l’approche des sciences économiques, fondée sur la rareté, suggère, le problème de l’humanité est bien l’excèdent d’énergie qu’il nous faut dilapider. Le jaillissement libidinal, reflet de la pression à la reproduction, ne serait ainsi qu’un mode d’épuisement de cette énergie excessive.

L’hypocrisie est une autre forme de façon de dissiper l’excédent. Elle opère non pas par consumation mais par évitement. Elle annule au moyen de superpositions, elle désamorce l’énergie, en lubrifie l’écoulement. L’hypocrisie est ce qui permet de cacher le scandale de la dissipation de l’énergie. Elle voile la dissipation de l’énergie en vain, horreur suprême pour notre époque entièrement préoccupée de rendre les ressources productives. Grâce à elle, nous pouvons continuer de croire à tous les mythes inventés par les hommes pour se consoler de l’inéluctable perte : mythe du sens cosmique, du contrat divin, de la rationalité économique… Nous pouvons, grâce à elle, continuer à voir l’économie comme un système de gestion de la rareté et oublier qu’elle est en réalité une immense et implacable entreprise de consumation.

C’est le subterfuge de l’hypocrisie qui permet de ménager l’espace d’une civilisation dans le courant des forces chaotiques. Nier l’hypocrisie, c’est refermer cet espace et rappeler le chaos. C’est former le projet utopique et monstrueux d’un ordre unique, monolithique. C’est s’exposer au retour violent et incontrôlé de la part maudite que l’hypocrisie servait à canaliser.

Éliminer la régulation naturelle et harmonieuse qui fait coexister ordre réel et ordre fantasmé revient à opposer les deux dans une lutte sans merci dont la société ne peut sortir que détruite. C’est pourtant précisément ce que nous sommes en train de faire, comme nous le verrons dans la deuxième partie. Mais

avant cela, je voudrais montrer toutes les facettes de l'hypocrisie. Leur diversité et leur apparent éloignement ne doivent pas nous abuser : il s'agit bien du même principe hypocrite qui se manifeste.

---

1. G. BATESON, M. MEAD, *Balinese character : a photographic analysis* (1942), New York, New York Academy of Science ; G. BATESON, D. JACKSON, J. HALEY, J. H. WEAKLAND, « Towards a theory on schizophrenia », *Behavioral Scientist* (1), 1956, p. 251-264.

2. L. BOLTANSKI, L. THÉVENOT, *Les Économies de la grandeur*, Paris, PUF, 1987 ; *Justesse et justice dans le travail*, Paris, PUF, 1989 ; *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard, 1991.

3. I. HENRI, « Paradoxes et conventions » dans V. PERRET, E. JOSSERAND (éd.), *Le Paradoxe : penser et gérer autrement les organisations*, Paris, Ellipses, 2003, p. 160.

4. *Ibid*.

5. V. PERRET, E. JOSSERAND (éd.), *Le Paradoxe : penser et gérer autrement les organisations*, Paris, Ellipses, 2003, p. 160.

6. *Ibid*., p. 168.

7. O. BABEAU, *La Transgression ordinaire : pratiques et fonctions de l'écart habituel à la norme*, Paris, ESKA, 2006.

8. M. BONETTI, D. DESCENDRE, V. DE GAULEJAC, M. PAGES, *L'Emprise de l'organisation*, Paris, Desclée de Brouwer, 1998, p. 22.

9. *Ibid*., p. 21.

10. *Ibid*., p. 77.

11. N. AUBERT, « Le management par l'urgence », dans I. BRUNSTEIN (éd.), *L'Homme à l'échine pliée*, Paris, Desclée de Brouwer, 1999, p. 96.

12. *Ibid*., p. 71.

13. *Ibid*., p. 75.

14. N. DODIER, « Ce que provoquent les infractions », dans J. GIRIN (éd.), *La Transgression des règles au travail*, Recueil d'articles issus du séminaire « langage et travail », Paris, L'Harmattan, 1996.

15. M. BONETTI, D. DESCENDRE, V. DE GAULEJAC, M. PAGES, *L'Emprise de l'organisation*, p. 71.

16. *Ibid*., p. 73.

17. A. DE TOCQUEVILLE, *L'Ancien Régime et la révolution* (1856), chap. VI, Paris, Robert Laffont, 1986.

18. « Faut-il obéir à la loi ? », *Le Monde des Débats* (27 éd.), Paris, 2001.

19. Anecdote recueillie dans le *Canard Enchaîné* du 22 août 2001, p. 8.

20. A. DETOEUF, *Propos d'O.-L. Barenton, confiseur* (1948), Paris, Éd. d'Organisation, 2001, p. 42.

21. *Ibid*.

22. M. MOLLAT DU JOURDAIN, *Genèse médiévale de la France Moderne, XIV^e^-XV^e^ siècle*, Paris, Éd. du Seuil, 1977, p. 51.

23. *Ibid*., p. 52.

24. *Ibid*., p. 58.

25. *Ibid*.

26. *Ibid*., p. 60.

27. *Ibid*., p. 65.

28. *Ibid*., p. 88.

29. *Ibid*., p. 125.

30. *Ibid*., p. 123.

31. *Ibid*., p. 122.

32. P. D'IRIBARNE, *La Logique de l'honneur, gestion des entreprises et traditions nationales*, Paris, Éd. du Seuil, 1989, p. 74-75.

33. *Ibid*.

34. Tocqueville définit l'honneur comme « l'ensemble des règles à l'aide desquelles on obtient [la] gloire, [l'] estime et [la] considération. » A. DE TOCQUEVILLE, *De la démocratie en Amérique* (1840), vol. II, Paris, Gallimard, 1961, p. 315.

35. F. JULLIEN, *Le Détour et l'accès, stratégie du sens en Chine, en Grèce*, Paris, Grasset, 1995.

36. A. SMITH, *Mœurs curieuse des Chinois* (1930), Paris, Payot, cité dans *ibid*., p. 16.

37. *Ibid*.

38. *Ibid*.

39. *Ibid*., p. 47.

40. *Ibid*., p. 45

41. *Ibid*., p. 48

42. *Ibid*., p. 51.

43. O. AKTOUF, *La Stratégie de l'autruche, Post-mondialisation, management et rationalité économique*, Montréal, Ecosociété, 2002, p. 200-201.

44. J. HUIZINGA, *Homo ludens, essai sur la fonction sociale du jeu*, Paris, Gallimard, 1951.

45. Y. N. HARARI, *Sapiens, a brief history of mankind*, Londres, Vintage books, 2015.

46. Y. N. HARARI, « The meaning of life in a world without work », *The Guardian*, 8 mai 2017.

47. F. DIKÖTTER, *The Cultural Revolution, A People's History*, Londres, Bloomsbury, 2016.

48. C. RYAN C. JETHA, *Sex at dawn : how we mate, why we stray, and what it means for modern relationships*, New York, Harper Perennial, 2011.

49. T. ZERJAL *et al*., « The genetic legacy of the Mongols », *American journal of Human Genetics*, 2003 Mars, 72(3), p. 717-721.

50. Voir www.atlantico.fr

51. Cité dans G. MILLER, *The Mating Mind : how sexual choice shaped the evolution of human nature*, Londres, Anchor Books, 2000, p. 76.

52. Comme décrit par exemple dans R. BAKER, *Sperm Wars, le secret de nos comportements amoureux*, Paris, Lattès, 2005, p. 113

53. *Ibid*.

54. D. ARIELY, *C'est (vraiment ?) moi qui décide*, Paris, Flammarion, 2008.

55. R. BARKER, *Sperm Wars, le secret de nos comportements amoureux*, p. 8.

56. Selon T. D. WILSON, *Strangers to ourselves : discovering the adapative unconscious*, Cambridge, MA, Belknap Press, 2002, p. 24, cité dans D. BROOKS, *L'Animal social, les ressorts cachés de l'amour, du bonheur et de la réussite*, Paris, Presses de la cité, 2012, p. 10-11.

57. G. MILLER, *The Mating Mind : how sexual choice shaped the evolution of human nature*.

58. Y. N. HARARI, *Sapiens, a brief history of mankind*, p. 9.

59. K. CLARK, *Civilisation*, Paris, Hermann, 1974, p. 17.

60. *Ibid*.

61. www.ploum.net/lhumanite-a-t-elle-trouve-le-sens-de-la-vie

62. G. BATAILLE, *La Part maudite*, Paris, Éd. de Minuit, 1949.

3.

Le théâtre de la vie

> Le mensonge est essentiel à l'humanité. Il y joue peut-être un aussi grand rôle que la recherche du plaisir, et d'ailleurs, est commandé par cette recherche. On ment pour protéger son plaisir ou son honneur si la divulgation du plaisir est contraire à son honneur. On ment toute sa vie, même surtout, peut-être seulement à ceux qui nous aiment.
>
> M. Proust, *Albertine disparue*.

Alceste, le misanthrope créé par Molière, est un trouble-fête. C'est la scène la plus connue de la pièce, et sans doute la plus comique. Alors qu'Oronte, une de ses relations haut placées, lui soumet quelques vers qu'il a pris la liberté d'écrire, Alceste refuse d'en faire le moindre commentaire positif et d'entrer dans le jeu conventionnel que l'on attend de lui. Poussé dans ses retranchements, il finit au contraire par dire tout le mal qu'il en pense. Son ami Philinte, lui, se répand en louanges – « Ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont mises ! » Si la scène est si drôle, c'est que le spectateur sent bien le décalage inhabituel entre les règles de bienséance – ce qu'il sied de dire, au sens propre – et la réaction inadéquate d'un Alceste qui s'est mis en tête d'être franc lorsqu'on n'attend qu'une approbation conventionnelle.

Imaginons-nous un monde où ne vivraient que des Alceste ? Kant disait que « le menteur corrompt le lien social », mais un monde dépourvu de ce genre de

pratique serait particulièrement pénible à vivre.

En réalité, l'hypocrisie ne corrompt pas le lien social. Elle le tisse. Elle n'est pas le sous-produit d'un mécanisme défaillant, la manifestation d'une déviance, le dommage collatéral d'un système qui dysfonctionnerait. Elle fait partie intégrante du fonctionnement social.

Que l'on y songe, tout *rangement* est fondamentalement une séparation, puisqu'il s'agit d'établir des catégories distinctes. Or, séparer est le meilleur moyen d'éviter les frictions : ne sépare-t-on pas deux enfants qui se chamaillent pour avoir la paix ? L'hypocrisie sépare deux vérités – on pourrait dire aussi deux interprétations – pour éviter qu'elles ne s'affrontent. Elle organise la coexistence des contradictions. L'hypocrisie, en ce sens, est un puissant levier d'arrangements. Son utilité essentielle est d'ordonner le chaos, de résoudre les impasses. Elle est ce qui permet l'articulation entre les éléments autrement inconciliables. Elle aplanit et relie par la mise en ordre qu'elle propose, exactement comme une superposition permet de faire tenir plus d'objets dans un même espace. On la trouve à l'œuvre dans la société, mais aussi dans l'art, l'économie ou la politique. Pas une dimension sociale n'échappe à son action facilitatrice.

Une affaire de lien social

La politesse est la première et la plus flagrante de toutes les manifestations du phénomène qui intéresse ces pages. Avec elle, nous avons l'expérience quotidienne du voile dont nous couvrons nos sentiments et nos pensées dès que nous entrons en relation avec la plupart de nos semblables.

Il n'est pas difficile de comprendre que la confrontation directe des humeurs et des pensées intimes provoquerait de violents conflits. Nous ne cherchons pas à nous ouvrir au passant qui nous croise ou au passager du métro bondé qui est serré contre nous.

Les règles du savoir-vivre n'ont certes plus la densité et la complexité qu'elles ont pu avoir jusqu'au début du siècle dernier. La lecture d'un manuel de bonnes manières de cette époque est particulièrement réjouissante tant elle révèle l'intrication des scrupules que nos aïeux mettaient en toutes relations sociales. Une panoplie assez étendue de processus stéréotypés de conduite en société subsiste encore de nos jours – du moins chez nombre d'entre nous. Ce que l'on appelle à proprement parler la politesse. Ces processus ne sont pas seulement les « bonjour Madame », les « s'il vous plaît » et le fait de tenir la porte à qui vous suit. Ils sont plus généralement sensibles dans l'art de la conversation mondaine, qui n'atteint plus les niveaux de virtuosité d'autrefois, j'en reparlerai, mais continue de réaliser quotidiennement un certain idéal de la bienséance.

Apparemment superficielle et surannée, la politesse est en réalité lourde de sens et indispensable. En ne disant pas ce que l'on pense mais en débitant des

paroles convenues, on peut à son tour s'attendre au respect des mêmes règles. Les règles du savoir-vivre délimitent l'espace du dicible, créant une rassurante prévisibilité dans les relations sociales. Étienne Rey a beau jeu de railler la politesse en la décrivant ainsi :

> Une forme de mensonge qui n'existe plus guère est celle qui consistait, dans le monde, à supporter des présences importunes, à sourire à des gens ennuyeux, à bien accueillir des figures sans agrément, à savoir écouter de vieilles dames bavardes, à dissimuler son impatience. Cela s'appelait avoir de l'éducation[1].

Un mensonge ? Pas exactement, si l'on compte que chacun sait comment il faut comprendre les paroles et les attitudes en société.

Ces hypocrisies sociales ne sont pas faites pour abuser (en tout cas, pas d'*abord* pour cela). Leur raison d'être est de rendre supportables les liens sociaux. Sans cette médiation du voile hypocrite, les rencontres avec tout autre que nos proches amis et familiers seraient impossibles. Ne ressentons-nous pas durement son absence lorsque le hasard nous fait croiser quelque malappris qui étale avec insolence ses états d'âme et scandalise par une attitude inappropriée ? D'ordinaire quelque peu méprisée, la politesse ne fait jamais tant sentir son importance que lorsqu'elle est absente.

Vouloir soulever ce voile, c'est être malpoli – *rude* en anglais, ce qui exprime parfaitement en français la violence d'une telle attitude. La rudesse est l'aspérité, par opposition à la surface lisse de ce qui est poli. La politesse aplanit. Ce qui gêne, ce ne sont pas tellement les « vérités » que le malotru prétend proférer. Si celui qui prétend « parler sans fard » terrorise, c'est parce qu'au fond il menace le lien social.

> Faites l'expérience sur n'importe qui, sur le premier venu. Abordez-le et dites-lui : « Je vais vous parler très franchement. » Vous verrez

> aussitôt sa physionomie devenir inquiète, ses yeux s'assombrir ; il s'attend à recevoir un mauvais coup, à passer un moment désagréable. Et pourtant, vous ne lui avez encore rien dit ; vous lui avez seulement promis de lui dire la vérité[2].

Les formes et les fonctions de la politesse ont été amplement théorisées. Le sociologue Erving Goffman a développé l'idée selon laquelle nous assumons tous en société certains rôles qui déterminent le comportement et les discours socialement légitimes[3]. Sa théorie des rôles sociaux décrit avec de plaisants détails la façon dont nous observons des conventions d'espacement dans les files d'attente et dont nous nous mettons en scène lorsque nous sommes dans un groupe.

La convention sociale ne réside pas seulement dans les règles d'interaction quotidienne. Elle s'étend plus généralement à la déférence extérieure qu'il convient – c'est bien le mot – de marquer à l'égard de l'ordre en place.

La politesse à la française n'est pas née à Versailles. Mais elle y a atteint l'âge de raison. C'est là, comme le note l'historienne Benedetta Craveri, dans la formidable claustration de la cour, que s'est affermi un art particulier d'être en société qui influença profondément l'Europe entière[4]. Talleyrand écrivit plus un siècle plus tard, à propos du règne du grand roi et de l'enfermement de la noblesse à Versailles :

> C'est à cette noble subordination que nous devons l'art des convenances, l'élégance des mœurs, la politesse exquise dont cette magnifique époque est empreinte[5].

C'est là que le « culte des apparences[6] » devient la langue officielle de la cour de France. Le décalage entre l'image extérieure de soi et le soi privé y a été véritablement institutionnalisé. Dépassant l'idéal ancien de la sphère mondaine comme lieu où pratiquer « l'art d'être soi-même », la morale louis-quatorzienne prône l'adaptation au monde.

Alceste, pour revenir à lui, est le antihéros par excellence pour un courtisan de la fin du XVII^e siècle. Rien n'est plus détestable que le conflit buté dans lequel il rentre avec la réalité, souhaitant à toute force faire correspondre le monde à ses idées et n'hésitant pas à dénoncer la différence. En refusant le compliment de circonstance au rimeur maladroit, il expose un jugement esthétique importun. Un manque patent de savoir-vivre. Les louanges que l'on attendait n'étaient pas celles d'un critique littéraire, mais les phrases conventionnelles qui alimentaient les discussions et constituaient, dans une société d'oisifs, l'occupation centrale. Alceste commet le même impair qu'une personne conviée à une cérémonie et qui s'étonnerait du manque de spontanéité et de sincérité de ceux qui déclament le texte rituel. L'honnête homme, au contraire savait à l'époque « prendre ses distances, conservant sa liberté intérieure et ne montrant aux autres que son personnage[7] ». Le caractère conventionnel de l'extériorité n'a pas seulement rendu nécessaire la liberté intérieure ; il l'a permise et protégée. L'honnête homme qui n'avait pas la maladresse de prendre les choses au premier degré comme Alceste, pouvait jouir d'une liberté nouvelle, débarrassé qu'il était des convenances tout entières contenues dans l'apparence.

Dans son essai sur Saint-Simon, José Cabanis note que Blaise Pascal, traitant de la condition des Grands, avait distingué les grandeurs d'établissement des grandeurs naturelles[8]. Les premières viennent du hasard, de la naissance, de la coutume et des lois. On leur doit un respect d'établissement, c'est-à-dire « certaines cérémonies extérieures », n'impliquant en rien que nous reconnaissions « quelque qualité réelle en ceux que nous honorons de la sorte ». À l'opposé, les grandeurs naturelles, « indépendantes de la fantaisie des hommes », sont les « qualités effectives de l'âme et du corps ». À celles-ci seulement nous devons un vrai respect. Il y a un respect feint, cérémoniel, une déférence de façade, qui est nécessaire pour des raisons d'ordre social. Les règles qu'il prescrit doivent être scrupuleusement observées. L'opinion privée, en revanche, peut être une chose totalement distincte sans que cela ne pose de problème. Emmanuel Kant insistait lui-même sur cette différence entre les prises de position publiques et privées. Il n'y avait aucune raison de vouloir à toute force qu'elles soient cohérentes entre elles.

Tout comme une marque de respect à l'égard du président de la République n'indique pas une adhésion à sa personne mais le respect de sa fonction, nous sommes quotidiennement conviés à témoigner de notre adhésion de façade à l'ordre en place. Cette obligation extérieure n'existe pas *en dépit* de nos opinions personnelles. Celles-ci ne peuvent en réalité exister *qu'au prix* de celle-là.

Pourquoi respecte-t-on les conventions, quitte à cacher nos décalages par rapport à elles ?

Nous nous conformons d'abord par confort. Une étude fameuse des années 50 a montré que dans la ville de Denver, le nombre de gens déclarant posséder une carte de bibliothèque et donner à des œuvres de charité était supérieur au nombre enregistré de cartes et de donateurs. Les répondants aux sondages mentent donc, sans que ce mensonge n'apporte aucune récompense ni n'évite aucune sanction, autre que l'image d'eux-mêmes auprès du sondeur. C'est ce que l'on appelle le biais de désirabilité sociale.

La connaissance et l'utilisation de l'hypocrisie sont aussi des facteurs de réussite sociale. La conformité est alors un outil stratégique. Celui qui réussit est le matois, le rusé qui ne se laisse pas abuser par les apparences mais sait au contraire les créer pour en jouer.

Si, depuis Bourdieu, les études sociologiques s'accordent pour souligner le rôle essentiel de la culture dans la reproduction sociale des élites, elles n'ont sans doute jamais assez insisté sur ce que cette culture signifie exactement. Il s'agit bien plus que d'avoir lu l'*Iliade* ou de pouvoir citer les grands auteurs de la littérature française. La vraie compétence des enfants privilégiés est la connaissance instinctive du jeu social, qu'ils maîtrisent comme une langue maternelle. Les règles de la politesse et de la discussion mondaine sont la forme la plus évidente de ce savoir-faire où le mensonge prend des allures de convention et l'hypocrisie s'impose comme une nécessité de bienséance. Dire « la vérité » est dans certains contextes aussi déplacé que de pincer les fesses de la maîtresse de maison. La vraie compétence des classes dominantes est, chacun le sait, dans la maîtrise des codes.

Comment, penseront certains, un tel décalage entre pensées intimes, pratiques et discours publics serait-il durablement possible ? Cette solution de

continuité entre sphère d'établissement et sphère naturelle, pour parler comme Pascal, ne pourrait être qu'une dissonance passagère, forcément rapidement résolue en un accord parfait. Les révolutions ne sont-elles pas nées de révoltes intimes saisies du besoin de s'exprimer et d'enfin mettre les institutions en cohérence avec elles ? C'est oublier les innombrables exemples que nous donne l'histoire d'une coexistence très longue des opposés ne présentant pas de difficulté.

Au début du règne de Louis XIV, souvenons-nous que la médecine reposait encore sur un corpus de « savoirs » médicaux à peu près inchangés depuis l'antiquité. La théorie des humeurs, formulée par le Grec Hippocrate puis reprise par le Romain Galien, faisait toujours autorité. Les saignées et les lavements constituaient le principal moyen de cure. On sait naturellement aujourd'hui combien ces pratiques étaient nocives, affaiblissant le patient sans aucunement toucher à son mal. L'inefficacité de la médecine et l'impuissance des médecins n'empêchaient aucunement qu'on comptât sur la première et qu'on respectât les seconds. Les railleries d'un Molière montrent pourtant assez qu'on savait à quoi s'en tenir sur eux. Bien des gens savaient que la médecine ne déployait qu'une mise en scène de science, barbouillant son ignorance de latin et l'habillant de mines graves. Mais en l'absence d'alternative, reconnaître que l'on ne peut rien faire aurait été trop difficile. Il était rassurant d'entretenir des gens prétendant pouvoir soigner, tout comme il est rassurant aujourd'hui de faire venir sur des plateaux des économistes prétendant prévoir la marche de notre prospérité… Le médecin anglais William Harvey publia en 1628 un traité remettant en cause, grâce à des expériences véritablement scientifiques, la théorie ancienne de la circulation du sang. On savait dorénavant que le sang des veines et celui des artères étaient le même et que le foie ne produisait pas de sang… Il faudra pourtant près de 50 ans avant que la France ne finisse, contre la volonté et en dépit d'une campagne intensive de galvaudage de la part de la Faculté, par faire une timide place à cette théorie enfin enseignée – en dehors de la Faculté – à partir de 1672. Cela explique que Molière put, en 1673, mettre en scène une médecine encore aux prises avec les pseudo-savoirs médicaux qui eurent la vie si dure – au contraire des patients qu'ils contribuaient à achever.

Peu de gens ont souligné combien il était extraordinaire qu'une institution puisse vivre durablement dans le décalage le plus complet entre les discours et les actions. C'était de façon évidente le cas de l'Église catholique à maintes périodes. Aux XV^e^ et XVI^e^ siècles, les pratiques des princes de l'Église avaient connu un singulier éloignement de l'ordre théorique des choses. Avoir femmes, maîtresses et enfants était une situation peu exceptionnelle. L'hypocrisie était totale : un pape pouvait sans peine élever sa progéniture à la dignité de cardinal et vivre en couple plus ou moins ouvertement.

Les productions artistiques de cette époque livrent un écho de cette approche ouverte du monde. Le thème de la dimension « biface » des choses et de leur complémentarité y était omniprésent. Quand le peintre Raphaël peint les appartements du pape Jules II à partir de 1508, il met en regard dans l'une de pièces, restée la plus célèbre, trois séquences iconographiques qui se complètent et se répondent. Sur un mur, il représente le Parnasse et l'inspiration poétique. Sur un autre, l'école d'Athènes, évoquant l'inspiration philosophique et la raison humaine. Enfin, séparant les deux panneaux, il représente la révélation divine avec la glorification de l'Église céleste. L'esprit d'un tel programme iconographique est l'association de trois types de vérités : poétique, philosophique et divine. Trois vérités mises en regard, non pas opposées mais superposées, non pas hiérarchisées mais placées dans des dimensions séparées, les contradictions qu'elles présentent étant ainsi effacées. L'expression le dit bien : « ce n'est pas du même ordre. » En distinguant des « ordres », on permet que des ordres différents coexistent.

Les réalisations artistiques des appartements du pape ont témoigné de l'hypocrisie qui régnait d'une façon plus éloquente encore. L'anecdote mérite d'être rapportée. Le pape Alexandre VI Borgia avait pour maîtresse une jeune femme d'une grande beauté : Julie Farnèse. Il en était fou, et souhaitait passer le plus de temps possible en sa compagnie pour pouvoir mieux contempler celle qu'il appelait tout simplement « bella ». Il ordonna donc que dans ses appartements une fresque représentant la Vierge Marie emprunte les traits de la mère de Jésus à Julie en personne. Alexandre VI se fait lui-même représenter à genou, perdu d'adoration aux pieds de la Vierge… ou de sa maîtresse.

Faut-il imaginer qu'à l'époque le fonctionnement hypocrite de l'Église n'indignait personne ? Bien sûr que non. La fresque dont je viens de parler fut d'ailleurs martelée peu après la fin du pontificat d'Alexandre VI. Les critiques ne manquaient pas contre l'Église : de Savonarole à Luther, des voix s'élevaient sans cesse pour déplorer l'évident décalage entre la pratique et l'esprit de l'Église. Mais les bûchers des vanités n'ont pas empêché cette hypocrisie institutionnelle de durer.

Avec le recul, ces aspirations au retour à la cohérence apparaissent comme des poussées périodiques, parfois violentes, dont la conséquence est toujours, y compris après des périodes de retour officiel à la cohérence, le substrat de nouveaux arrangements hypocrites. Le fantasme manichéen – du nom de cette religion née en Perse au IIIe siècle qui sera combattue par saint Augustin – réapparaît sous des formes proches : deux mondes s'opposent, parfaitement séparables, celui de la lumière et celui des ténèbres. Au XIIIe siècle, l'hérésie cathare avait constitué un nouvel exemple de cette aspiration au dualisme qui saisit régulièrement les systèmes hypocrites. L'ambiguïté y est alors rejetée au profit d'une référence à une pureté acquise au prix de grandes violences sur la société. C'est à proprement parler ce qui perdure et réapparaît ici et là dans les différentes formes de puritanisme dont notre époque contemporaine offre tant d'exemples. Sous la cendre du bûcher où Savonarole lui-même fut brûlé, le feu puritain n'a jamais cessé de brûler. Après les soubresauts provoqués par l'indignation de Luther et le schisme qu'il imposa à l'Église, l'hypocrisie a toujours repris ses droits. Un exemple ? Au XVIIe siècle, en France, les oratoriens, ont compris la nécessité de développer des « missions » dans les campagnes françaises. Il s'agissait de réévangéliser ces territoires où le bas clergé avait connu une dérive de ses mœurs l'éloignant significativement de l'exemple qu'il était censé donner.

L'hypocrisie de la société ne prend pas toujours les formes spectaculaires du temps du pape Alexandre VI Borgia. La concentration des pouvoirs et l'institution très particulière où elle s'épanouissait en favorisaient sans doute la visibilité. La plupart du temps, l'hypocrisie existe sans tambour ni trompette, et n'attire ainsi pas les oukases des prêcheurs.

À certains moments de l'Histoire, la civilisation a tellement reposé sur l'hypocrisie qu'elle a finie par se confondre avec elle. Restons à cette période extraordinaire que l'on nomme souvent par commodité l'âge baroque, et qui court entre le début du XVII^e^ et le milieu du XVIII^e^ siècle. Le terme, il faut le reconnaître, ne fait pas l'unanimité et prête à débat. Cette période correspond, en France, à celle du classicisme à partir du règne du roi soleil, autant parce que l'expression culturelle y a été différente que parce qu'elle est devenue pour nous un archétype, un point de départ à partir duquel tout, des rapports sociaux aux arts, a été recalé. Au baroque maniéré et contourné si bien illustré en Italie, correspondrait la sobriété classique du Grand siècle[9]. En réalité, il suffit d'avoir pratiqué les œuvres de cette époque pour comprendre qu'au-delà de leurs différences et des querelles de dénomination se trouvent un même élan, une même esthétique fondamentale de la représentation. Une messe de Couperin, un prélude de Johann-Sebastian Bach ou une sonate de Vivaldi sont des déclamations, exactement comme une pièce de Corneille ou un opéra de Haendel[10]. C'est pourquoi je me range résolument dans le camp de ceux qui n'hésitent pas à qualifier d'âge baroque l'ensemble de cette période en Europe. Le baroque, comme l'évoque magnifiquement Beaussant, est ce moment où « s'enchevêtrent la poésie la danse, la musique, l'architecture, la peinture, le comique, le tragique, le sentimental, le religieux[11] » et « où la sculpture est un théâtre, où l'architecture se veut rythme et mélodie, où la peinture sculpte, où la musique déclame[12] ».

Cette époque était par excellence sensible, souligne encore Beaussant, « à la complexité des choses, à leurs multiples visages, à la manière dont elles changent, se transforment, se travestissent, passent[13] ». C'est pourquoi elle est celle de la représentation institutionnalisée. Le baroque avait le génie de la mise en scène. Louis XIV n'a-t-il pas institutionnalisé la vie du pouvoir, celle de la cour, en une immense scénographie ? Comme l'a montré le sociologue Norbert Elias, la société curiale instituée à Versailles a constitué l'apogée de la logique scénographique. Elle est le versant directement social de la dramaturgie baroque. Ce mode d'existence a pénétré toute la société française et européenne.

L'existence du courtisan est une existence d'acteur.

> Un homme qui sait la cour est maître de son geste, de ses yeux, et de son visage ; il est profond, impénétrable ; il dissimule les mauvais offices, sourit à ses ennemis, contraint son humeur, déguise ses passions, dément son cœur, agit contre ses sentiments[14].

La compétition pour les honneurs, les postes, les préséances et les prébendes exige une maîtrise de tous les instants, car ils sont des centaines à convoiter du souverain les mêmes faveurs. C'est à qui sera le plus vu, remarqué favorablement, connu et reconnu.

Faut-il voir dans cette gigantesque mise en scène un aveuglement général, une sorte d'illusion collective où un groupe social tout entier s'est entièrement « pris au jeu » de la courtisanerie ? Rien ne serait moins vrai. L'époque est aussi celle d'une conscience aiguë de la vanité des simagrées curiales. Il y a évidemment les Bourdaloue, les Bossuet et les Fénelon, prédicateurs pour les deux premiers et précepteur pour le troisième. Ils développent tous des critiques plus ou moins directes du monde. Pas du monde entier, mais de ce « monde » de la cour qui justement prétend en être le centre et le représenter tout entier. Le XVII^e^ siècle aura, plus qu'aucun autre, été habité par la tentation de l'exil. « Qu'importe au monde qui vous soyez, où vous soyez, ou même que vous soyez[15] ?… », dit l'évêque de Meaux. Cohabitent ainsi à la cour, d'un côté le théâtre incessant, le summum de l'apparence, de la superficialité, de la bassesse, des intrigues, des vaines grandeurs, des postes, et de l'autre cette idée constamment évoquée d'aller, comme l'Alceste du Misanthrope, s'enterrer dans quelque désert – comprendre : à la campagne. Ce n'étaient pas deux communautés, l'une éprise d'artifice et l'autre d'authenticité, qui cohabitaient, mais deux visages de la même société. Un Pontchartrain pouvait bien se comporter en ministre des finances rapace[16], s'enrichissant sur la ruine de l'État et les impôts, et finir en dévotion sans que personne ne voit dans ces deux modes de vie de solution de continuité. La ferveur pour le monde et son dégoût sont unis dans les esprits. Chacun rêve de s'isoler. Et finit parfois par le faire. Être « persuadé du néant des choses du monde[17] » et y vivre une carrière brillante

n’est pas contradictoire. Au contraire, il s’agit des deux faces complémentaires d’une même prophylaxie de l’esprit : celui qui vit superficiellement n’est ridicule et blâmable que s’il a la bêtise de n’être que ce courtisan superficiel qu’il paraît être. C’est l’homme unilatéral qui est critiquable. Dès qu’il devient biface, suffisamment pénétré de la vanité de ses actes pour les accomplir d’autant plus sérieusement qu’il sait leur absurdité, alors il est le parfait courtisan. Profond et superficiel à la fois. Dans le monde jusqu’au cou sans doute, et courtisan autant qu’un autre, mais réellement conscient que l’essentiel est ailleurs. Un ailleurs où la plupart se gardent bien d’aller. L’hypocrisie se fait ainsi en miroir : la plupart des courtisans n’évoquent la pureté de la vie concentrée sur les choses essentielles de la religion que pour mieux se faire valoir dans celle, prétendue superficielle mais qu’on ne quitte pas, de la cour.

Personne n’ignore alors qu’il s’agit d’un jeu, même si les honneurs, les prébendes, et tout ce qui permet à un noble de tenir son rang, en dépendent. Chacun en connaît les règles, d’autant plus qu’il est courtisan, en quelque sorte, professionnel. Nul ne songe à prendre le théâtre pour la réalité. Saint-Simon peut ainsi écrire : « On ne juge jamais des choses par ce qu’elles sont, mais par les personnes qu’elles regardent[18]. »

L’âge baroque est celui de la feinte. Avec la perspicacité qu’on lui connaît, Marcel Proust louera le génie baroque qui permettait au formalisme de recouvrir de son manteau des écarts de conduite :

> Je retrouvais cette déviation particulière à la vie de cour sous Louis XIV et qui transporte les scrupules de conscience du domaine des affections et de la moralité aux questions de pure forme[19].

L’existence de cours entourant le souverain n’a évidemment pas commencé à Versailles. Elle est, à travers les âges et les civilisations, un phénomène social inévitable accompagnant l’existence d’un pouvoir centralisé – y compris aujourd’hui. Un lieu de pouvoir devient toujours un lieu de cour, car s’y presse naturellement, et comme attirés par un aimant, une noria de gens espérant

grappiller une parcelle de ce pouvoir ou bénéficier de ses largesses. Un potentat distribue, place, accorde. C'est sa principale occupation, et sa façon la plus efficace de renforcer son pouvoir, tant on n'est jamais vraiment respecté que par ceux à qui l'on a d'une façon ou d'une autre octroyé quelque bénéfice. C'était vrai hier pour un titre et des terres, c'est vrai aujourd'hui pour les subsides publics qui pleuvent de mille façons sur le bon peuple qui ne voit pas que, comme le soulignait La Boétie, l'État ne peut rien donner aux peuples qu'il ne lui ait déjà pris[20]. L'État aussi est hypocrite, j'y reviendrai…

En 1528, Baldassar Castilgione publie un livre qui sera, comme on dirait aujourd'hui, un best-seller absolu : *Le Livre du courtisan*. Pendant trois siècles, l'ouvrage restera la référence incontournable de tous ceux que la vie mène dans une cour. Né au sein de la brillante cour d'Urbino où Castiglione demeura un temps, le livre est tout sauf un recueil de coups bas et de ruses. C'est au contraire une conversation raffinée entre amis, pleine d'esprit et de poésie. Le courtisan de Castiglione est l'homme de la Renaissance par excellence, cumulant l'idéal chevaleresque hérité du Moyen Âge et l'idéal culturel de l'humanisme qui lui a succédé. Pourtant, dès cette époque, il est acquis que le courtisan doit être un expert en dissimulation. Se composer soi-même pour « revêtir un autre personnage[21] », jouer des tours pour faire choir les concurrents, afficher face à son seigneur un visage de circonstance, cacher ses vraies pensées et ses sentiments, s'adapter pour mieux plaire font déjà partie de la panoplie des compétences du courtisan décrite par Castiglione. Mais ce dernier conteste pour autant peindre son courtisan comme un « joli flatteur[22] ». Le vrai courtisan, soutient-il, aime son seigneur, lui complaît et lui obéit sans aucun abaissement de sa part, sans que son honnêteté et ses vertus en soient le moins du monde mises en cause. Autrement dit, Castiglione ne voit aucune contradiction mais une parfaite complémentarité entre la foule des qualités et des vertus qu'il exige du courtisan idéal et son usage permanent de la mise en scène de lui-même. Mieux encore, cette mise en scène est une vertu, peut-être même la principale. Cela fait partie intégrante de son sens de la mesure, de l'à-propos, de son affabilité, de la sociabilité honnête dont il doit enfin faire preuve en toutes circonstances. En somme, le courtisan dépeint et vanté par Castiglione fait

preuve d'une vertueuse hypocrisie. N'y a-t-il pas aussi, nous le savons tous, de « pieux mensonges » ? De la même façon, le courtisan ne ment pas, il compose avec le réel – l'humeur de son seigneur, les circonstances, l'assemblée… – pour y faire le meilleur usage de ses compétences, dans le respect et l'humilité d'un homme véritablement cultivé.

L'hypocrisie est la modalité particulière par laquelle le monde et les individus souhaitent se donner à comprendre. Elle est présente tout entière dans les conventions qui définissent les règles, souvent distinctes, du dicible, du crédible et du faisable. Ce sont ces conventions de croyance qui permettaient à l'aristocratie de se considérer ontologiquement différente du reste du peuple alors même qu'elle ne pouvait ignorer que, sauf quelques rares exceptions, les titres nobiliaires sont issus d'une vente par le roi, ou de paiement indirect pour un prêt à lui consenti, ou encore de titre conféré à un vilain pour services rendus. Il a toujours fallu que la « savonnette à vilain » soit utilisée à un moment donné pour consacrer une lignée, mais cette réalité historique connue de tous n'empêchait pas de voir dans la séparation sociale entre les états une barrière théoriquement infranchissable. De la même façon, l'homme libre de l'antiquité considérait l'esclave comme irréductiblement différent, alors même que l'on savait que l'on pouvait devenir esclave pour dette, à la suite d'une guerre ou même se vendre soi-même comme tel. C'est le regard social qui faisait de deux êtres humains à nos yeux semblables des êtres différents dans leur essence autant que dans leurs droits.

S'il est un phénomène social qui a bénéficié des bienfaits de l'hypocrisie au cours des siècles (et même à vrai dire des millénaires), c'est bien l'homosexualité.

Dans des sociétés qui condamnaient généralement, pour diverses raisons religieuses ou culturelles, les relations sexuelles entre personnes du même sexe, porter un masque était la façon commode – et la seule à vrai dire – de vivre selon ses goûts.

Dans *Le Temps retrouvé*, Marcel Proust décrit cette situation où un « monsieur », homosexuel bien sûr, prend sous sa protection un jeune homme. La servante Françoise, pleine de préjugés, n'ignore rien des liens réels qui

unissent Saint-Loup à Morel, ou Charlus à Jupien. Elle semble en effet « ne pouvoir avoir guère de doute sur la nature de leur relation[23] ». Pourtant, la bonne Françoise donne le beau rôle à l'amant, et non au mineur détourné. Sans même s'en rendre compte, la volonté et même la nécessité de préserver « Monsieur » d'une accusation à proprement parler impensable – quoique sue –, lui font parer ses actions des masques de la bonté, saupoudrer grâce à la générosité une fine pellicule de convenance.

Un jeu de dupes dont personne n’est dupe

Il faut le répéter : l’hypocrisie que je décris n’est pas la tromperie. Elle est même tout le contraire, car elle est une façon de dire une vérité qui ne saurait se dire autrement.

Dans son étude ethnographique sur le petit village de Minot, Verdier décrit le rôle aujourd’hui disparu de cuisinière « à journée » qui est appelée lors des communions et des mariages pour centraliser la préparation de la nourriture. L’écart entre le discours et la pratique s’y développe sous plusieurs aspects.

Tout d’abord, la coutume exige que les menus soient absolument originaux. On n’accepte pas que les plats servis puissent paraître « communs », ou rappellent ceux d’une noce précédente. On attend de la cuisinière qu’elle invente des noms, qu’elle donne à voir à travers les terminologies du menu, une diversité imaginaire. Mais derrière la poésie des appellations se cache la banalité d’un plat : dindon Marengo, croustade de mousse Henri IV, potage Sévigné, œufs moscovites, etc.

> Des noms, les gens, ils veulent des noms ! C’est exactement le même produit, mais il change de nom ! Regardez les plats de poisson : on les fait à la sauce dieppoise, à la Marie Stuart, y en a de trente-six façons, eh bien, c’est le même ! Les gens y veulent des noms, des noms exceptionnels, des noms à surprise. C’est le même menu presque, mais ça change de nom[24].

Mais la mystification ne s'arrête pas à l'évocation des façons originales et imaginaires de préparer un produit. Elle touche aussi le produit lui-même :

> Mais c'est surtout en matière de cuisine qu'elle doit savoir travestir, tricher, maquiller : « on n'a pas toujours ce qu'on demande comme produits, alors il faut se débrouiller. » Ainsi, elle fait des paupiettes avec du porc : « les paupiettes, en principe, c'est du veau, mais on peut les faire avec du jambon, avec du porc frais »[25].

Les invités de la noce sont-ils dupes de ces arrangements avec la réalité, de ces jeux de discours ? On peut en douter, tant le caractère resserré des liens de la communauté villageoise décrite par Yvonne Verdier suggère que toutes ces choses sont connues voire commentées d'un mariage à l'autre. Tout le monde sait que les noms mentionnés dans les menus sont en partie purement inventés. D'ailleurs, certaines pratiques ne s'en cachent même plus : la salade baptisée « délice des escargots » fait basculer le jeu du côté de la farce ouverte. Non, personne n'est dupe de ces écarts entre discours et pratique. Mais l'efficacité, ou pourrait-on dire *la fonction* de ces écarts ne réside pas dans le caractère notoire ou non des transgressions, mais dans le fait qu'ils concilient *en apparence* des nécessités matérielles (impossibilité de toujours innover, d'être absolument original dans sa manière de faire, manque d'argent parfois pour acheter certains produits plus coûteux) et des exigences sociales (originalité des menus, caractère exceptionnel des plats servis). L'importance fondamentale du paraître ne requiert absolument pas l'ignorance par les parties de la mystification. Comme un magicien habile émerveille des foules pourtant convaincues « qu'il y a un truc », la cuisinière déroule devant les convives enchantés *mais non trompés* le voile d'un raffinement imaginaire.

Donnons un autre exemple. Dans le livre 10 de sa volumineuse *Histoire de ma vie*, Casanova décrit un bal masqué donné à la cour de l'impératrice de Russie Catherine II, un soir de 1765[26]. L'impératrice, narre le fameux aventurier, prend plaisir à se promener masquée dans ce bal, alors même que tout le monde

connaît le secret de l'identité de ce masque. Fendant la foule, l'impératrice jouit de l'inhabituelle indifférence des gens autour d'elle, « tous faisant semblant de ne pas la connaître ». Est-il vraisemblable qu'elle puisse réellement imaginer se déplacer *incognito*, alors même que des gardes suivent ses déplacements pour garantir sa sécurité ? Ne peut-on dire plutôt que la tzarine fait semblant de croire à un *incognito* auquel les courtisans eux aussi sont priés de faire semblant de croire ? « Y croire ou n'y croire pas, telle n'est pas la question », dirions-nous pour anti-paraphraser le « to be or not to be » de Hamlet. « Y faire semblant de croire par convention, n'y croire pas si bon vous semble » serait une maxime plus proche de la réalité.

Le monde social consiste en une *mise en scène*, autrement dit une représentation, un récit fictif d'un ordre imaginé différent de l'ordre réel. Vouloir supprimer le premier au profit du second afin de supprimer l'incohérence est illusoire, voire néfaste. C'est oublier en effet que le réel tire sa force de la part d'ombre qui l'accompagne, que l'ordre réel ne peut perdurer qu'à la condition qu'il fasse l'objet d'un récit fantasmé sans cesse réaffirmé sur fond de transgression permanente.

L’art des arrangements

Qui pourrait prétendre que ce génie de l’hypocrisie a disparu de nos jours ? Elle n’a plus l’extraordinaire omniprésence, la stupéfiante évidence institutionnelle qu’elle a pu avoir à l’âge baroque, mais elle n’en est pas moins présente. Nous la pratiquons tous les jours, souvent sans nous en rendre compte.

En voulez-vous des exemples ? Ils sont légion. On pourrait aisément en remplir des volumes entiers. En voici quelques-uns, glanés au hasard de mes lectures, rencontres et expériences.

Commençons par la religion, puisqu’il a été question d’elle. Dans un désopilant petit livre qui décrit son quotidien d’organiste, Bertrand Ferrier remarque l’immense incohérence qu’il a si souvent observée entre l’absence totale de foi des mariés venus faire bénir leur union dans une église et les dogmes de l’Église catholique. « Comment peut-on se plier à un rituel si contraire à ses convictions anticléricales ou à son absence viscérale de foi ? », se demande-t-il. Parmi les solutions utilisées par les mariés pour surmonter l’absurdité de la situation – ce que Festinger, encore une fois, aurait appelé une « dissonance cognitive » –, la plus courante est ce qu’il appelle avec humour « la vitrification antiperformative du dogme ».

> En clair, ce que [les prêtres] disent est tellement déjà vu, ressassé, kitschisé, investi par des fictions notamment audiovisuelles, que « ça » ne « veut » rien dire pour eux.

L’ignorance liturgique est la barrière commode qui permet au passage à l’église pour ces jeunes gens fondamentalement indifférents – voire carrément hostiles – à la religion de se dérouler à la satisfaction générale. Participant, pour des raisons de tradition familiale et au fond un peu parce qu’ils ne voient pas bien ce qu’ils pourraient faire d’autre pour « marquer le coup » d’une union, ils entrent à l’église comme munis d’un scaphandre qui les rend entièrement imperméables à la cérémonie qui s’y déroule pendant plus d’une heure. La deuxième façon de rendre supportable « l’ambiguïté du moment, à la fois théâtral et transcendant », est la désacralisation permise par la multiplication des captations vidéo. La cérémonie filmée, photographiée et aussitôt reproduite sous mille formes sur les réseaux sociaux, de Facebook à Instagram, permet de replacer les actions dans le monde profane. Le rite redevient banal dès lors qu’il a pris sa place, sous forme des images convenues et comme déjà vues mille fois, dans le « fil » d’actualité d’un couple. « Je vous déclare mari et femme. Vous pouvez mettre à jour vos statuts. » C’est ainsi que « certains fiancés areligieux parviennent à gommer le sentiment d’hypocrisie éprouvé en prononçant des mots contraires à leur non-foi ou à leur antifoi : les paroles qu’ils profèrent ont perdu leur sens[27] ».

L’hypocrisie n’est pas cantonnée au fait religieux. Nous la croisons tous à chaque pas.

Quand, dans les avions, les films sont soigneusement sélectionnés pour qu’aucune scène n’évoque d’accident aérien.

Quand le contenu des journaux télévisés des grandes chaînes généralistes est adapté en fonction du public[28] : le journal de 13 heures est plus axé sur la ruralité, les régions, la défense des contribuables, et la protection des « petits » contre les « élites ». Celui de 20 heures est plus généraliste et urbain.

Quand huit universités françaises sur dix pratiquaient, en 2016, au moyen de divers expédients, des formes de sélection à l’entrée théoriquement interdites, dont le développement de « licences sélectives » en toute illégalité.

Quand on sait parfaitement qu’une partie des voyageurs du métro ont sauté le portillon pour ne pas payer, mais qu’on tolère de fait largement cette pratique car elle équivaut à une subvention masquée aux plus nécessiteux.

Quand on punit par de la prison alors que l'on sait qu'emprisonner développe la criminalité et n'a aucun effet désincitatif sur les malfaisants. Mais après tout on n'a pas vraiment d'autre façon de punir, l'alternative du « bracelet » étant vraiment trop peu différente de la vie normale.

Quand il y a un écart immense entre les peines prévues par le Code pénal et celles effectivement prononcées, sans doute parce que l'annonce des vraies peines n'aurait pas d'effet dissuasif et qu'en même temps il n'est pas possible de remplir plus les prisons, si bien qu'en France 30 % des peines d'emprisonnement ne sont jamais effectuées[29].

Restons sur le thème de la justice, qui est particulièrement riche en hypocrisies de toutes sortes. Qui pense vraiment que la justice est indépendante et rationnelle dans ses jugements ? La vérité est terrifiante pour les justiciables – que nous sommes tous sans doute un jour ou l'autre, ne serait-ce que pour le moindre conflit de voisinage. Tout d'abord, la sentence rendue dépendra de l'identité du juge. Trois chercheurs de l'université de l'État de Louisiane ont montré qu'aux États-Unis, les juges noirs sont plus sévères avec les accusés mineurs noirs, tout comme les juges blancs avec les accusés mineurs blancs. Plus gênant encore : les circonstances auront un effet non négligeable sur le sort réservé à l'accusé. Ainsi, l'humeur du juge, dépendant de la qualité de son dernier repas ou de l'état de son couple, fera pencher la balance de différentes façons. Des études menées par des chercheurs français et américains ont montré qu'un reportage au journal télévisé sur un crime augmente de 24 jours les peines prononcées le lendemain par la cour d'assises.

Reprenons le cours de nos exemples. J'ai le plaisir d'assister chaque année à une grande rencontre annuelle où accoure tout ce que la France compte d'intellectuels touchant de près ou de loin à l'économie, de chefs d'entreprise et de responsables politiques. Le but prétendu de ce type de colloque est le « travail » qui s'y effectuerait lors des différentes « tables-rondes » ou « ateliers » qui s'y déroulent toute la journée. En réalité, les propos échangés y sont souvent d'une grande banalité, parfois même affligeants d'indigence. Les pseudo-débats sont en fait des juxtapositions hâtives de prises de paroles assez mal préparées et dont l'intérêt, encore une fois, est à peu près nul – sauf rares

exceptions d'autant plus réjouissantes qu'elles sont inattendues, comme une tranche de foie gras au milieu d'une salade verte. Peu importe pourtant que les débats ne soient que des mises en scène de « travail ». Ils ont pour fonction réelle de justifier les rencontres informelles dans des lieux plaisants et souvent exotiques. Subtilité supplémentaire : les entreprises qui financent l'événement achètent en réalité leur qualité d'intervenant, ce qui leur permet de dérouler au pire une version de la plaquette de l'entreprise, au mieux un salmigondis de platitudes convenues autour du thème de la gentillesse universelle – parce qu'ils peuvent tout dire sauf ce qui pourrait vraiment surprendre. Tout ce qui est dit est par conséquent « attendu », et pourrait être écrit par avance. D'ailleurs, le prétendu « thème » qui structure chaque année le titre des tables-rondes n'est lui aussi qu'un habillage permettant de répéter, année après année, la psalmodie des discours obligés : nécessité de plus de solidarité, problème des inégalités, aide des plus défavorisés, nous sommes tous frères, il faut s'aimer, etc.

Si la France a de tout temps était la patrie de l'hypocrisie, ce serait une erreur d'imaginer qu'elle en a l'exclusivité.

En Afghanistan, la tradition des « Bacha Posh » permet aux pères d'envoyer travailler leurs filles habillées en garçons. Aucun texte ne régit cette pratique et chacun prétend ne rien voir, tout en sachant parfaitement que ce petit garçon qui travaille dans le garage avec son père est en réalité une petite fille. Le subterfuge prend naturellement fin à la puberté, quand chaque sexe reprend sa place soigneusement séparée. Dans la culture traditionnelle afghane, la pratique des Basha Posh permet aux parents d'éviter la honte de ne pas avoir eu de garçon, et apporte à la famille un précieux revenu supplémentaire qu'une fille, interdite de travailler en société, n'aurait normalement pu fournir.

L'hypocrisie sait poser ses propres limites. Elle y veille d'autant plus jalousement qu'elle sait que ses excès la feraient sortir de la zone de l'accord tacite pour entrer dans celle du scandale. Dans le film de Fritz Lang *M le maudit*, la pègre elle-même décide de pourchasser un tueur d'enfant. Son crime ignoble est dangereux car il déstabilise le système, alerte le monde officiel contre le monde officieux. M menace le *statu quo*, brise le code tacite qui commande l'équilibre entre les malandrins et la société.

L’hypocrisie est cet « art des arrangements » décrit par le prince de Salina au début du *Guépard* de Lampedusa comme la qualité première des Siciliens[30]. Elle permet de composer avec le réel, au sens musical : la composition juxtapose les sons de hauteurs différentes pour produire une harmonie.

Le couple est un remarquable lieu de cristallisation de l’hypocrisie sociale. Durant des siècles, les mariages étaient organisés pour des raisons patrimoniales ou de continuité professionnelle, sans égard particulier pour les affinités des jeunes – ou moins jeunes ! – gens. Cette pratique n’était pas limitée à la seule aristocratie ou aux gens fortunés. Dans le monde professionnel des corporations, un Buxtehude par exemple, organiste à Lübeck au XVII^e^ siècle, pouvait conditionner sa succession aux grandes orgues à un mariage avec sa fille sans que cela n’étonne personne.

Au moins depuis l’amour courtois, né au Moyen Âge, la littérature et la poésie ont imposé l’idée que le couple idéal, le vrai couple, était celui qui était uni par une passion violente, exclusive et éternelle. Si les poètes et les écrivains ont trouvé dans ce mythe des sources inépuisables d’inspiration, ils ont été, à l’âge moderne, relayés par le marketing qui utilise à profit l’irrationalité supposée de ce sentiment pour mieux vendre. La propagande est si bien menée qu’elle parvient à culpabiliser celui qui ne trouve pas ce prétendu amour, et plonge dans les affres de l’angoisse tant de personnes qui attendent de le rencontrer enfin.

Jusqu’au XIX^e^ siècle, le mythe du mariage d’amour voisinait sans mal avec une réalité des pratiques qui en était tout à fait éloignée. À la cour de Louis XIV, rapporte Saint-Simon, il était même considéré comme particulièrement malséant pour un couple de nobles de trop bien s’entendre. Le duc et de la duchesse de Chevreuse vécurent unis, « ce qui n’était pas à la mode à la cour », et suscitaient les moqueries parce qu’ils vivaient ainsi, disait-on « à la bourgeoise[31] ». La distinction entre vie matrimoniale et vie amoureuse était nette.

Pirandello, dans tout son théâtre, oppose le mariage, forme vide de l’amour, avec l’amour réel, courant vital. Le décalage entre l’institution et la chose qu’il prétend consacrer était, à l’époque où il écrivait, radical.

Après la Révolution, la bourgeoisie emprunta à son tour ce trait à l'aristocratie. Au XIX^e^ siècle, dans la « bonne société » bourgeoises, les apparences de la plus stricte fidélité conjugale étaient de mise, alors même que l'existence de maîtresse, que les aventures amoureuses extraconjugales – pour l'homme seulement il est vrai… – étaient tacitement admises. Cela permettait de concilier deux impératifs contradictoires : les exigences sociales et patrimoniales d'une part, les besoins « affectifs » d'autre part. Les mariages à l'époque se faisaient largement en dehors de toute affection entre les intéressés. Il s'agissait le plus souvent d'unions de raison organisées par les familles de façon autoritaire. Cette norme avait une évidente fonction de reproduction sociale et s'inscrivait dans une stratégie patrimoniale menée génération après génération. Parallèlement, l'existence de maîtresses et la fréquentation des filles publiques dans les maisons spécialisées étaient tacitement acceptées. Il était courant qu'un père mène ses propres fils dans ces maisons au moment voulu pour les initier à la sexualité. Seules comptaient les apparences. Le jeu qui se déroulait dans les coulisses importait aussi peu qu'à un spectateur de théâtre les coulisses du spectacle. L'avantage de l'hypocrisie est ici de rendre la contrainte sociale supportable, de ménager des zones de liberté, de se préparer à l'acte essentiel accompli avec la reproductrice légitime. Cette conception se retrouve jusqu'au début du siècle dernier. Aragon peut ainsi écrire dans *Aurélien* :

> – Tu es ridicule mon cher, tu es ridicule. Pourquoi ne veux-tu pas te marier ?
> – Je ne suis pas l'homme d'une seule femme…
> – Qu'est-ce que cela fait ? Tu crois que les hommes mariés ne se payent pas de temps en temps une petite fantaisie ? […] le mariage n'est pas la même chose pour un homme que pour une femme. Il y a des accommodements… une femme intelligente ferme les yeux… c'est sans suites[32]…

À partir de la Première Guerre mondiale, sans doute du fait de la disparition des rentiers comme classe sociale à part entière, le mariage de raison a reculé au profit du mariage d'amour. Le paradoxe étant évidemment qu'il n'y a jamais eu autant de divorces que depuis que les époux sont supposés se choisir par affinité… En prétendant mettre un terme à l'hypocrisie du mariage cachant la vraie vie affective, réconcilier amour et couple, on a en fin de compte accouché d'une hypocrisie pire encore : celle qui prétend que l'amour est censé durer toujours. Derrière la façade des mariages où l'on se jure un amour éternel, la nouvelle modalité d'existence du couple, fort bien décrite par les sociologues, est celle d'une polygamie séquentielle – quand elle n'est pas simultanée. En pratique, le divorce est devenu chose habituelle, et avoir donc plusieurs partenaires stables dans sa vie est perçu comme tout à fait normal.

La nouvelle hypocrisie du couple est avant tout circonscrite aux pays démocratiques « développés ». Presque partout ailleurs, notons-le, l'ancien équilibre hypocrite prévaut. En Inde par exemple, le scénario-type d'un film de Bollywood est significatif : l'union prévue par les parents pour leurs enfants est d'abord en opposition avec les inclinations, les sentiments, mais finalement tout *rentre dans l'ordre*. À la fin, les exigences religieuses, sociales et les désirs se trouvent fictivement harmonisés. Douce illusion qui sert à consoler tant d'Indiens qui n'ont évidemment jamais connu une telle conciliation qui n'a *a priori* aucune raison d'avoir lieu – pourquoi aimerait-on le partenaire que nos parents nous ont choisi ?

Jean-François Amadieu relève une autre hypocrisie concernant le couple. Le mythe de la passion amoureuse est si prégnant que chaque couple se croit obligé d'y faire référence.

> Il est presque obligatoire de déclarer que le miracle de l'amour a opéré et que son partenaire est merveilleux et supérieur à soi. On ajoutera ensuite que de toute façon la beauté n'a pas été un élément déterminant du choix. Même si tout cela est faux, c'est socialement ce qu'il faut dire[33].

Cette passion est une affection pure, à la limite uniquement intellectuelle, indépendante de la fortune et de l'apparence du partenaire. C'est évidemment un mensonge que l'étude des comportements d'appariement démonte entièrement. En réalité, les gens se marient entre égaux. L'homogamie est la norme observée dans la plupart des couples. On se choisit en fonction du statut social et de l'apparence. Les erreurs de *casting* sont brocardées, déclenchent l'étonnement. On sent bien que les couples ne sont pas alors « dans la norme ». Le fait de transgresser les convenances en cette matière est un sujet courant célébré par maints films et romans, ce qui n'en montre pas la banalité mais, au contraire, en prouve la rareté : on ne fait une histoire que des choses remarquables.

Réfléchissant sur le rôle déterminant de la beauté dans la réussite sociale, Amadieu livre une autre clé de compréhension de l'hypocrisie : elle manifeste notre volonté de fermer les yeux sur des réalités de l'existence trop inconfortables, trop décourageantes et injustes pour que nous puissions supporter de les voir au quotidien.

> Évidemment nous aimerions mieux que les efforts et les mérites de chacun déterminent l'obtention des diplômes, l'accès aux emplois et le déroulement des carrières. […] Même si nous savons dans le fond de nous-mêmes qu'il n'en est rien, même si nous nous doutons que l'un des régulateurs de la vie sociale, qui va décider de la réussite, de la fortune ou de la gloire, a un fondement arbitraire et, pour tout dire, assez primitif, il peut paraître inutilement blessant de souligner combien les individus les plus laids cumulent les handicaps de la vie[34].

L'hypocrisie est une forme de pudeur. Une marque de respect. Et un aveuglement consolateur devant l'absence de justice de la vie. Il n'y a pas d'ordre. Il est toujours une construction sociale utilitaire. Un simple viatique psychique. Son utilité ? Entretenir l'illusion du sens.

Le refus de voir la réalité du dopage des sportifs est une magnifique illustration de ce besoin que nous avons d'apprécier le spectacle en voulant à tout prix ignorer la réalité des coulisses. Les scandales concernant le cyclisme ont suffisamment montré que probablement pas un coureur vainqueur d'étape ne marche entièrement à l'eau claire… La chercheuse Nour El Helou a constaté qu'à partir de 1993, un saut « inexplicable » des performances se produit dans toutes les courses. Son étude prend en compte les vitesses moyennes constatées sur chaque épreuve depuis la fin du XIX^{e} siècle. Pendant un siècle, la progression régulière des performances peut s'expliquer par les innovations technologiques, comme l'allégement des vélos ou les entraînements plus structurés. Mais dans les années 90, alors que le dénivelé parcouru a presque doublé, la vitesse n'a cessé d'augmenter ! Il n'y a eu depuis aucune chute de la performance, au contraire, ce qui indique que, même si des programmes très intensifs de dopage tels que celui dont avait bénéficié Lance Armstrong (qui gagna sept fois le Tour de France) n'ont plus court, « quelque chose » est fait pour permettre aux coureurs d'aller bon train.

Les autorités censées lutter contre cette pratique y prêtent en partie la main. Lors des jeux olympiques de Rio, en 2016, 70 athlètes russes ont été exclus pour dopage. Pour se venger, des hackers russes ont rendu publiques les données de l'agence antidopage révélant que beaucoup d'athlètes dans le monde bénéficient d'une dérogation car ils se sont vus prescrire des médicaments à effet dopant en raison d'une maladie… Des maladies dont le nombre et la fréquence augmentent étrangement chez les athlètes, et qui sont, reconnaissons-le, bien commodes.

Voiler pour mieux montrer

« Le mensonge, le récit de belles choses fausses, est le but même de l'art », disait Wilde[35]. Si l'hypocrisie est bien, en son sens initial, une interprétation particulière du réel, l'art s'impose évidemment comme l'hypocrisie suprême.

Platon, on s'en souvient, stigmatisait la peinture et la sculpture comme étant « l'image d'une image », la représentation trompeuse des apparences physiques, elles-mêmes trompeuses puisque fondamentalement éloignées des Essences. Le film *Meurtre dans un jardin anglais* de Peter Greenaway peut être interprété comme une critique platonicienne de l'aveuglement du peintre. Physiquement aveuglé à la fin, celui-ci se croit spécialiste de la captation des choses mais n'en capte que les apparences, étant le jouet d'un complot matrimonial ourdi par sa commanditaire. Utilisant des techniques sophistiquées pour dessiner, mettant sa fierté dans son art, il est en réalité le jouet des apparences. Professionnel de l'image, il n'est qu'un vain reproducteur d'illusions, plus loin de la vérité que la simple matière elle-même.

L'idée qu'un poète, au sens large, est forcément une sorte de menteur qui enjolive et travestit les faits est une topique de toutes les réflexions sur l'art. Dans *The Fairy Queen* de Henry Purcell, les fées peuvent à bon droit poursuivre le poète ivre en criant « pincez-le pour ses mensonges » !

Si le reproche est courant, l'art ne s'en défend pas. Il assume, au contraire, aisément sa fonction de maquilleur du réel. Il s'en prévaut même, faisant de cette tâche sa raison d'être. Dans un amusant petit essai, Oscar Wilde se livre à une

réflexion provocatrice sur le mensonge. Il déplore « la décadence du mensonge en art ». « Le but du menteur, écrit-il, est simplement de charmer, d'enchanter, de donner du plaisir. Il est la base même de la société civilisée[36]. » L'art n'est pas là pour dire le vrai, si tant est que ce vrai existe. Il est là pour servir de support aux représentations dont nous aimons à bercer notre existence, et sans lesquelles celle-ci ne serait pas supportable[37].

Sous le masque de la légèreté, et au-delà du caractère piquant qu'il affectionne, le propos de Wilde souligne le lien indissociable existant entre l'art et l'interprétation forcément subjective, particulière, contestable, du monde.

Par sa capacité à faire des allers et retours entre sacré et profane, à mêler les styles, à superposer les niveaux de signification – par exemple ceux du texte chanté, du rythme, du mode, de la mélodie –, l'art illustre par excellence la possibilité de garder les hiérarchies tout en les faisant communiquer. En unissant les contraires, l'art met de l'ordre. Il trace des lignes pour donner sens à ces choses qui peuvent sembler, par leur opposition, apparemment indépassables. Élie Faure écrivait ainsi :

> Quel est le rôle du statuaire ? Équilibrer dans la lucidité et la fermeté de l'intelligence tous ces éléments épars pour imposer de clairs rapports et des directions harmonieuses à leur apparent chaos[38].

Hermann Hesse fait de cette fonction de l'art une description plus grave. Il est pour lui le lieu où se rencontrent, cohabitent et se mêlent les opposés. L'art fusionne les dichotomies, il prend sur lui la dualité des choses pour en faire la synthèse.

> L'art était la fusion du monde paternel et maternel, de l'esprit et du sang, il pouvait partir du fait le plus concret et mener au plus abstrait ou bien prendre son point de départ dans le monde des idées pures et trouver sa fin dans la chair pantelante. Toutes les œuvres d'art vraiment hautes, toutes celles qui n'étaient pas simplement des tours

> de passe-passe réussis, mais restaient pénétrées de l'éternel secret, possédaient ce double visage inquiétant et souriant, ce caractère masculin et féminin tout ensemble, ce mélange d'instinct et de pure spiritualité[39].

Le roman d'où cette citation est tirée, *Narcisse et Golmund*, fait de l'art l'instrument d'une conciliation entre les passions humaines, éphémères et décevantes, et le désir de transcendance. La vie spirituelle et la vie charnelle, que tout oppose mais qui sont indispensables, ont besoin de l'hypocrisie pour coexister. L'art leur ménage des alternances, des masques commodes où chacune prend les apparences de l'autre pour mieux lui laisser la place.

Hermann Hesse, comme Thomas Mann ou Henri James ont construit leur œuvre littéraire sur l'ambiguïté, l'aveu qui ne vient jamais, la vérité révélée *en creux*. Le regard sur le réel porté par l'œuvre cherche à voiler par ses silences volontaires, mais ce faisant, il protège et il montre.

Faut-il vraiment le dire, alors que précisément le génie et la beauté de ces œuvres tiennent dans leur magnifique évitement ? On aura compris que le thème de l'homosexualité – encore lui ! – parcourt en filigrane les œuvres de ces trois écrivains. Comme un Montherlant trouvera utile d'écrire une pièce sur le mythe de Pasiphaé, la légendaire mère du Minotaure qui souhaita s'unir avec un taureau, pour défendre ses goûts indéfendables pour les jeunes garçons.

Ne peut-on dire, à bon droit, que la fécondité de la passion inavouée vient précisément du mystère qui est entretenu ? Mystère au sens propre : « qui est réservé aux initiés », et dont les allusions ne sont compréhensibles que par eux.

Ce qui est voilé est protégé.

L'histoire de l'art est pleine d'auteurs, d'œuvres et d'allusions homosexuelles soigneusement habillées pour éviter les foudres des autorités religieuses ou politiques. Dans son livre *Amants d'Apollon*, Dominique Fernandez en accomplit une recension méthodique[40]. Les thèmes mythologiques de l'enlèvement de Ganymède, les aventures de Narcisse ou d'Hyacinthe ont

nourri des quantités de tableaux où les amours interdites trouvaient une discrète célébration.

Truffer son œuvre de signes équivoques et d'allusions est une pratique constitutive de l'art depuis toujours. Elle dépasse de loin la seule expression de la passion « contre nature », comme on l'appelait.

Une œuvre d'art est par nature un rébus, une représentation, au sens propre, qui doit être à son tour réinterprétée par celui qui la contemple.

Un tableau illustre mieux qu'aucun autre la richesse symbolique de la peinture : *La Tempête*, de Giorgione. Peint en 1505, ce petit tableau de 80 centimètres sur 70 plonge depuis cinq siècles les spécialistes de l'histoire de l'art dans les plus grandes interrogations. Un jeune homme, que l'on peut identifier comme un berger grâce au bâton qu'il tient, regarde une jeune mère qui allaite presque nue son bébé et nous regarde. Des ruines et un ruisseau les séparent. Ils ne se disent rien, ne semblent engagés dans aucun dialogue. Au loin, de lourds nuages et un éclair qui fend le ciel. Deux fûts de colonnes tronquées, un pont, des maisons et des arbres complètent un paysage à la fois urbain et rural. Des dizaines de lectures ont été proposées pour interpréter l'œuvre : Adam et Ève ayant été chassés du paradis ; les quatre éléments ; une allégorie de la force, du courage et de la charité ; Poliphile découvrant Vénus allaitant Cupidon… Les colonnes feraient allusion au désir masculin, mais aussi à la distance qui sépare irrémédiablement les deux sexes… Il n'est pas certain que quiconque ait possédé, à part le peintre lui-même, les clés de l'œuvre. Et peu importe. Ce que montre ce tableau mieux qu'aucun autre, c'est qu'une œuvre d'art est un support d'interprétation dont la puissance expressive repose précisément sur le fait de voiler. Elle est une façon de dire par l'image sans l'exprimer directement, une vérité impossible à exposer.

Le fait que la vérité soit impossible à exposer sans qu'elle s'évanouisse est d'ailleurs précisément un autre thème connu de la littérature. Dans *Les Métamorphoses*, livre mieux connu sous le nom de *L'Âne d'or*, l'écrivain latin Apulée raconte le mythe d'Éros et Psyché. Tombé amoureux de la belle Psyché que Vénus veut punir, Éros décide de la sauver du châtiment qui l'attend et l'emporte dans un palais enchanté où d'invisibles serviteurs l'entourent. Chaque

nuit, dans l'obscurité complète, son amant la rejoint et lui défend de chercher à savoir qui il est. *Non videbis si videris*, « tu ne verras plus [mon visage] si quelqu'un le voit ». N'y tenant plus, elle approchera tout de même une bougie de son mystérieux amant lors d'une fatale nuit. Éros se réveillant disparu aussitôt, et le palais enchanté avec lui…

Donnons un autre exemple. Dans sa *Vocation de saint Mathieu*, Caravage propose un clin d'œil troublant. Il trouve le modèle qu'il utilise pour la main de Jésus dans la scène de la *Création* peinte par Michel-Ange à la chapelle Sixtine. Cette scène fait partie des plus connues de l'histoire de l'art : un Dieu à la barbe ample, flottant au milieu des anges, étend l'index vers celui du premier homme, allongé en contrebas, pour lui donner l'existence dans un magnifique geste créateur. La main donnée par Caravage à Jésus pointant l'index sur saint Mathieu n'est pourtant pas celle de Dieu mais celle d'Adam. Faut-il y voir un signe placé par le peintre ? Est-ce, comme certains l'ont suggéré, une façon de montrer que Jésus est avant tout homme, voire carrément une profession de foi athéiste ? Caravage n'aura de cesse, à travers ses œuvres, de donner une image avant tout humaine des personnages sacrés qu'il représente, au mépris des conventions artistiques de l'époque qui voulaient que des attributs bien déterminés et une certaine dignité entourent ces personnages. Il fait ainsi scandale avec la *Dormition de la Vierge* et *Saint Matthieu* par exemple, représentant la première comme une femme du peuple au ventre gonflé, et le second comme un paysan analphabète aux pieds sales. Deux toiles refusées par leur commanditaire.

Mais il est temps de quitter l'art pour nous diriger vers des domaines où l'on vante volontiers le pragmatisme et la rigueur. L'hypocrisie, n'y est pas moins présente.

L’économie tissée d’hypocrisie

Les XIX^e^ et XX^e^ siècles auront été deux périodes remarquablement hypocrites. Ils auront réussi à faire croire à tous que la sphère marchande et tout le tintouin économique qui l’accompagne étaient exempts d’hypocrisie, vierge des arrangements. Un monde des affaires qui serait lui aussi pur, aussi magnifiquement binaire qu’un beau bilan où actif et passif, miraculeusement égaux, se répondent.

En intitulant, en 2016, leur livre *Marché de dupes : l’économie du mensonge et de la manipulation*, les prix Nobel George Akerlof et Robert Shiller annoncent vouloir en finir avec le mythe de la rationalité parfaite des acteurs économiques et de la perfection des marchés[41]. Ils dénoncent le fait que les entreprises s’efforcent de multiplier, non pas peut-être les tromperies, mais en tout cas les « asymétries d’information », pour parler en économistes, et à utiliser les faiblesses cognitives et instinctuelles des consommateurs à leur profit. Les entreprises, autrement dit, s’y entendent particulièrement bien à exploiter notre part animale, stimulant sans vergogne notre libido et notre faiblesse devant les calories, pour ne citer que deux de nos plus grands talons d’Achille, pour mieux vendre. Un jeu dont les consommateurs ne sont sans doute pas toujours pleinement conscients, sans doute, et qui justifie certaines mesures de protection des consommateurs. Pourtant, la fiction du consommateur rationnel est le socle de la science économique classique. Une fiction qui s’étend aussi aux entités productives : les entreprises.

L’entreprise aime à se considérer comme un lieu de parfaite rationalité où l’ambiguïté n’a pas cours. C’est évidemment un pur fantasme. La réalité du fonctionnement du monde marchand et de l’économie en général n’est en aucune façon éloignée de la mise en scène qui existe dans le reste de la société. Karl Polanyi a montré que le « désencastrement » de l’économie et de la société, autrement dit l’idée que la sphère économique était indépendante du reste de la société et obéissait à des lois indépendantes des cultures humaines, était né au XIX^e^ siècle et avait permis à l’économie de marché de prospérer[42]. Pourtant, pendant des millénaires, économie et société étaient confondues.

L’entreprise est pleine de mythes, et elle fonctionne de façon largement irrationnelle. Les affects, la recherche du prestige, la maximisation de l’influence sont autant de déterminants possibles des décisions. Derrière la représentation de l’entreprise comme lieu d’efficacité, de performance (au sens anglais du terme « de passage en acte » comme au sens français) se développe en réalité un construit social amplement décrit par la sociologie des organisations. Les entreprises sont des lieux de pouvoir, de rapport de force, de jeu autour des règles. Le décalage entre travail prescrit et travail réel est permanent. L’écart entre organisation théorique (processus de travail, répartition des tâches, etc.) et organisation réelle est parfois immense.

Dans *Le Mythe de l’entreprise*, Jean-Pierre Le Goff dénonce les trois dimensions niées et pourtant irréductibles de l’entreprise : le pluralisme des intérêts (et donc la légitimité du conflit), l’espace d’autonomie que cherchent toujours à se ménager les acteurs et enfin la part inévitable de l’aléa et de l’imprévu. En dépit de ces réalités constatées au quotidien par toute personne qui a un jour travaillé dans une entreprise, celle-ci est censée fonctionner selon le modèle des sciences exactes. « La représentation de l’homme au travail dans l’entreprise semble toujours prendre la machine pour modèle[43]. » Travailler dans une entreprise est ainsi essentiellement un jeu d’acteur où chacun doit prétendre agir rationnellement et prendre la rationalité comme cadre de compréhension des actions des autres, tout en oubliant de garder *in petto* ces œillères.

Il est rassurant d’attribuer le succès ou l’échec d’une entreprise à son dirigeant. Sa rémunération est d’ailleurs généralement dépendante de ce succès.

Cela paraît évident et sain. Pourtant, de nombreuses recherches ont montré que des événements extérieurs entièrement indépendants de la volonté des dirigeants expliquaient la majeure partie des performances des entreprises. Cela n'empêche pas le succès d'être attribué au dirigeant. Par exemple, les économistes Marianne Bertrand et Sendhil Mullainathan ont montré que la hausse des cours du pétrole augmentait la valeur des firmes pétrolières et la rémunération de leurs P.-D.G. alors qu'ils n'y sont pour rien[44]. D'autres travaux ont évalué l'influence réelle d'un P.-D.G. sur la performance d'une entreprise entre 2 et 22 % de son total…

Le constat vaut aussi pour la réussite sociale en général. Le professeur de Princeton Robert H. Frank dénonce ainsi la réticence des personnes fortunées à reconnaître le rôle central de la chance dans leur succès[45]. La méritocratie fonctionne, souligne-t-il, comme un mythe légitimant la volonté de limiter le plus possible l'aide aux populations qui, pour le dire vite, échouent. Représentation, en effet, que cette méritocratie qui certes récompense le travail, mais pas toujours : on peut échouer sans avoir « démérité ». Le mythe méritocratique voile aussi le rôle essentiel des deux grands héritages : la culture d'une part, l'environnement familial déterminant, le cursus scolaire et la réussite ; et la génétique ensuite, à travers le quotient intellectuel dont on sait qu'il est largement déterminé à la naissance.

Les entreprises passent leur temps à cacher le rôle du hasard dans leur réussite. L'évaluation de leur performance repose sur une mise en scène constante des processus qui les ont conduites au succès. En pratique, montre Antonio García Martínez, ancien employé de Facebook, les entreprises multiplient les essais et les erreurs, font des tentatives par dizaines, avant qu'une aboutisse[46]. Mais tout est soigneusement mis en perspective pour donner l'impression que la réussite a correspondu à un plan. On appelle cela en psychosociologie une rationalisation *a posteriori*. Lorsque les événements sont placés dans une narration et adaptés de telle façon qu'un phénomène paraisse le résultat d'un processus voulu, entièrement maîtrisé et planifié. « Ce qui était un incroyable coup de bol devient le coup imparable d'un visionnaire assuré », dit Martínez.

Le gourou du management, Henry Mintzberg, rapporte une anecdote restée célèbre[47]. Dans les années 50, Honda a été la première firme japonaise à parvenir à pénétrer sur le marché américain des motos de petites cylindrées. Un grand cabinet de conseil avait publié un compte rendu élogieux de l'opération, décrivant avec force détails comment Honda avait élaboré sa stratégie, alloué des ressources pour la mettre en œuvre et enfin opéré sa conquête victorieuse du marché. La réalité, révélée par un chercheur – Richard Pascale – était bien différente. Honda n'avait aucune stratégie précise en arrivant aux États-Unis autre que le désir de vendre des motos de grosses cylindrées. Leur confiance en elles était dictée par Monsieur Honda qui voyait dans leurs guidons ayant la forme des sourcils du Bouddha un bon présage… C'est à la suite d'heureux concours de circonstances que l'opération, qui faillit être un échec complet, déboucha sur un succès commercial pour la vente des petites cylindrées, autrement dit d'un produit qu'ils n'avaient au départ aucune intention de vendre, pensant qu'il n'était pas adapté à un marché où tout est grand.

La mise en scène de la maîtrise des événements est indispensable à l'entreprise. Elle rassure d'abord le personnel, comme l'équipage d'un bateau qui a besoin de penser que le capitaine « sait ce qu'il fait » sans quoi il panique. Ensuite, cette hypocrisie est nécessaire car, comme l'a noté Nils Brunsson, elle lui permet de convaincre tous les partenaires dont elle dépend pour sa survie : les investisseurs et banquiers qui placent de l'argent, les pouvoirs publics qui fournissent des aides, les clients qui achètent les produits, etc. C'est pourquoi les entreprises, comme les individus, montrent des visages différents selon les publics et les circonstances[48].

Les marques, par exemple, mettent en place des représentations dont nous savons tous qu'elles sont entièrement construites, arbitraires, et pilotées par des hordes de *marketers*. Le Coca-Cola a l'image de l'uniformité et l'intangibilité, mais ce n'est qu'une façade. D'abord, son dosage exact varie selon les pays, pour correspondre au goût des consommateurs. Ensuite, la tentative de promouvoir un New Coke, qui avait entraîné une vague sans précédent de protestations conduisant au retrait de la nouveauté a montré sans le vouloir que le produit lui-même n'était pas en cause. Si beaucoup de consommateurs ont

protesté car ils disaient ne pas vouloir abandonner le Coca-Cola « classique », ils n'ont jamais protesté quand le sucre fut remplacé par un ingrédient à bas coût : le sirop de maïs…

L'hypocrisie est un levier d'entente, un niveleur de difficulté, un facilitateur de coopération. Sans elle, impossible de prétendre à cette belle unité des intérêts, à cette rationalité rassurante, à cette simplicité de fonctionnement sur lesquelles l'entreprise est bâtie.

L'hypocrisie organisationnelle peut aussi être une source de souffrance. Le stress, ce que Marx aurait appelé l'aliénation, la perte de sens dans le travail, en sont parfois les résultats. Des sociologues comme Eugène Enriquez, Nicole Aubert et Vincent de Gaulejac l'ont amplement montré[49]. En repoussant sur les salariés la charge de l'incertitude, en les obligeant à assumer les risques inhérents à l'activité, le management peut broyer les êtres, et faire des entreprises des prisons dont certains tentent de s'évader par le suicide. Cet aspect sombre de l'entreprise a été abondamment décrit. Il introduit une distinction fondamentale pour la suite de cet essai : toutes les hypocrisies ne se valent pas.

L'hypocrisie dont j'ai expliqué les mécanismes jusqu'à présent était généralement associée à un processus d'émancipation. À travers mille et une formes, elle autorisait l'accord, signifiait l'appartenance commune, mais aussi ménageait des espaces d'intimité, loin des regards, et donc de liberté.

L'hypocrisie organisationnelle permet aussi cette émancipation. Michel Crozier l'a montré par exemple en parlant de l'exploitation des « zones d'incertitudes », ces interstices laissés par les règles qui permettent à chacun de se ménager des zones de pouvoir et d'autonomie[50]. Mais le phénomène présente une face obscure : celle d'une hypocrisie qui enferme. C'est entre autres le cas de ces « mythes du management » dont parle Le Goff qui, lorsqu'ils sont autre chose qu'un voile couvrant les pratiques, peuvent être opposés aux individus pour contraindre les cadences, réduire l'autonomie ou reporter sur eux la responsabilité des échecs collectifs.

Il s'agit là d'une hypocrisie *maligne*, par opposition à celle dont je souhaite faire l'éloge, qui est *bénigne*. La première enferme et contraint, la seconde émancipe et ouvre des espaces de possibles.

Cette distinction est essentielle. Elle est au cœur de la thèse que je souhaite défendre ici : la forme bénigne de l'hypocrisie qui avait jusqu'à présent su ménager une place centrale dans la société est en train de disparaître, subvertie par sa forme maligne. La politique est par excellence l'endroit où une telle subversion s'opère.

L’indispensable illusion démocratique

Peu de domaines ont plus d’affinités avec l’hypocrisie que la politique. Notre démocratie souffre de trois faiblesses fondamentales. C’est à cause d’elles que ce régime a besoin de tout le secours de l’hypocrisie pour éviter qu’il ne s’effondre comme un château de cartes.

La première d’entre elles est le postulat d’une parfaite capacité de chacun à discerner ce qui est mieux pour la collectivité et donc de voter de façon éclairée. L’expérience de la rencontre quotidienne avec nos concitoyens nous convainc pourtant des gigantesques inégalités d’intelligence, de culture et de compétences citoyennes qui malheureusement existent. Il est vrai que, chacun jugeant avec sa propre intelligence (y compris l’auteur de ces lignes), nous avons tous tendance à nous penser suffisamment éclairés et à voir dans le choix politique des autres, s’il est différent du nôtre, une erreur, fruit indubitable d’une déficience mentale ou d’un manque d’éducation. Certes. Mais en toute objectivité, il n’est pas contestable que dans un pays où 10 à 20 % de la population est considérée illettrée (c’est-à-dire ayant du mal à comprendre le sens d’un texte court), où la source d’information sur le monde de tant de personnes est le seul journal télévisé, et où les connaissances en économie sont en moyenne très faibles, dans un tel pays donc, il est difficile de ne pas penser que certains électeurs peuvent voter de façon, disons, irrationnelle, voire stupide. Et même carrément dangereuse.

J’entends déjà, comme je les ai à vrai dire déjà entendus lors de différentes conférences prononcées ici et là, les cris d’orfraies de ceux pour qui « mes propos sont dangereux ». Mentionner l’évidente incapacité de nombre de nos compatriotes à connaître la marche du monde et à en comprendre les rouages saperait *de facto* le principe désormais sacré du suffrage universel. Je ne le nie pas, et c’est précisément pourquoi j’en fais l’un des principes hypocrites sur lequel repose notre démocratie. En tant que citoyens ou responsables politiques, nous devons tous agir comme si les électeurs étaient éclairés, conscients des réalités économiques, et donc légitimes à exprimer leur vote. C’est indispensable, et pourtant on sait que c’est faux. Indispensable, car cet aveuglement volontaire sous-tend notre respect inconditionnel de tout individu, la considération égale que nous voulons reconnaître à quiconque, quelles que soient ses qualités, compétences et capacités. Faux car de toute évidence, nombre de nos concitoyens font en toute objectivité des choix politiques néfastes pour eux-mêmes.

La deuxième faiblesse ne repose pas sur le manque de capacité fondamentale du citoyen à faire un choix, mais sur le processus cognitif de choix lui-même. Et dans ce cas, nous sommes tous coupables. Les sciences politiques et cognitives l’ont montré à l’envi : la décision libre du citoyen, formulée dans le secret de son cœur et mûrement réfléchie, est un mythe. La réalité est que nous déterminons nos choix par référence à des facteurs marginaux, quand ils ne sont pas tout à fait hors sujet. La couleur d’une cravate, un sourire avenant, la taille physique, la gravité de la voix, le modelé agréable du visage, une épouse accorte, etc., sont autant de critères souvent inconscients qui font pencher en faveur de tel ou tel candidat. Si l’on ajoute la réticence naturelle que nous avons tous à changer d’opinion et l’origine familiale de notre bord politique, on aura une belle image du corps électoral.

Mais ce n’est pas tout. Il manque un dernier clou sur le cercueil de nos illusions démocratiques. La troisième faiblesse n’accuse pas l’électeur mais les élus. L’ultime mensonge, pourtant connu de tous au fond, est de faire croire que notre démocratie est le gouvernement du peuple par l’intermédiaire de ses représentants. On prétend que le peuple décide, alors qu’en réalité il est guidé et

ses choix sont habilement déterminés. Comme l'écrivait le linguiste et activiste Noam Chomsky, « la communication est à la démocratie ce que la violence est à la dictature ». L'utilisation de paroles spécialement adaptées pour influencer ne date évidemment pas d'hier. Elle est peut-être la politique même. Dans *Coriolan*, cette pièce si corrosive à l'égard du principe de gouvernement du peuple par lui-même, Shakespeare écrit :

> Parce qu'il s'agit de parler au peuple, non pas d'après votre opinion personnelle, ni en obéissant à la voix de votre cœur, mais avec des mots que votre langue seule assemblera, syllabes bâtardes que votre âme véridique désavouera.

Les techniques de communication se perfectionnent sans cesse, aidées par les progrès accomplis en ce domaine par le marketing, afin de guider l'opinion. Les outils de *data mining* les plus sophistiqués sont à présent employés durant les campagnes (ce fut le cas du candidat qui gagna l'élection présidentielle en 2017) afin de cibler les personnes ayant le plus de chance de basculer, de déterminer les termes qui feront mouche, de leur adresser les messages de la façon la plus efficace possible.

Dans leur livre cité plus haut, Akerlof et Shiller écrivent qu'« un des rôles principaux du politicien est d'imposer dans l'esprit du public une histoire les concernant[51] ». Ce fameux story telling n'est pas une légende. C'est même la base de toute bonne campagne politique et de toute victoire, de Barack Obama à Emmanuel Macron. Or une histoire est toujours par définition une représentation subjective de la réalité où certains faits sont passés sous silence, d'autres arrangés, et où la succession choisie de la narration induit un sens particulier. Une histoire a une force suggestive inégalable. D'autant plus qu'elle est éloignée de la réalité, ou plutôt n'en est qu'une présentation parmi d'autres possibles.

Nous sommes ainsi manipulés de toutes les façons possibles : le choix des thèmes, des mots, des questions, la façon dont un média va traiter un sujet, la focalisation sur tel aspect mineur d'une réforme, la prévalence de l'anecdote sur

le vrai débat, de la petite phrase sur l'argumentation complète sont autant de façons de faire pour que la politique soit réellement l'art de mener les gens où l'on a envie de les mener. Et non pas, en synthèse et comme on se plaît à l'imaginer, la détermination libre, réfléchie et éclairée du choix d'un représentant.

Qui pense réellement qu'un candidat développe un programme qui n'est que la traduction de ses intimes convictions ? Un programme est comme un produit modelé par le marketing : une élaboration subtile et très travaillée dont le but est de maximiser les suffrages reçus. La science politique a étudié avec attention le processus par lequel un candidat cherche à convaincre un nombre majoritaire de ses concitoyens à voter pour lui. Le modèle « classique » du candidat en campagne est alors bien éloigné de l'idéal de sincérité, d'authenticité qui est toujours (je dis bien toujours) affiché par les candidats.

Que doit faire un politicien en campagne s'il veut maximiser ses chances de victoire ? Imaginons, pour simplifier, que les électeurs n'ont qu'un seul grand sujet de préoccupation, par exemple le montant du budget alloué à l'Éducation nationale. Ils se distinguent par leur choix concernant ce sujet, se plaçant comme le long d'une ligne entre deux extrêmes, allant d'un budget nul (privatisation complète) à un budget important. Entre ces deux extrêmes, les électeurs se répartissent entre des solutions mixtes. Plus on s'éloigne de la situation préférée de l'électeur, plus sa satisfaction diminue. Dans cette configuration, certes simplifiée par rapport à la réalité, Anthony Downs a montré qu'il existe un point et un seul de la ligne où le politicien maximise ses votes : la médiane[52]. C'est-à-dire la proposition qui laisse autant d'électeurs d'un côté que de l'autre. C'est là qu'il pourra capter le plus d'adhésions à ses propositions. Si, en effet, le politicien se plaçait du côté d'un extrême, il perdrait tous ceux dont il est trop éloigné. En se plaçant au milieu, il ne contente certes pas tout le monde (ce qui est impossible puisque les préférences sont différentes), mais il emporte un maximum d'adhésions d'électeurs pour qui la position proposée est satisfaisante. Cette théorie de l'électeur médian repose, il faut le noter, sur un cynisme total du candidat qui ne fait absolument aucune référence à ses propres préférences (que l'on appelle « convictions » et dont il est souvent question dans les discours).

Mais il est possible d'aller plus loin encore dans la compétition pour accaparer des votes. Si la théorie de l'électeur médian est exacte, la plupart des candidats vont avoir tendance à se placer en pratique quasiment au même point, vers la position médiane, en sorte qu'il devient difficile pour chacun d'eux de se distinguer. C'est la raison pour laquelle l'accent est mis par chacun sur les points qui les opposent et les mesures exclusives, même si, en pratique, cela ne représente qu'une part infime de l'ensemble du positionnement qui reste au fond similaire.

Pour se distinguer, les politiciens disposent d'une autre ressource à leur disposition : l'ambiguïté. Le politiste Benjamin Page a montré que les hommes politiques ont rationnellement intérêt à être le plus ambigus possible[53]. Cette ambiguïté maximise le soutien des électeurs, certains d'entre eux comprenant, par une sorte de quiproquo, qu'il va dans leur sens. Le flou permet en partie de contourner le problème de l'électeur médian qui se condamnerait à être identique aux autres candidats : par des suggestions habiles, de soigneux flottements dans les promesses, le candidat peut attirer sur son nom des personnes qui en réalité soutiennent des politiques opposées. Et être élu, réellement, sur un malentendu.

On peut déplorer cette façon de fonctionner. On a le droit de rêver à une compétition électorale où chacun dévoilerait un programme, traduction de ses convictions, sans aucun égard pour celui des autres ou les préférences des électeurs. Mais le réalisme oblige à reconnaître qu'un tel candidat ne serait pas élu. Tout simplement. Pour attirer une majorité de votants, un programme doit être calibré. Mais dans le même temps, aucun politicien ne peut éviter d'affirmer, la main sur le cœur, qu'il ne soutient que ce qui est son intime conviction, sans céder le moins du monde à des exigences d'arbitrage qui feraient de lui un simple marchand cherchant à placer ses produits. Ce qu'il est inévitablement pourtant.

L'hypocrisie est donc la seule solution à ce paradoxe démocratique particulier qui veut qu'il soit nécessaire de jurer de l'authenticité de ses convictions tout en adaptant ces dernières au contexte.

Akerlof et Shiller, encore eux, soulignent qu'un politicien américain est soumis à une autre forme de double contrainte : il doit à la fois plaire aux

électeurs et plaire aux donateurs qui financent sa campagne. Aucune victoire n'est possible sans les deux. Et pourtant, les souhaits des électeurs et des donateurs sont très rarement concomitants ! Pour résoudre la contradiction, il faut avoir « deux visages – public et privé – que le politicien doit montrer simultanément[54] ».

L'hypocrisie est ce qui rend possible, malgré tout, ce régime impossible, absurde, faux et établi sur des bases irrémédiablement branlantes qu'est la démocratie.

Comment concilier autrement l'affichage éthiquement indispensable de la démocratie avec la réalité aristocratique du pouvoir ? Hermann Hoppe le rappelle, nombre de grands penseurs et figures éminentes de l'histoire politique ont exprimé de grandes réserves, si ce n'est une aversion profonde, à l'égard de principe démocratique[55]. À commencer par Platon bien entendu, pour qui toute démocratie dégénérait toujours en démagogie, le peuple étant trop faible pour résister à la séduction d'habiles parleurs. Ces derniers finissent par imposer leur propre pouvoir en prétendant représenter les autres. Le schéma démagogique n'a pas pris une ride en 2 500 ans, et ses mécanismes fonctionnent aujourd'hui comme au premier jour. Le retour en force de la démagogie dans le paysage politique français et international depuis 2017 (au moins) n'est pas sans lien avec la fin de l'hypocrisie, j'y reviendrai.

Ce qui pose problème n'est pas le gouvernement *pour* le peuple, mais bien le gouvernement *par* le peuple, compte tenu des réserves exprimées plus haut sur la capacité de discernement et de choix raisonné du plus grand nombre. Les fondateurs des États-Unis d'Amérique, de Washington à Jefferson, ont eux-mêmes évoqué leur préférence pour ce qu'ils appelaient l'« aristocratie naturelle ». De la même façon, les premiers révolutionnaires souhaitaient initialement, on le sait, substituer aux privilèges de la naissance ceux du talent, mais n'avaient aucunement l'intention de mettre en place une démocratie au sens moderne du terme. Pour eux, le meilleur régime était cette forme d'aristocratie naturelle où les meilleurs *(aristoi)* prennent les décisions dans l'intérêt du peuple.

C’est bien cette aristocratie naturelle qui dirige aujourd’hui dans les faits. Comment ne pas voir l’extraordinaire endogamie des milieux politiques, eux-mêmes en totale osmose avec les milieux de la haute fonction publique, où le pouvoir et les postes sont monopolisés par les anciens élèves des meilleures écoles ? Le pouvoir n’est pas entre les mains du peuple en France. Il ne l’a jamais été. Il est entre celles des technocrates et spécialistes de la chose publique.

C’est sans doute très éloigné de l’image idéale que notre République aime donner d’elle-même, et révoltant pour des puristes de la démocratie, mais c’est peut-être aussi un mal inévitable. Dans un monde plus complexe, où les dimensions économiques et sociales sont plus interdépendantes, et où l’État lui-même est plus gros et plus compliqué que jamais, les sujets sont d’une technicité redoutable. La compréhension de la chose publique, pour une très large part de son fonctionnement, n’est à présent accessible qu’aux seuls experts. Les citoyens ne sauraient pas avoir d’avis pertinents sur la plupart de ces questions. Encore une fois, leur ignorance des subtilités des mécanismes du monde rend particulièrement peu souhaitable leur intervention directe. Le voile hypocrite de la démocratie – en réalité aristocratie, ou technocratie si l’on veut –, est là pour sauvegarder les apparences tout en laissant les commandes à ceux qui en ont vraiment les capacités.

Jacques Delors, ancien président de la Commission européenne, a eu cette phrase étonnante : « L’Europe est une construction à allure technocratique et progressant sous l’égide d’une sorte de despotisme doux et éclairé[56]. » Autrement dit, l’Union européenne, qui aura permis jusqu’à présent soixante-dix ans de paix dans un continent jusqu’alors régulièrement ravagé par des guerres, aura été réalisée en grande partie contre la volonté du peuple, par quelques élites suivant leurs propres aspirations. Elle n’a pas été guidée par la volonté des populations, pour qui un tel dessein était trop nouveau, trop en rupture par rapport à leur propre expérience, pour qu’elles puissent à l’époque le souhaiter vraiment. Ne serait-ce pas d’ailleurs le cas de certaines lois jugées aujourd’hui indiscutablement bonnes ? Si l’on soumettait l’abolition de la peine de mort à un référendum, il est fort possible qu’elle soit rétablie. Elle n’aurait en tout cas

jamais été adoptée de cette façon en 1982 : il aura fallu que des représentants élus décident de « trahir » leurs électeurs en suivant leur conscience. Les lois votées contribuent du reste à faire évoluer la volonté des citoyens, de façon exactement inverse donc à l'ordre supposé des choses. Si l'homosexualité et l'avortement sont désormais acceptés et le tabac proscrit des transports en commun à la satisfaction générale (qui imagine aujourd'hui fumer dans un train ou un avion ?), pour ne choisir que quelques exemples, c'est parce que la loi a permis d'influencer l'opinion.

Un homme politique est par fonction le grand prêtre des représentations sociales. L'exercice du pouvoir oblige à mille compromis et arbitrages périlleux entre contraintes contradictoires. À cela s'ajoute la difficulté de concilier les intérêts divergents de tant de communautés, de groupes d'influence, et de prendre en compte des dizaines de facteurs tous plus ou moins incertains. L'hypocrisie est le moyen employé par les responsables politiques pour faire face à ces contradictions.

Quelques exemples ?

« Adapter » les statistiques officielles a maints avantages. Sous-estimer l'inflation permet de moins revaloriser les revenus indexés, et ainsi d'alléger subrepticement les dépenses. Gonfler les prévisions de croissance permet d'alléger les efforts budgétaires à réaliser en surestimant les recettes fiscales. De la même façon, le trucage du budget est un exercice pratiqué annuellement avec une particulière adresse : en repoussant artificiellement des dépenses à l'année suivante, on parvient à limiter le déficit public affiché.

La complication des procédures décourage 30 % des ayants droit de réclamer le Revenu de Solidarité Active ? C'est une économie qui est souhaitée, et même comptabilisée dans les prévisions de coût des nouveaux dispositifs.

La prostitution, comme chacun sait, est théoriquement interdite, ou au moins elle n'est pas une profession officiellement déclarable. Le principe adopté par la France depuis la fermeture des maisons closes est que la prostitution n'est jamais qu'une déviance marginale qui a vocation, dans l'idéal, à ne pas exister *du tout*. Un principe qui a besoin d'une copieuse dose d'hypocrisie pour perdurer, tant la prostitution reste omniprésente. L'État, qui ne plaisante pas avec ses recettes

fiscales, n'hésite pas à taxer les revenus des prostituées en calculant, de façon particulièrement élégante, le prix moyen de la passe et le nombre moyen de clients. Face à cette activité, l'État est particulièrement schizophrène puisqu'il pénalise aujourd'hui les clients tout en organisant soigneusement la récupération de la part qui lui revient sur cette activité.

De la même façon, l'État prétend désapprouver la cigarette mais perçoit 80 % du prix de vente sous forme de taxe, et a pris bien soin d'augmenter le prix du paquet par petits sauts afin de ne pas décourager trop de fumeurs. Une duplicité comparable dans le cas des jeux de hasards, dont il garde jalousement le monopole, et auquel il encourage le bon peuple. L'État sait bien qu'il s'agit d'un jeu cruel où l'infime nombre de vrais gagnants cache la foule des gens, souvent modestes, auxquels le divertissement coûte bien cher.

Compter la valeur des services publics en prenant uniquement leur coût comme référence ? Tellement utile quand il s'agit de ne pas apporter la lumière sur les gaspillages et les inefficacités de la sphère publique qui sont les conséquences d'une volonté d'acheter la paix sociale à coups de dépenses publiques financées à crédit.

Tous les spécialistes savent que l'aide publique à la recherche d'emploi est quasiment sans effet. Ceux qui peuvent retrouver un travail n'ont pas besoin de la lourde structure de Pôle Emploi, lui préférant la légèreté de plateformes en ligne privées. Quant à ceux qui sont trop éloignés du monde du travail pour espérer y retourner, l'hypocrisie est de faire comme s'ils avaient vocation à retrouver un travail.

Mentionnons aussi ce que j'appelle la « comédie de l'utilité ». Tout, dans la communication de l'État, est fait pour donner l'impression que si la France est dépourvue cinq minutes de gouvernement, la société s'arrêtera de fonctionner. Les trains s'arrêteraient en pleine voie, les feux de signalisation deviendraient fous, la guerre de tous contre tous s'instituerait en un clin d'œil. C'est totalement faux. Le fonctionnement du pays est assuré par l'administration, qui garantit par vocation la continuité de la présence de l'État. Souvenons-nous que la Belgique a vécu pendant 541 jours sans gouvernement, et l'absence d'équipe ministérielle n'a en rien bloqué le pays. La réalité est que les ministres produisent

essentiellement de l'agitation et de la représentation, en plus de quelques textes de loi ici et là. Les affaires courantes se gèrent en dehors d'eux. Exactement comme le cerveau humain « gère » la plupart de ses ordres de façon inconsciente (doit-on indiquer à son cœur de battre ? Et à ses poumons de se remplir ?), laissant aux processus conscients la rêverie et la vanité des discours.

Un dernier exemple de l'utilité de l'hypocrisie en politique : les déclarations auto-réalisatrices. On sait que l'état de l'économie dépend en grande partie des anticipations des consommateurs et des entreprises. Si une croissance est anticipée, ceux-ci vont produire et ceux-là consommer, créant de fait la croissance annoncée ! Prétendre que tout va bien, que la croissance est en vue, que les choses vont dans le bon sens sont, dans la bouche d'un homme politique, de pieux mensonges utiles à l'avènement de la prospérité annoncée.

Nombre des hypocrisies décrites ici, soutiendront à bon droit mes lecteurs, sont authentiquement révoltantes. C'est vrai. Mais elles ne le sont que dans l'excès, et pas dans leur principe. Les pratiques décrites ici procèdent toutes d'une nécessité fonctionnelle : répondre à une injonction contradictoire. Cette hypocrisie est comme l'huile placée par petites giclées au moyen d'une burette dans les rouages du système. Supprimez-la entièrement, bannissez-la de tous les recoins où elle s'est nichée, et l'État cessera de fonctionner ou deviendra inhumain.

Comme dans l'entreprise, l'hypocrisie bénigne voisine avec son double inversé et obscur. L'hypocrisie politique maligne est un outil d'asservissement, une prison subtile où chacun s'emprisonne l'un l'autre.

La Venise décadente du XVIII^e^ siècle a pu être décrite comme « une aristocratie tempérée par le carnaval[57] ». Les divertissements de cette fête incessante qu'était devenue la cité des Doges, alors qu'elle avait perdu l'influence et le rayonnement commercial qui avaient fait sa fortune, permettaient au régime autoritaire de se maintenir. Il survivra d'ailleurs jusqu'à l'arrivée des troupes de Napoléon, à l'orée du XIX^e^ siècle.

L'hypocrisie, voile de l'ambivalence, est elle-même ambivalente : selon les formes qu'elle prend, elle sert à la domination ou à l'émancipation, elle peut devenir un piège en même temps qu'elle peut être utile à la vie quotidienne. À

côté de la dimension solaire et libératrice de certaines pratiques hypocrites, d'autres mécanismes permettent l'asservissement. Ils ont été employés par toutes les dictatures. Ils sont des mécanismes de mort, car au lieu de mettre la société en mouvement, ils fixent, bloquent les évolutions et finalement réduisent de force les contradictions.

L'hypocrisie maligne a toujours existé. Mais son développement était contenu par la force de l'hypocrisie bénigne. C'est cette dernière qui dominait, empêchant une cristallisation morale qui aurait figé la société. C'est précisément le risque nous nous courons, à présent que les rapports de force se sont inversés.

L'ère des nouveaux puritains dans laquelle nous entrons parachève la crise de l'hypocrisie traditionnelle.

---

1. E. REY, *Éloge du mensonge*, Paris, Hachette, 1925, p. 56.

2. *Ibid*., p. 23.

3. E. GOFFMAN, *La Mise en scène de la vie quotidienne, 1-La présentation de soi ; 2-Les relations en public*, Paris, Éd. de Minuit, 1973.

4. B. CRAVERI, *L'Âge de la conversation*, Paris, Gallimard, 2002.

5. *Mémoires de Talleyrand (1754-1815)*, Plon, Paris, 1982, p. 74, cité dans *ibid*., p. 378.

6. *Ibid*.

7. *Ibid*., p. 367.

8. J. CABANIS, *Saint-Simon l'admirable*, Paris, Gallimard, 1974, p. 137.

9. Sur ce débat, voir par exemple P. BEAUSSANT, *Vous avez dit baroque ?*, Paris, Babel, 1988, p. 96-97.

10. « Le cœur du paradoxe baroque, et du théâtre européen de cette époque, c'est l'art de la déclamation », E. GREEN, *La Parole baroque*, Paris, Desclée de Brouwer, 2001, p. 83.

11. P. BEAUSSANT, *Vous avez dit Baroque ?*, p. 31.

12. *Ibid*.

13. *Ibid*., p. 145.

14. LA BRUYÈRE, *Caractères*, « De la Cour », 2, cité dans E. NORBERT, *La Société de cour*, Paris, Flammarion, 2008, p. 99.

15. Cité dans J. CABANIS, *Saint-Simon l'admirable*, p. 173.

16. *Ibid*., p. 148.

17. *Ibid*., p. 154.

18. SAINT-SIMON, *Mémoires*, t. X, chap. CLXXXV, cité dans N. ELIAS, *La Société de cour*, p. 93.

19. M. PROUST, *La Recherche du temps perdu*, emplacement 25155 kindle.

20. « Les tyrans faisaient largesse d'un quart de blé, d'un sestier de vin et d'un sesterce ; et lors c'était pitié d'ouïr crier : Vive le roi ! Les lourdauds ne s'avisaient pas qu'ils ne faisaient que recouvrer une partie du leur, et que cela même qu'ils recouvraient, le tyran ne leur eût pu donner, si devant il ne l'avait ôté à eux-mêmes », E. DE LA BOÉTIE, *Discours de la servitude volontaire*, Paris, Éd. Mille et une nuits, 1997, p. 68.

21. B. CASTIGLIONE, *Le Livre du courtisan*, Paris, GF-Flammarion, 1987, p. 130.

22. *Ibid*., p. 128.

23. M. PROUST, *Le Temps retrouvé*, Paris, Gallimard, 1990, p. 6-7.

24. Y. VERDIER, *Façons de dire, façons de faire*, Paris, Gallimard, 1979, p. 277.

25. *Ibid*., p. 281.

26. J. CASANOVA, *Histoire de ma vie*, Paris, Robert Laffont, t. III, 1993, p. 384 s.

27. B. FERRIER, *L'Homme qui jouait de l'orgue*, Paris, Max Milo, 2015, p. 225-226.

28. Comme le notent J.-C. PARACUELLOS et P.-J. BENGHOZI (dir.) dans *Télévision, l'ère du numérique*, Paris, La Documentation Française, 2011, p. 92.

29. Comme le souligne J. BICHOT dans *Le Labyrinthe, compliquer pour régner*, Paris, Manitoba/Les Belles Lettres, 2015, p. 69.

30. G. T. DI LAMPEDUSA, *Le Guépard*, Paris, Points, 2007.

31. Cité dans J. CABANIS, *Saint-Simon l'admirable*, p. 172.

32. L. ARAGON, *Aurélien*, Paris, Gallimard, 2000, p. 191.

33. J.-F. AMADIEU, *Le Poids des apparences*, Paris, Odile Jacob, 2002, p. 82.

34. *Ibid*., p. 193.

35. O. WILDE, *Le Déclin du mensonge, une observation*, Paris, Allia, 2003.

36. *Ibid*., p. 36.

37. « Sans la musique, la vie serait une erreur », disait Nietzsche, le mot de musique étant bien sûr à entendre au sens grec général des « œuvres inspirées par les Muses ».

38. É. FAURE, *Histoire d'art : l'art antique*, Paris, Folio Essais, 1988.

39. H. HESSE, *Narcisse et Golmund*, Paris, Calmann-Lévy, 1948.

40. D. FERNANDEZ, *Amants d'Apollon, l'homosexualité dans la culture*, Paris, Grasset, 2015.

41. G. AKERLOF, R. SHILLER, *Marché de dupes : l'économie du mensonge et de la manipulation*, Paris, Odile Jacob, 2016.

42. K. POLANYI, *La Grande Transformation : aux origines politiques et économiques de notre temps*, Paris, Gallimard, 1983.

43. J.-P. LE GOFF, *Le Mythe de l'entreprise*, Paris, La Découverte, 1992, p. 27.

44. B. MARIANNE, S. MULLAINATHAN, « Are CEOs rewarded for luck ? The ones without principals are », *The Quarterly Journal of Economics* 116.3 (2001), p. 901-932.

45. R. H. FRANK, *Success and Luck : Good Fortune and the Myth of Meritocracy*, Princeton University Press, 2016.

46. A. G. MARTÍNEZ, *Chaos Monkeys : Obscene Fortune and Random Failure in Silicon Valley*, New York, Harper, 2016.

47. L'anecdote est rappelée dans H. MINTZBERG, *Le Management, voyage au centre des organisations*, Paris, Eyrolles, 2004, p. 640 s.

48. N. BRUNSSON, *The Organization of hypocrisy, talk decisions and actions in organizations*, Londres, John Wiley & Sons, 1989.

49. Voir par exemple : E. ENRIQUEZ, *Les Jeux du pouvoir et du désir dans l'entreprise*, Paris, Desclée de Brouwer, 1997 ; E. ENRIQUEZ, *L'Organisation en analyse*, Paris, PUF, 1992 ; N. AUBERT, V. DE GAULEJAC, *Le Coût de l'excellence*, Paris, Éd. du Seuil, 1991.

50. M. CROZIER, *Le Phénomène bureaucratique*, Paris, Éd. du Seuil, 1963.

51. G. AKERLOF, R. SHILLER, *Marché de dupes : l'économie du mensonge et de la manipulation*, Paris, Odile Jacob, 2016.

52. A. DOWNS, *An Economic Theory of Democracy*, New York, Harper & Row, 1957.

53. B. PAGE, « The Theory of Political Ambiguity », *The American Political Science Review*, vol. 70, n° 3 (sept. 1976), p. 742-752.

54. G. AKERLOF, R. SHILLER, *Marché de dupes : l'économie du mensonge et de la manipulation*, p. 117.

55. H.-H. HOPPE, *Democracy : the god that failed*, Londres, Transaction publishers, 2001, p. 103.

56. Conférence à Strasbourg, 7 décembre 1999.

57. Lu dans *Commentaires*, n° 154, p. 347.

1. SHAKESPEARE, *Comme il vous plaira*, 1599.

DEUXIÈME PARTIE

LA CRISE DE L’HYPOCRISIE

les nouveaux puritains

[…] pourquoi vivre, si tout [est] ainsi qu'il apparaît ?

U. ECO, *Le Pendule de Foucault*.

Quel intérêt aurait mon essai s'il n'était que la révélation d'un secret connu de tous ? La belle révélation en vérité ! Si je parle, c'est qu'il y a péril. L'art plurimillénaire de l'hypocrisie est en passe d'être oublié. Non pas oublié, mais saccagé. Annihilé d'autorité. Ravagé comme l'a été, à deux reprises, Rome par les barbares.

Aux cent chemins de l'hypocrisie qui faisaient les délices de la civilisation répondent désormais mille attaques visant à la supprimer.

Pourquoi l'hypocrisie est-elle en train d'agoniser ? Quelles sont les formes de la nouvelle hypocrisie, maligne celle-là, qui triomphent ? En quoi pouvons-nous craindre que la disparition de l'hypocrisie bénigne nous laisse, nus et tremblants, sous le joug de maîtres implacables ?

Les forces de la mise en cohérence et de la bêtise marchent de conserve pour conduire notre civilisation à une impasse. Le numérique vient renforcer ce mouvement déjà amorcé depuis longtemps. Il accélère seulement le déchirement du voile de l'hypocrisie traditionnelle, pour imposer le règne stupide et malsain de la transparence, autrement dit celui d'une hypocrisie aux mécanismes fort différents. Nous entrons dans l'ère du premier degré. Celle où, dévêtus de nos ambiguïtés, nous serons en même temps dépossédés de nos contradictions. Elle sera pour nous une ère d'aliénation sans précédent.

4.

Quand le jeu se prend au sérieux

> Quand je récite une scène triste, mes yeux se remplissent de larmes, et quand je récite une scène terrible, mes cheveux se dressent sur ma tête et mon cœur palpite.
>
> PLATON, *Ion.*

Que s’est-il passé ? Comment une habitude ancrée au cœur de notre civilisation depuis des dizaines de siècles peut-elle aujourd’hui devenir insupportable ?

La chose ne s’est pas faite en une fois. Elle est le résultat d’un long processus qui culmine désormais dans l’amoncellement astronomique de zéros et de uns qui baigne le siècle nouveau. Le numérique est l’étincelle dont notre société avait besoin pour embraser l’ordre hypocrite ancien. Sur ses cendres naît une hypocrisie nouvelle et terrifiante.

Le drame, s’il fallait le résumer en une phrase, est que nous prenons désormais le jeu au sérieux.

L’esprit d’utopie

Platon est le fondateur du refus de la dramaturgie sociale. En opposant l’immobilité éternelle des vérités transcendantes au mensonge des choses sensibles, le philosophe athénien a planté les premières graines d’un mépris du réel et d’un idéalisme promis à un bel avenir. Cet idéalisme est la première forme de l’esprit d’utopie qui s’épanouit aujourd’hui, après plusieurs siècles de gestation et de lentes progressions. Si la comparaison avec Silène a fait de Socrate l’exemple même du décalage entre les apparences et la réalité, le philosophe, ou du moins celui que Platon met en scène dans ses dialogues, a fondé le refus forcené de l’hypocrisie.

Socrate, c’est assez clair, est le premier contempteur de l’hypocrisie. L’esprit de sa démarche est bien celui-ci : exiger que l’on sache de quoi l’on parle. Il dénonce la mise en scène du savoir et cherche à mettre son interlocuteur en face de son ignorance. Au général qui se prétend courageux, il demande de définir le courage ; à l’ami il demande de définir l’amitié ; à l’homme de bien il demande de définir le bien. Et toujours, de question en réponse, le dialogue en vient à mettre en évidence l’absence de précision derrière chacune de ces qualités revendiquées. Ce faisant, c’est à l’hypocrisie traditionnelle que Socrate s’attaque. Il feint de ne pas savoir que la plupart de nos discours sont des mises en scène utiles de certitudes, et non des démonstrations mathématiques. Les discours sont des outils sociaux qui permettent l’accord et l’échange. Des représentations partagées. Exiger qu’ils soient précis et exacts comme des

équations est absurde. En poussant son interlocuteur à aller au bout des concepts qu'il emploie, Socrate déchire le voile social pour révéler le vide de toute affirmation. Ce faisant, il ne révèle nulle vérité. Le dialogue socratique ne prétend rien montrer, si ce n'est la légèreté de ceux qui pensent savoir quelque chose. Il n'apporte donc rien à l'échange, mais porte ce dernier sur un terrain qui n'est pas le sien : celui de la vérité. Il est ainsi comparable à un spectateur qui monterait sur scène pour soulever le masque de théâtre des *hypocritai* en cothurnes et annoncer en triomphant qu'il y a un visage d'acteur dessous. On peut aussi voir en Socrate un grincheux qui s'indignerait tout haut de la vacuité des discussions de comptoir ou de ce que les Anglais appellent fort justement les *small talks* – ces paroles souvent conventionnelles que l'on échange lors de nos relations quotidiennes. C'est ignorer que les échanges n'ont pas pour but de dire le vrai, ou même d'être intéressants, mais sont des outils sociaux de mise en relation. Ils tissent du lien, manifestent une volonté de partage. Leur demander plus, c'est méconnaître leur fonction. Personne n'attend des deux phrases échangées avec son boulanger qu'elles soient d'une pénétrante originalité, d'une parfaite exactitude et révèlent en un mot le mystère des Essences. Socrate, puis Platon, ont voulu tout prendre au premier degré.

> Veut-on faire taire un homme et le ridiculiser, il n'est que d'exiger de lui que chacune des propositions qu'il émet et le moindre de ses mots soient strictement exacts en tout point. Veut-on étouffer une idée, empêcher une révélation, obnubiler le dévoilement d'une situation […], il suffit de ne tolérer, en leur expression, aucun raccourci et nulle approximation[1].

Au fond, il s'agit toujours de l'éternel antagonisme entre sophistes et philosophes : les premiers sont des agnostiques de la vérité. Plus exactement, ils sont conscients de son pluralisme et veulent rendre hommage à toutes. Les seconds sont des ayatollahs de la vérité, n'en voulant aucune puisqu'il y en a plus d'une, ou plutôt visant la vérité si haut, et même la sachant hors de portée,

méprisent ceux qui paraissent se contenter de moins. Platon a fait des sophistes les méchants de l'histoire. En rendant hommage à la pluralité des visages du monde à travers leur refus de fixer la vérité en un point précis et indiscutable, les sophistes s'inscrivaient parfaitement dans la continuité de la pensée mythique. Cette dernière mêlait raison et révélation, reconnaissait la magie du monde, l'existence de forces divines, d'une Moira supérieure même aux dieux, et en même temps de la raison et de la capacité de chacun à faire des choix. La tragédie, répétons-le, ne disait pas autre chose.

Contre l'obsession platonicienne des Essences et le mépris pour tout ce qui pouvait s'en éloigner – y compris, et surtout, les œuvres des Muses –, Aristote a opposé le réalisme, le sens du compromis, le « faire avec ». C'est cet art du « faire avec » au moyen du « faire comme si » qui a dominé la société, comme j'ai essayé de le montrer plus haut. Mais l'idéalisme n'a jamais entièrement disparu. Chaque époque a toujours été travaillée par cette lancinante tentation : prendre le jeu pour argent comptant. Oublier qu'il est un jeu. Prendre les folies au sérieux, au lieu de considérer le sérieux comme une folie. Le fou, pourtant, n'est pas celui qui joue, mais qui prétend qu'il ne joue pas. L'idéalisme a connu maintes périodes de jaillissements. Elles se sont toujours closes, le plus souvent après bien des souffrances. Ces parenthèses mises à part, notre monde, jusqu'à présent, avait réussi à résister à l'idéalisme, entretenant toujours de discrètes mais efficaces trappes de sortie, d'élégants mondes souterrains où s'épanouissaient nos contradictions.

La Grèce avait son recul goguenard face à sa propre religion, cet athéisme masqué qui avait fait des dieux de l'Olympe des caricatures de tous les défauts terrestres – jalousie, emportement, violence, rancœur et bien sûr désir – pour ne jamais oublier à quelle vraie place mettre ce singulier panthéon, en dehors des cérémonies officielles. Aristophane montre dans *Les Nuées* comment le bon peuple d'Athènes considérait Socrate : au mieux comme un doux rêveur, au pire comme un escroc menaçant l'ordre social.

L'Égypte était certes plus mystérieuse et compassée, mais comment ne pas voir dans ces trois mille ans d'un culte à peu près inchangé – nonobstant la tentative avortée de révolution d'Akhenaton – un formalisme mécanique au fond

assez indifférent à toutes ces fariboles que contaient les prêtres en leur temple. Le peuple égyptien était courageux, appliqué et résigné. Ils auront supporté avec philosophie trois millénaires de joug de pharaons dégénérés. Ils auront donné leur labeur, transporté des millions de tonnes de pierre, vu trente-trois dynasties se succéder entre 3150 avant notre ère et 30 après J.-C. Mais la soumission de leur cœur, du moins j'aime à le penser, ils ne la donnèrent jamais.

Rome, quant à elle, ne croyait qu'en sa propre force virile. Après une période républicaine baignant dans ses sévères vertus et attachée au respect des mœurs des Anciens, l'empire s'est abandonné à l'ivresse du pouvoir absolu avec délices. Dans les deux cas, il n'y a eu qu'un seul jeu, joué avec passion : celui de la domination de Rome. Fous d'orgueil, les Romains ont été comme des joueurs de casino accrocs à la table de black jack. Jusqu'à la banqueroute finale. La vérité avait beaucoup moins d'importance pour un Romain que la grandeur de Rome. Leur hypocrisie à eux, c'était cette *Urbs* placée par eux au centre du monde.

Ce vaste millénaire allant de la fin de l'antiquité à la Renaissance que l'on appelle le Moyen Âge n'a pas été non plus étranger au compromis hypocrite. L'historien John Boswell en a livré deux illustrations frappantes. Il a d'abord montré que jusqu'aux XIII^e^ et surtout XIV^e^ siècle, contrairement à l'image que l'on a aujourd'hui, l'homosexualité n'était pas directement condamnée, ou en tout cas ne faisait l'objet d'aucune poursuite particulière[2]. La fin de la tolérance vis-à-vis des comportements sexuels alternatifs et des croyances en général a pris fin lorsque l'Église a dû consolider un pouvoir politique, social et religieux menacé. Elle n'a pas empêché d'ailleurs, comme je l'ai mentionné plus haut, l'expression (à peine) volée des passions homosexuelles à travers les arts notamment, et plus généralement l'existence de vies homosexuelles plus ou moins ouvertement vécues, pour autant qu'elles respectent les règles des convenances hypocrites. Sur un tout autre sujet, Boswell a aussi montré l'étonnante importance de la pratique de l'abandon d'enfant depuis l'antiquité : jusqu'à 30 % des naissances enregistrées dans une capitale telle que Paris, et ce jusqu'au XVIII^e^ siècle ! La fonction sociale de ces abandons ? Être « […] un régulateur pathétique, mais

doux, du développement démographique et des mécanismes secrets de la famille européenne[3] ».

L'âge baroque, j'y ai assez insisté, a fait de l'hypocrisie son principe de fonctionnement. La mise en scène, l'illusion et la conscience de l'instabilité du monde étaient ses vrais piliers.

C'est avec les Lumières, une fois les lampions de la fête baroque éteints, que l'hypocrisie a connu ses premiers grands revers. À partir de cette époque, elle ne fera que refluer. La seconde moitié du XVIII^e^ siècle aura été ce moment où, secouant le poids de croyances trop longtemps portées, s'est concrétisée l'idée qu'il était possible de fonder une société sans hypocrisie. Si la tentation n'était pas nouvelle, elle a pris à partir de ce moment une importance qu'elle n'avait jamais eue.

Cela ne signifie pas que l'hypocrisie traditionnelle a cessé subitement. Elle a encore livré de remarquables exemples pendant deux siècles. L'ère victorienne en fait partie. Comme l'écrit John Fowles dans un roman, le XIX^e^ siècle,

> était une époque où la femme était sacrée ; et où vous pouviez acheter une fille de treize ans pour quelques livres – quelques shillings, si vous la vouliez pour une heure ou deux… Où le corps de la femme n'avait jamais été autant caché à la vue ; et où tous les sculpteurs étaient jugés sur l' habileté à sculpter des femmes nues… Où il était universellement reconnu que l'orgasme féminin n'existait pas ; et pourtant où chaque prostituée apprenait à en simuler un[4].

Je tiens à ajouter que je ne me félicite ni ne loue les cas ici cités. Je souligne simplement que, face à un ordre social particulièrement strict et rigoriste, la réalité des pratiques était faite de transgressions constantes, de niveaux multiples de réalités.

Je l'ai déjà rappelé, chaque époque a eu ses poussées de puritanisme. Les équilibres hypocrites traditionnels ont toujours provoqué, par intermittence, l'éclosion de bulles de pureté. Ces moments où quelques illuminés souhaitaient

faire abstraction du réel pour faire rentrer la société dans le lit de Procuste de leurs lubies religieuses ou philosophiques. Mais ces périodes étaient suffisamment courtes pour n'apparaître que comme des exceptions confirmant le consensus hypocrite. Elles ne constituaient que des parenthèses souvent douloureuses vites refermées, sous la pression d'un pragmatisme qui, tôt ou tard, finissait par forcer les idéaux à composer avec le réel. Au total, ces périodes de réactions puritaines prétendant annihiler l'hypocrisie n'étaient que des poussées sporadiques et éphémères. Le sérieux, si je puis dire, n'était qu'une courte folie.

Les nombreuses utopies qui furent écrites tout au long de l'histoire ne sont au fond que des expressions littéraires du même élan, de la même aspiration à l'annihilation de l'ambiguïté. De la Callipolis – « belle cité » – de Platon[5] à l'abbaye de Thélème de Rabelais en passant par *L'utopie* de Thomas More – qui forgea le mot –, *La Cité du Soleil* de Tommaso Campanella ou l'Eldorado de Voltaire, il s'agit toujours de décrire une société idéale, débarrassée de ses compromis, de ses déviances, de toutes les imperfections en un mot qui fourmillent dans le monde réel.

Ces utopies, par définition, sont des lieux qui n'existent pas. Toutes les tentatives – elles furent nombreuses – pour en faire des réalités, pour appliquer leur programme de perfection, se sont invariablement traduites par de cuisants échecs, et de rapides retours en arrière, avoués ou non.

Avec les Lumières, il ne s'agit plus d'une poussée éphémère de rigorisme, fruit du zèle anti-hypocrite de quelques meneurs charismatiques. Le mouvement est plus profond. Signe de ce passage à une ère nouvelle : alors qu'un Casanova soutient qu'il faut conserver en public la religion, Voltaire veut en libérer le peuple. Ce n'est pas la foi qui oppose l'incroyable aventurier, escroc et séducteur, au philosophe. Un même dédain pour les religions constituées les rassemble plutôt. C'est en revanche une approche radicalement différente du rapport à l'ambiguïté qui se manifeste ici : elle oppose celui pour qui feindre est une seconde nature, la contradiction un élément banal du décor, à celui qui veut mettre la société en cohérence.

Le rêve d’une société-machine

Comment expliquer le développement rapide de ce besoin pour une cohérence qui n’avait jamais durablement réussi à s’imposer ? À quel moment avons-nous commencé à prendre le jeu tellement au sérieux que nous en avons oublié ce qu’il était ?

La première graine du mouvement qui a éclos il y a trois siècles avait été plantée bien plus tôt. Très exactement un matin du 31 octobre 1517, lorsqu’un moine de 34 ans du nom de Martin Luther placarda ses 95 propositions à la porte de l’église de La Toussaint de Wittemberg. Il y condamnait le commerce des indulgences par lequel l’Église prétendait vendre le salut, et plus généralement la vie dissolue du haut clergé. La critique trouva un terreau politique fertile dans cette Allemagne en gestation éprise d’indépendance face à la papauté et à l’empereur Charles Quint. Le protestantisme devint le plus grand schisme de la chrétienté.

C’est, du point de vue de l’hypocrisie, un tournant décisif.

Comme on le sait, Max Weber attribuait le développement du capitalisme aux caractéristiques de l’éthique protestante. Cette dernière, plus favorable au commerce, ne voyait plus dans l’enrichissement un péché mais au contraire une preuve de l’élection divine. La prégnance de cette vision nouvelle du salut expliquerait l’avance considérable prise par les pays protestants lors de la Révolution industrielle. Les conséquences de cette avance ont été considérables puisqu’elle aura permis la domination anglo-saxonne dans la plupart des

domaines. L'empire britannique au XIX^e^ siècle puis les États-Unis au XX^e^ siècle n'auront pas seulement imposé leur pouvoir politique et économique, ils auront aussi diffusé leur système de valeur.

Le protestantisme n'a pas seulement répandu dans le monde la relation marchande comme phénomène dominant et structurant la société – alors qu'auparavant le commerce était subordonné aux exigences politiques et religieuses. Il a porté une approche radicalement nouvelle de l'hypocrisie. Chez le catholique, l'action humaine est sous le regard de Dieu, certes, mais elle est aussi paradoxalement permise par lui, et est donc un reflet de sa tolérance. Dieu prête la main à ce qui advient puisqu'il récompense la résistance au péché, la vie vertueuse. Comme il permet ce qu'il aurait aussi bien pu empêcher – n'empêcha-t-il pas Abraham de sacrifier son fils Isaac ? –, la faute est toujours faite sous son regard, et donc en un sens permise par lui. Certes, pour un catholique, le chrétien reste responsable de ses actes, mais Dieu ne permettra jamais qu'on aille plus loin que ne va sa miséricorde. L'éthique protestante, quant à elle, sépare radicalement le divin de l'action humaine. Chez les protestants, Dieu n'a rien à voir avec nos actions. Elles doivent donc être rigoureuses, parfaites. La marge de manœuvre du catholique qui, tel un enfant, ne transgresse que sous les yeux de parents dont il sait qu'ils interviendront s'il va vraiment trop loin, n'existe plus. En se diffusant, l'éthique protestante a porté à la domination culturelle du génie catholique de l'ambiguïté un coup fatal.

L'influence protestante n'est cependant par la seule explication que l'on peut donner à l'érosion de l'hypocrisie. Le développement du rationalisme en est une beaucoup plus convaincante.

La modernité née avec les Lumières aura eu pour fondation un rationalisme héritier sans doute de cet humanisme de la Renaissance où l'homme étant replacé au centre des préoccupations, il n'était déjà plus un élément dans une mise en scène plus grande que lui. En voulant penser la société en dehors de la révélation divine, sans l'aide des écritures ni de son clergé, les penseurs des Lumières ont naturellement insisté sur la nécessité d'utiliser la raison – et la science, qui en est la fleur par excellence – comme guide.

Jean-Jacques Rousseau est le penseur qui aura le plus contribué à renforcer la dynamique utopique. Pour lui, l'homme n'est mauvais que parce qu'il est corrompu par la société. C'est elle qui lui inocule la maladie de la duplicité. Revenir à l'état de nature, c'est donc nécessairement revenir à la cohérence originelle. Il est significatif que le philosophe ait été particulièrement critique avec l'« art de plaire » développé dans les salons. Il ne voyait dans cette adresse mondaine à converser, cette mise en scène sociale que, comme l'écrit Craveri, « la manifestation suprême de l'amour-propre » et « une arrogante volonté de domination[6] ». L'art délicat et difficile de converser développé par les femmes de l'aristocratie en leurs salons est l'exact opposé de la simplicité primitive rêvée par Rousseau. À l'ambiguïté cultivée avec passion, il préfère une clarté non équivoque. Au jonglage virtuose entre les niveaux de vérité, il préfère la continuité de la cohérence.

Au moment où, pour la première fois, on entrevoyait la possibilité d'édifier une société ne reposant sur aucune base religieuse ou politique traditionnelle, il est apparu évident que la construction sociale visée devait être vierge de toute contradiction. À l'image de la ville idéale projetée par Léonard de Vinci à Romorantin qui devait, selon les ordres de François I^{er,} devenir la capitale du royaume, la société idéale pour les hommes des Lumières devait être comparable à une mécanique d'horloge. Or une machine est dépourvue d'éléments inutiles. Ses rouages ont tous une fonction précise et aucune ne peut contredire l'autre. Il ne saurait y avoir un mécanisme s'opposant à un autre, sans quoi la machine se bloquerait. Ce fantasme de la société-machine est présent dès la Révolution française. À travers l'Être suprême, c'est à la raison que l'on voue un culte. Celle-ci s'est trouvée d'autant mieux considérée qu'elle était censée s'opposer à la superstition que l'on souhaitait extirper des esprits.

Il est amusant que le triomphe de l'éthique protestante, à travers l'influence des pays où elle s'est épanouie, corresponde aussi à celui de la raison. Luther qualifiait cette dernière de « prostituée du diable » et critiquait à l'époque le rationalisme de l'Église… Porté par la double dynamique de l'éthique protestante et du rationalisme, la Révolution industrielle a mis l'entreprise au centre de la société. Ou, plus exactement, a mis l'échange marchand au centre

des relations humaines, portant la société à la périphérie. Cette déportation du centre de gravité sociale est un événement majeur. Le cours de l'histoire n'en a pas seulement été bouleversé. C'est le mécanisme hypocrite même qui a été affaibli. À partir de cette époque, l'utopie a cessé d'être une rêverie de philosophe pour devenir un projet économique, politique et social à part entière.

Au XIX^e^ siècle, le sociologue Max Weber avait été frappé par le développement rapide de ce qu'il appelait les « bureaucraties ». Ces grandes organisations aux règles, à proprement parler, *inhumaines*, au sens où elles essayent de ne pas prendre en compte l'humain dans son individualité ou sa sensibilité, étaient selon lui le fait le plus caractéristique de notre modernité. Alors qu'on n'en retient aujourd'hui que ce qui saute aux yeux – la production de masse, l'explosion des échanges –, lui soulignait avec justesse le substrat indispensable à ce nouvel ordre productif : l'hégémonie des grandes bureaucraties reposant sur la rationalité des règles et des procédures. Ce monde de la révolution industrielle n'est pas d'abord un monde d'échange. Ce dernier n'est que la conséquence presque superficielle du vrai changement. C'est avant tout un monde *désenchanté*, privé de ses ressorts religieux ou magiques, gouverné par la froide raison.

À la célèbre expression employée par Weber pour décrire cet ordre bureaucratique – « la cage de fer » – répond l'angoissante vision d'un Franz Kafka. L'écrivain tchèque est le pendant onirique du constat wébérien, le cri d'effroi d'un romantique précipité dans l'enfer de papier des assurances.

Or qu'est-ce que ce désenchantement dont parle Weber si ce n'est, précisément, la fin des représentations, la dénonciation des « enchantements » partagés ? Le monde désenchanté est celui qui prétend en finir avec l'hypocrisie. Weber déplore l'oubli de notre part d'irrationnel au profit de la seule rationalité bureaucratique. Il était conscient de la tension existant entre les deux et inquiet de l'ambition de son temps d'en finir avec l'irrationalité dont il voyait trop bien l'omniprésence.

L'évolution même du sens du mot rationalité témoigne de cette volonté nouvelle de chasser l'ambiguïté de la société. Pour David Graeber, le sens du mot a connu une inflexion profonde[7]. Alors qu'elle était un support de la

civilisation devant canaliser les pulsions des hommes, elle est devenue un simple outil servant toutes les fins possibles. La première conception sous-entend l'hypocrisie, puisqu'on savait alors que cohabitaient les deux principes : l'élan dionysiaque de l'excès auquel répondait précisément cette aspiration à l'harmonie sociale appelée rationalité. Cette dernière était ainsi une invocation et non un point d'arrivée effectif. Derrière une apparence plus machiavélique – la rationalité n'est qu'un moyen justifié par la fin –, la seconde conception est radicalement différente : elle suggère l'illusion d'une synthèse où l'excès et la mesure peuvent être conciliés, celle-ci étant mise au service de celle-là.

On peut faire beaucoup de reproches aux formes de pouvoir théocratique qui ont dominé l'Europe entre la fin de l'Antiquité et le XIX^e^ siècle. Massacres, violences, bulles puritaines et injustices en ont émaillé l'histoire. Mais on ne pourra jamais nier l'habileté syncrétique du christianisme. La fin de sa domination a coïncidé avec l'extension progressive d'un mouvement de répression de l'hypocrisie bénigne traditionnelle au profit d'une hypocrisie essentiellement oppressive enfantée par l'esprit de cohérence.

L'esprit de cohérence refuse de s'embarrasser de l'ambiguïté. L'existence de plusieurs niveaux de lecture de la réalité lui déplaît. Plus encore, elle le menace. La contradiction entre ces niveaux est pour lui l'horreur suprême. C'est l'impensable même, ce qui ne doit (et ne peut) pas exister. Pour lui, par conséquent, tout doit être compris au premier degré, le seul qu'il veuille reconnaître. Signifiant et signifié, fond et forme, esprit et lettre doivent coïncider. Plus de contournement ou de flou. L'être et le paraître sont sommés de se confondre. Autant d'injonctions vaines, puisque le monde n'est toujours qu'une représentation. Le monde utopique restera un non-lieu, quelle que soit la taille de la montagne de cadavres que vous gravissez pour l'atteindre ou l'ampleur des mécanismes répressifs destinés à le réaliser. Le seul résultat de l'éclosion comme nouvelle référence partagée de l'esprit de cohérence est l'apparition d'une hypocrisie pernicieuse. L'hypocrisie traditionnelle, qui protégeait l'ambiguïté, libérait. Elle était une force d'ouverture, un mécanisme d'accord, un tisseur de lien. À partir du moment où l'esprit d'utopie a

profondément infusé dans la société, il lui a substitué une forme d'hypocrisie, non plus émancipatrice mais puissamment aliénante.

---

1. R. CAMUS, *La Grande Déculturation*, Paris, Fayard, 2008, p. 19-20.

2. J. C. BOSWELL, *Social Tolerance, and Homosexuality : Gay People in Western Europe from the Beginning of the Christian Era to the Fourteenth Century*, Chicago, University of Chicago Press, 2009.

3. J. C. BOSWELL, *Au bon cœur des inconnus les enfants abandonnés : De l'Antiquité à la Renaissance*, Paris, Gallimard, 1993.

4. J. FOWLES, *The French lieutenant's woman*, 1969, cité dans C. RYAN, C. JETHA, *Sex at dawn : how we mate, why we stray, and what it means for modern relationships*, New York, Harper Perennial, 2011, p. 28.

5. PLATON, *La République*, Livre V.

6. B. CRAVERI, *L'Âge de la conversation*, Paris, Gallimard, 2002, p. 111.

7. D. GRAEBER, *Bureaucratie*, Paris, Les liens qui libèrent, 2015, p. 192-193.

5.

De Pygmalion à Frankenstein

Je crains l’homme d’un seul livre.

THOMAS D’AQUIN.

Déçu par les femmes, Pygmalion fit vœu de célibat. Entièrement dévoué à son métier de sculpteur, il transposait dans le marbre ses rêves de perfection. Il fit naître sous ses doigts l’image magnifique de Galatée, ainsi nommée du fait de la blancheur – *galax* – du marbre dont elle était faite. Pygmalion tomba éperdument amoureux de son œuvre. Il souffrit mille morts de ne pouvoir s’unir à elle. Vénus, prise de pitié, et j’oserais dire par profession sensible aux peines d’amour, fit de la statue un être de chair. Pygmalion et Galatée s’unirent et eurent même des enfants ensemble, dit-on.

À ce mythe solaire, optimiste et joyeux, s’oppose le conte noir écrit par Marie Shelley en 1818 : *Frankenstein ou le Prométhée moderne*. La créature du docteur Frankenstein n’a pas de nom. Elle est, au sens propre, *innommable*. Fruit d’un projet fou. En recréant un corps humain à l’aide d’organes prélevés sur des cadavres, le docteur ne commet pas seulement une profanation des corps ainsi mis en pièces, il commet surtout un sacrilège d’ambition.

La créature créée par Frankenstein est le double obscur de la Galatée de Pygmalion. Celui-ci a su faire de ses rêves un levier de développement, une

création prolifique par laquelle l'humanité s'est trouvée enrichie de nouveaux membres. Celui-là a généré une force de destruction.

Le dessein du sculpteur n'est pas moins transgressif que celui du docteur, mais le premier finit par s'inscrire dans la nature et la normalité, alors que le second restera artificiel et monstrueux.

C'est exactement le passage de Pygmalion à Prométhée qui se produit aujourd'hui. Les illusions d'hier, canalisées et opérantes, vont être remplacées par une nouvelle sorte d'illusion, funeste et bloquante.

Les maux de la société les plus préoccupants de ce début du XXIe siècle procèdent tous de cette approche du monde au premier degré réfutant l'ambiguïté traditionnelle pour chercher à imposer une vision unidimensionnelle des choses.

L'hypocrisie qui libérait, qui était un levier aux possibilités infinies, est devenue un instrument d'enfermement. Le mécanisme émancipateur a été retourné en machine à aliéner. Les dictatures sanglantes de l'histoire ont expérimenté et développé les techniques de cette nouvelle hypocrisie. Elles ont préparé le chemin pour celle qui vient : la dictature des nouveaux puritains de l'égalitarisme.

Le réel rabaissé au niveau des rêves

Les expériences totalitaires nombreuses que l'humanité a vécues depuis un siècle sont les traductions directes de la frénésie de cohérence qui a saisi le monde. Elles sont en quelque sorte des maisons-témoins de ce qui nous attend.

À partir des Lumières, puis de la Révolution française et de la révolution industrielle, le fantasme de la conjonction de la lettre des institutions et de la réalité du fonctionnement social a connu des progrès décisifs. C'est aussi à partir de ce moment que se sont multipliés des régimes d'oppression dont l'étendue et la violence étaient jusqu'alors inconnues. Ce n'est pas une coïncidence : les grandes dictatures auront toujours été le produit de la volonté de mise en cohérence totale de la société.

Le totalitarisme est toujours un refus du monde tel qu'il est. « Soyons réalistes, demandons l'impossible », aurait dit Ernesto « Che » Guevara. Un slogan qui résume à merveille l'état d'esprit et le projet des pires dictatures que la terre ait portées.

Les totalitarismes jumeaux nazis et soviétiques ne sont que les tentatives ultimes, les expériences les plus extrêmes pour faire correspondre les pratiques à la lettre d'une idéologie. Dans les deux cas, la violence des régimes n'est pas seulement le reflet du besoin de ses maîtres de s'assurer le pouvoir, elle est aussi la manifestation logique d'une volonté d'en finir avec les compromis habituels de toute société.

Les nazis voulaient créer une société pure, bâtie sur le fantasme d'une race aryenne parfaitement dissociable des autres et à la supériorité naturelle. Les tentatives de justifier par la science cette représentation du monde auront été finalement timides car aucune ne pouvait aller dans le sens voulu sans de sérieuses manipulations des résultats : dans le cas nazi, par l'artificielle justification des différences de races, dans le cas communiste par l'assimilation de l'homme à un être purement culturel. Mais le régime n'avait pas besoin de cela pour provoquer l'adhésion et justifier à ses yeux les massacres que l'avènement de cette société pure exigeait : il suffisait que chacun en soit convaincu. Avec le nazisme, le remplacement de l'hypocrisie traditionnelle par son double sinistre a pris ses formes les plus flagrantes.

Le communisme, lui, avait pour obsession de changer l'homme. Partant du principe que tout est culturel, et que la culture n'est au fond qu'une forme d'oppression, il s'agit alors pour un pouvoir centralisé tout puissant de faire le bien des individus en dépit et souvent contre eux. Il lui faut préserver l'homme de ses instincts, de son égoïsme, de ses idées personnelles concernant son bonheur. Le bonheur est une vérité détenue par le pouvoir central qui se charge de le dispenser au peuple.

Les régimes totalitaires portent les hypocrisies démocratiques à leur point le plus élevé, tous se prétendant, plus ou moins, « des démocraties populaires ». C'est toujours au nom du « bien commun » ou de l'« intérêt général » que les libertés sont supprimées, les dissidents exécutés, les existences piétinées. De l'Union soviétique de Joseph Staline à la Corée du Nord de la famille Kim en passant par le Cuba de la famille Castro, les rhétoriques légitimantes autour du bonheur collectif ne sont toujours que les paravents d'ambitions et d'intérêts personnels. Il n'y a sans doute là rien de bien nouveau par rapport à toutes les formes de monarchie qui ont existé par le passé dans le monde. À une différence près : le dispositif hypocrite des totalitarismes est incomparablement plus élaboré que dans les monarchies traditionnelles. L'attention portée aux détails de la domination, la volonté de gagner autant que possible grâce à la propagande les esprits et non seulement l'obéissance de façade, la répression serrée des moindres manquements sont portées à des niveaux sans précédents. L'Ancien

Régime avait certes la fameuse référence au « droit divin » pour justifier le pouvoir du souverain, mais outre qu'il n'est pas certain que tout le monde y ajoutait foi, la société n'avait pas besoin de cette élection divine pour que l'ordre social soit perçu comme légitime. Il était une évidence aussi incontournable que l'air que l'on respirait. En revanche, les totalitarismes sont toujours des ordres sociaux plaqués sur le réel, et donc en décalage par rapport à lui. L'hypocrisie y est non seulement plus évidente, mais aussi plus indispensable, car elle est le prétexte sans lequel l'obéissance s'effondrerait dans l'instant. Le pouvoir totalitaire, pour le dire autrement, ne tient que grâce à une mise en scène permanente de sa légitimité. Une mise en scène qui agit comme un piège. La Moscovite Nina Polgasova qui vécut en Union soviétique du temps de Staline, écrivait :

> On vit dans un monde soviétique où il n'y a qu'une seule règle du jeu et tout le monde joue selon cette règle, il est debout sur la tribune, il ment, tout le monde applaudit, et tout le monde sait qu'il ment, et lui il sait qu'on le sait, et il débite ses mensonges, et il est tout content qu'on l'applaudisse[1].

Les dictatures mettent l'hypocrisie au cœur de leur fonctionnement. Celle-ci passe toujours par une prise de contrôle du vocabulaire, comme l'a montré Orwell avec la « Novlangue » de son *1984*. Quand Lénine forme son gouvernement lors de la révolution d'octobre, il est gêné par le mot de « ministre ». Il a l'idée de les baptiser « commissaires du peuple ». Les mots sont de formidables producteurs d'hypocrisie.

Les totalitarismes peuvent prendre beaucoup de formes mais ont toujours un point commun : la réalité y est dévalorisée au profit d'un idéal perçu comme accessible. L'âme du totalitarisme, c'est le refus du jeu. Il ne s'agit plus de ménager la coexistence d'un but élevé avec un monde différent. Ce n'est plus une façon de viser les étoiles tout en ayant les pieds dans la boue. Non, il s'agit

de reformater entièrement le réel pour qu'il corresponde à l'idée que l'on s'en fait, de réaliser une uniformisation bornée qui méconnaît la réalité.

Pourquoi les plans bien intentionnés pour faire le bien des masses tournent-ils toujours à la tragédie ? C'est la question que s'est posée James Scott, qui a passé en revue tous les grands projets publics qui ont émaillé le XX^{e} siècle : collectivisation en Russie, théories urbaines de Le Corbusier mises en pratique à Brasilia, Grand Bond en avant en Chine, etc[2]. Le problème de tous ces grands projets : imposer des visions schématiques du monde méconnaissant entièrement l'interdépendance réelle des choses. Les valeurs, désirs et objectifs des citoyens doivent être compris pour que de tels projets fonctionnent.

Les totalitarismes auront été des laboratoires de la nouvelle hypocrisie. Leur échec aura signé la fin des récits utopiques fascistes ou communistes, mais pas celle du risque totalitaire en lui-même et encore moins celle de l'hypocrisie maligne. Cette dernière est au contraire plus vigoureuse que jamais, croissant jour après jour dans notre société grâce à son ultime avatar : l'égalitarisme.

Le puritanisme égalitariste

Les totalitarismes ne sont que des formes de puritanisme parvenues à leur stade ultime : celui du pouvoir politique. Mais le puritanisme a des effets sur la société bien avant qu'il parvienne à prendre le pouvoir. Il influence ses mœurs, ce que l'on peut dire et ce que l'on doit taire, ce qui est tenu pour bon ou pour mauvais. Il gagne les esprits avant d'habiter les institutions.

Prospérant sur le terreau fertile de l'esprit d'utopie, une nouvelle forme de puritanisme a pris son essor, gagnant rapidement la première place dans les sociétés occidentales.

Les puritanismes sont toujours, par définition, bâtis sur la haine de l'hypocrisie bénigne. L'idée de revenir aux « fondations » est toujours une façon de contester les mille et un détours empruntés par les pratiques à partir de ces fondations, d'en critiquer les arrangements.

Le fondamentaliste – appelons-le aussi ainsi – est quelqu'un qui veut ôter au corps social la chair des pratiques pour retrouver l'os des fondations. Revenir aux « fondations », c'est critiquer implicitement les arrangements inévitables faits à partir d'eux. Ce faisant, le fondamentaliste n'hésite pas à torturer, écorcher vif, et finalement tuer ce corps social qu'il veut débarrasser de ses scories. Car il n'a pas compris qu'ils sont la vie, tout simplement.

Les extrémistes de tout poil dénoncent l'incohérence des discours et des pratiques, appellent à la suppression radicale de ce jeu des représentations, sans voir qu'ils détruisent les conditions même de la survie de l'ordre réel.

L’extrémiste est celui qui nie la complexité. Il n’accepte ni ne comprend le mécanisme du jeu de la mise en scène de l’ordre.

Les fondamentalistes musulmans souhaitent voiler la femme car ils ne supportent pas le regard de concupiscence de l’homme. C’est ce regard qui rend le corps de la femme impur. Exactement comme Adam et Ève, après avoir mangé du fruit de l’arbre de la connaissance, doivent se couvrir car ils n’ont plus sur leur propre nudité un regard neutre. Les fondamentalistes n’acceptent pas, comme nous tous, de faire « comme si » cette concupiscence n’existait pas. Ils n’acceptent pas la merveilleuse hypocrisie sociale qui nous permet dans la rue de parler à une belle jeune fille comme à une vieille chaisière, ou à un beau garçon comme à un laid vieillard. En refusant de faire comme si une personne n’était pas ce qu’elle est, en refusant d’entrer dans le jeu social, ce que tout homme bien élevé sait faire, le puritain ne révèle pas seulement son désir exacerbé et son incontinence érotique – le voile suggère que l’homme ne saurait pas se contenir si la chair était montrée –, il trahit aussi une aspiration éperdue et vaine à la cohérence. Le fondamentalisme religieux, quelle que soit sa forme, n’est rien d’autre qu’une incapacité à penser la pluralité du vrai, conçu comme unique et exclusif.

Le puritanisme a une botte secrète pour désamorcer et annihiler l’hypocrisie – ou du moins le retourner à son avantage : il est fondé sur la dénonciation du compromis hypocrite traditionnel, afin de mieux imposer sa propre version du monde comme réalité incontournable. Rien n’est plus hypocrite que de dénoncer l’hypocrisie et de prétendre en finir avec elle. Magistral tour de passe-passe d’un nouveau puritanisme qui dénonce toutes les représentations pour mieux imposer la sienne comme horizon unique de la pensée. La promesse mensongère de la nouvelle hypocrisie : donner à voir le monde d’un seul point de vue et le comprendre parfaitement. Une seule perspective suffirait à tout montrer. Avoir imposé une vision du monde comme devant être nécessairement cohérent, donc unidimensionnel, présente un avantage : chacun est sommé d’être parfaitement lisible dans cette seule perspective.

L’égalitarisme s’est imposé comme une nouvelle religion. Il est un puritanisme neuf qui conquiert nos sociétés occidentales, préparées qu’elles

étaient à accueillir une nouvelle idéologie. Avec le recul dans nos contrées de l'influence des grands récits religieux ou mythologiques, la place était vacante. L'égalitarisme l'a prise.

J'appelle égalitarisme ce fanatisme s'appuyant sur les fondements de l'égalité en droits et qui a pour but d'aplanir toute différence entre les individus afin de les rendre absolument semblables.

J'appelle égalitarisme ce puritanisme contemporain qui s'est imposé comme une grille de lecture à prétention universelle et unique du monde. Une prétention qu'il partage avec tous les fondamentalismes religieux.

J'appelle égalitarisme cette tartufferie qui prend prétexte de la liberté individuelle – notre trésor le plus précieux, fruit de milliers d'années de luttes acharnées contre tous les pouvoirs – pour mieux l'étouffer.

L'égalitarisme est, par excellence, la religion de l'indistinction, et donc de la confusion : celle qui prétend abolir toutes les frontières, délégitimer toutes les séparations. Pour paraphraser le début du *Messie* de Haendel citant Isaïe, on pourrait dire qu'il « rehausse les vallées, aplanit les reliefs et rend droit le courbe[3] ». Dans son refus de toute hiérarchie, l'égalitarisme rêve d'une société horizontale.

Le relativisme contemporain, que beaucoup déplorent, est la plus grande des manifestations de l'hypocrisie maligne. La nouvelle hypocrisie repose sur un paradoxe fondamental : alors qu'elle s'est nourrie de la connaissance historique et ethnologique de l'infinie diversité des mœurs pour critiquer la morale bourgeoise, elle a pris la forme d'une idéologie relativiste plus bornée et sûre d'elle que ne l'ont jamais été les croyances anciennes. Notre société actuelle passe ses loisirs à arpenter des musées et visiter des sites et monuments témoignant des façons différentes de considérer le monde et les rapports sociaux. Nous sommes entraînés depuis l'enfance à regarder toutes ces anciennes civilisations, certes avec respect, mais surtout avec commisération. « Songez, nous dit-on, au ridicule et à la puérilité de ces gens si persuadés que leurs représentations étaient exactes, que leur civilisation était la meilleure, que leurs croyances étaient les seules bonnes ! Ils n'avaient pas comme nous le recul historique sur le monde et les savoirs pour comprendre la relativité des mœurs. »

Nous rions de ces civilisations qui se considéraient comme les seules valables et réécrivaient l'histoire autour d'elles, abattant les monuments du passé. Nous tenons pour évident qu'il faut garder la trace des civilisations passées, nous savons grâce à la science et mieux qu'aucun de nos ancêtres combien l'aventure humaine a vu se succéder d'ordres sociaux les plus divers. Nous avons sous nos yeux la carte presque intégrale de l'infinie diversité des croyances humaines. Et pourtant, sachant cela et pratiquant la religion du relativisme à travers les rites touristiques, il n'y a pour nous aucune contradiction à voir dans l'égalitarisme l'aboutissement incontournable, le point final de l'évolution humaine.

Nous vivons dans la conviction que toutes les croyances sont relatives mais, dans le même temps, nous faisons de la religion de l'égalitarisme le point d'arrivée incontestable de toute civilisation. Le respect inconditionnel pour toutes les croyances n'est, en pratique, utilisé que pour humilier nos croyances anciennes, affaiblir les hiérarchies traditionnelles, gommer notre culture. Nulle culture n'étant pas supérieure aux autres, nous sommes enjoints de faire taire la nôtre, encouragés à en avoir honte, prétendument pour mieux respecter les autres.

Une pression croissante se fait sentir pour que l'histoire soit réécrite en fonction de nos croyances actuelles, et non dans la compréhension de ce que ces faits révélaient de la spécificité irréductible de la société qui les a produites.

L'esclavage est un fait historique douloureux. Au même titre, sans doute, que les sacrifices humains, la torture, l'abattage traditionnel des personnes âgées[4], l'abandon des enfants[5], le meurtre des bébés jugés trop faibles (comme à Sparte) ou encore l'excision : il s'agit de pratiques que l'on ne tolère plus aujourd'hui et que l'on souhaite combattre quand, par malheur, elles subsistent quelque part dans le monde. C'est bien légitime. Autre chose est de vouloir restructurer entièrement notre monde, son patrimoine, le nom de nos rues, nos œuvres d'art, à l'aune de notre nouvelle sensibilité. C'est à partir d'une telle logique qu'on en arrive au ridicule de vouloir faire disparaître la cigarette de certaines anciennes photos. Et que demain, on censurera les passages antisémites des livres de Louis-Ferdinand Céline ou bien encore qu'on interdira tout simplement la lecture de dialogues entiers de Platon – comme le *Banquet* ou le

Charmide par exemple – faisant l'apologie de la pédérastie – on dirait aujourd'hui pédophilie.

La conscience du relativisme des mœurs grâce à laquelle nous combattons si victorieusement toutes les anciennes croyances bourgeoises est convertie en rigorisme sectaire dès lors qu'il s'agit de défendre l'idéologie égalitariste, ses pompes et ses œuvres.

Quand, en août 2017, dans le sud des États-Unis, des activistes ont jeté à terre les statuts de soldats confédérés et du Général Lee – au prétexte qu'ils étaient esclavagistes –, ils ont irrésistiblement rappelé les images terribles de destructions par l'État islamique de centaines de statues en Irak, en Syrie et en Lybie quelques années plus tôt. Certes, le contexte des manifestations d'août était particulier, faisant suite à des rassemblements de « suprémacistes blancs ». Mais il s'agissait sans doute autant d'une réponse de la gauche « antifasciste » à une provocation de l'extrême-droite américaine que de l'expression soudainement libérée d'une volonté de réécrire l'histoire. Détruire une statue est toujours une *damnatio memoriae*, une façon de vouloir maudire et tuer la mémoire d'un passé dont on veut modifier le souvenir. Juger les actions d'hier avec les normes morales d'aujourd'hui n'a aucun sens. Nous ne pouvons plus comprendre la mentalité d'un propriétaire d'esclaves de l'antiquité ou du XVIII^{e} siècle. Pas plus que nous ne pouvons comprendre la mentalité de tout le bon peuple, femmes et enfants compris, qui accourait autrefois pour assister aux exécutions capitales et aux supplices montrés en place publique.

Les nouveaux puritains souhaitent passer notre histoire au crible de leurs propres canons éthiques. Et pour cela, ils souhaitent faire taire toutes les façons alternatives de penser le monde présent comme le monde passé.

Les applications concrètes de l'idéologie égalitariste sont tour à tour bouffonnes et dangereuses.

Peut-on rien voir de plus laid et de plus stupide que l'écriture dite « inclusive » ? Parce que les femmes sont supposées se sentir oppressées par l'utilisation du genre masculin lorsque l'on écrit par exemple « bonjour à tous », il faudrait veiller à écrire plutôt « bonjour à tou.t.es ». Un manuel publié par Hatier se vante d'être ainsi rédigé, proposant des phrases telles que celle-ci :

« Grâce aux agriculteur.rice.s, aux artisan.e.s et aux commerçant.e.s, la Gaule était un pays riche. » La phrase devient un galimatias imbécile et indéchiffrable dont nos écoliers ne sortiront pas indemnes. Le fond du propos est noyé derrière l'apparat égalitariste qui vient se rappeler presque à chaque mot. Le seul message qui ressort vraiment de tels dispositifs répétés à longueur de page est celui de l'obsédante précaution inclusive. La forme maltraitée tyrannise la lettre du discours et en contamine l'esprit. Il y a dans ces phrases quelque chose du barbare qui émascule la statue et renverse les colonnes d'une civilisation dont, fondamentalement, il se veut le conquérant et non pas l'habitant.

Que dire aussi de la pratique désormais courante de féminiser les noms de métier : auteure, professeure, lieutenante, colonèle, etc. ?

Le féminisme – qu'il soit entendu que je nomme ainsi par commodité sa forme excessive, celle dont les revendications sont les plus visibles et l'influence la plus notable – est l'une des formes les plus visibles et active aujourd'hui de la nouvelle hypocrisie.

Dans son dernier livre, l'écrivain(e ?) Camille Paglia décrit sans aménité les dérives des théories féministes des années 70 et 80 qui ont voulu faire du genre un construit social assimilant toutes les différences entre homme et femme à un conditionnement social[6]. Pour ce courant féministe dominant, toute référence à une réalité biologique était immédiatement accusée d'être « essentialiste ». Le développement à cette époque des « women's studies » a consisté en des généralisations péremptoires faites sans aucune base scientifique et sans aucun savoir d'endocrinologie, de génétique, d'anthropologie ou même de psychologie sociale. C'est aussi la thèse défendue par la philosophe Christina Hoff Sommers, qui dénonce la prise de pouvoir d'un petit groupe de zélotes prétendant parler pour toutes les femmes et les ont opposées aux hommes dans toutes les sphères de la vie[7]. Elle stigmatise également les pseudo-recherches abondamment financées mais à la scientificité douteuse, qui prétendent interpréter tout ce qui a trait aux femmes par référence à un patriarcat oppressant. Le plus grave dans ces « recherches » est qu'elles ont un impact immense sur les institutions, l'éducation et finalement nos vies privées.

Le féminisme est cette idéologie qui a décrété que, parce que les femmes et les hommes sont égaux en dignité, ils doivent être aussi rigoureusement identiques en tout. D'où la négation de leur différence biologique, qui prend la forme désormais bien connue des délires trop complaisamment relayés autour de l'idée selon laquelle l'appartenance à un sexe serait un choix et non un fait biologique. Pourtant, de nombreux scientifiques se sont élevés contre le dogme d'équivalence physique entre les hommes et les femmes qui a conduit notamment à abandonner l'idée d'une approche médicale différenciée. Et ce, en dépit des évidences biologiques.

> […] si la ressemblance, en termes de séquence d'ADN, entre deux hommes ou deux femmes est de 99, 9 %, la ressemblance entre un homme et une femme n'est que de 98,5 %, du même ordre de grandeur qu'entre un humain et un chimpanzé, de même sexe[8]…

Ces différences devraient nous conduire à faire des recherches différenciées selon le sexe pour pouvoir mieux traiter chacun. Mais cette idée est taboue, trop contraire qu'elle est à la nouvelle *doxa* qui veut qu'il n'y ait aucune différence biologique entre sexes. Cela a des conséquences dramatiques : comme les essais cliniques incluent généralement beaucoup moins de femmes que d'hommes (leur égale représentation n'est pas censée être un élément important), les femmes font près de deux fois plus d'accidents secondaires liés aux médicaments que les hommes.

Dire que les maladies ont un sexe est insupportable. Chacun sait qu'il existe des différences. Mais comme celle, évidente, de la masse musculaire, il ne *doit* pas en être question. Nos cellules elles-mêmes ont un sexe, mais cela n'est pas tolérable : cela semblerait, aux yeux de ceux pour qui il ne peut y avoir d'égalité sans identité, une façon de rabaisser les femmes, de justifier une fois de plus leur oppression. Pourquoi donc, pourtant, faudrait-il qu'une différence soit un stigmate ? Quel rapport avec les pratiques traditionnelles d'assujettissement de la femme ? Aucun, mais la vulgate féministe veut que l'égalité avec les hommes ne

puisse être obtenue qu'au prix d'une identité. Mieux, d'une indistinction absolue.

Pour défendre leur égalité, le camp ultra-féministe est ainsi prêt à toutes les déformations, alors même que de solides arguments ne manquent pas pour défendre la cause de l'égalité entre les hommes et les femmes. L'idée par exemple que tout déséquilibre dans la répartition entre sexes dans les métiers – autrement dit un rapport qui ne serait pas à peu près moitié-moitié – est forcément et *par le fait* une preuve de discrimination. Une affirmation évidemment fausse qu'il est difficile de contester sans encourir les plus violentes attaques.

Comme le montre le professeur Lee Jussim, l'objectivité scientifique oblige à dire que le manque de femmes dans les sciences et les mathématiques est une conséquence de préférences personnelles et non de discriminations[9]. Les jeunes filles ayant de fortes aptitudes dans ces domaines ont en effet aussi des capacités verbales élevées, ce qui leur ouvre une variété plus grande d'options de carrière. De plus, les femmes ont tendance à préférer choisir des métiers où l'on travaille avec des gens plutôt que des métiers solitaires où l'on est plus en contact avec des objets ou des chiffres. Cela peut expliquer notamment la faiblesse du nombre de femmes dans des activités telles que les technologies de l'information ou le codage par exemple.

James Damore, cadre chez Google, avait osé briser un tabou en écrivant à sa direction un courrier mettant en doute la pertinence des politiques de parité passant souvent par d'intensives discriminations positives. Il a écrit en termes choisis, suggérant avec mille précautions que « les différences de distribution de certains traits entre hommes et femmes pourraient partiellement expliquer pourquoi nous n'avons pas 50 % de représentation féminine dans les secteurs techniques et aux postes de direction ». Mal lui en a pris. Grâce à la foudroyante puissance d'amplification des réseaux sociaux, il a fait l'objet d'une vague mondiale de critiques. Ses propos ont été déformés avec la plus grande mauvaise foi. Il a finalement été démis de ses fonctions pour avoir « perpétué des stéréotypes de genre nuisibles ». Le vrai stéréotype pourtant, est aujourd'hui l'idée interdite de contestation selon laquelle hommes et femmes sont identiques

en tout… « Si ta bouche contient une vérité, comme dit le proverbe, garde ta bouche close ».

Quand, durant la campagne présidentielle française de 2017, Emmanuel Macron, futur vainqueur, promet que son parti présentera 50 % de femmes aux élections législatives, il est vite obligé de faire une annonce inquiète : il n'a reçu que 15 % de candidatures féminines à l'investiture ! Éclatante preuve du peu d'appétit, après tout assez compréhensible, des femmes pour la politique, milieu violent et conflictuel par nature. Le principe de la parité en politique, appliqué aux forceps, conduit à des situations d'injustice que nul ne peut dire. Tel élu qui n'a pas démérité et a travaillé plus de vingt ans au service des Français se voit signifier par un coup de téléphone qu'il va être remplacé par une personne, sûrement très respectable, mais dont la qualité principale est d'être une femme.

Je tiens à préciser – et pas seulement pour éviter de futurs lynchages – que je ne conteste évidemment en aucune façon l'égalité entre les sexes. Rien ne m'est plus étranger que le machisme et l'esprit patriarcal. Il est d'ailleurs parfaitement exact qu'en matière de rémunération en entreprise par exemple, l'inégalité homme-femme est encore révoltante, probablement pour des raisons culturelles – dans l'inconscient collectif, une femme n'est censée travailler que par choix, avec un mari à ses côtés pour réellement subvenir aux besoins du ménage. Ce que je stigmatise ici, c'est la façon bornée et injuste dont cette égalité devrait être imposée. Car l'égalité en droits et en « capabilités », comme l'écrit Amartya Sen, qui sont les seules égalités réelles, sont confondues avec l'égalitarisme, c'est-à-dire une égalité de fait qui cherche à passer tout le monde sous la même toise en toutes circonstances. Comme si nous devions tous chausser du 42 et mesurer 1 mètre 72.

Beaucoup l'ont dénoncé, le corollaire de la vision féministe de l'égalité des sexes qui triomphe est paradoxalement de réduire la femme à son sexe. Alors que l'égalité devrait précisément être l'oubli, la mise entre parenthèses du genre comme critère de décision d'attribution des postes ou des honneurs.

La nouvelle hypocrisie, dont l'ultra-féminisme est l'un des fleurons, est à l'opposé de l'ancienne dont j'ai souhaité faire ici l'éloge. Elle est terrible car elle se prend au sérieux. Elle ne veut pas voiler les faits en les recouvrant de

l’illusion, mais changer ces faits, les annuler, les nier. Elle n’est pas un manteau protecteur mais une chape qui étouffe. Ces nouvelles hypocrisies sont telles la tunique de Nessus qui enserre jusqu’à la mort celui qui la revêt.

Les puritanismes et l’égalitarisme sont autant de manifestations différentes d’une haine de l’ambiguïté qui prétend mettre le réel au cordeau. Il s’agit dans tous les cas de régenter les pensées, de tracer méticuleusement le champ, non seulement du dicible, mais aussi du pensable, car il ne devient plus concevable de penser autrement que l’on agit. On ne réclame plus seulement le respect de règles communes, on veut désormais une pensée commune. La déviance pourchassée n’est désormais plus seulement celle des actes, c’est aussi celle de la pensée. Pour l’extirper de notre esprit, elle est pourchassée jusque dans ses moindres manifestations, traquées jusque dans les détails les plus vétilleux de notre comportement quotidien. La mise en scène d’un monde où Bien et Mal sont dissociables comme l’huile et l’eau bat son plein.

Un monde zoroastrien

Personne ne sait si Zarathoustra – Zoroastre en grec – a vraiment existé. La légende raconte que, entre le XV^e^ et le XI^e^ siècle avant notre ère, dans ce berceau de la civilisation qu'est la région du croissant fertile, non loin du Tigre et de l'Euphrate, est né un prophète. Comme Jésus, qu'il précède donc de plus de mille ans, sa vie est remplie d'évènements surnaturels et de miracles. Prêtre de Mazda, il reçoit une révélation et se met à prêcher une nouvelle foi conjuguant monothéisme et dualisme qui créera un schisme avec le mazdéisme officiel. Pour Zarathoustra, le monde repose sur l'opposition fondamentale d'un esprit sain et d'un esprit mauvais, du bien et du mal.

Cela ne vous rappelle rien ? Le trait le plus frappant de l'idéologie égalitariste est qu'elle impose une vision binaire du monde. Chaque chose est soigneusement étiquetée comme bonne ou mauvaise, ignoble ou remarquable, sans que jamais ces catégories ne se recoupent ou ne se mélangent le moins du monde. Tout est décrit comme si la société, les actions humaines, les individus eux-mêmes, pouvaient être classés comme dans une urne franc-maçonne, avec un côté pour les boules blanches et un autre pour les boules noires.

Le passé lui-même est réécrit afin de créer des héros et des antihéros, la vie des premiers étant réduite à une hagiographie de saint, celle des seconds à un réquisitoire de procès stalinien. La question de la mémoire de la guerre de Sécession aux États-Unis en livre de frappants exemples. Lincoln est devenu une sorte de saint laïc, supposé guidé par le souci d'en finir avec l'esclavage. Mais la

réalité est moins reluisante : si Lincoln ne croyait pas en l'esclavage comme solution économique, il s'est opposé expressément à l'égalité raciale ou même à toute forme d'inclusion des noirs dans la société, penchant pour leur déportation en Afrique ou en Amérique latine[10]. Gênant… À l'opposé, le général Lee, dont on déboulonnait en août 2017 les statues, n'avait en réalité rien du monstre esclavagiste que l'on se plaît à dépeindre. Il s'est, au contraire, déclaré à plusieurs reprises contre l'esclavage, s'est réjoui de son abolition et s'est même vu proposer le commandement des armées de l'Union par Lincoln – proposition qu'il refusa par fidélité à sa Virginie natale. Je ne veux pas dire qu'il faille inverser l'ordre des jugements, avec un gentil Lee et un méchant Lincoln, mais que cette classification est presque toujours mensongère. Sans compter que, depuis le fond des âges, ce sont les vainqueurs qui écrivent l'histoire et décident de ce qui a été un « bon » ou un « mauvais » événement.

Ce cas illustre l'incroyable phénomène de simplification qui conduit à réduire à un affrontement binaire une situation en pratique bien plus complexe.

Des exemples de telles polémiques en France ? Ils abondent. J'en citerai un, qui m'a particulièrement marqué. Les tenants d'un enseignement « modernisé » et désidéologisé de l'histoire suggèrent de s'intéresser aux « viols commis par les armées napoléoniennes ». Pourquoi pas, mais outre que le temps passé en classe n'est pas extensible, ce genre de mise en accusation du passé pourrait être multiplié à l'infini, appliquant à d'autres temps les codes particuliers du nôtre. On ne parlerait alors que de cela, et plus des évènements eux-mêmes. L'histoire deviendrait non pas la relation des évènements passés qui ont conduit à l'époque présente, mais le procès inlassable de toutes les différences morales entre le passé et aujourd'hui. Suivant cette logique, il faudrait aussi parler des exactions des armées de Cyrus, Alexandre ou César. Et si le procès des mœurs anciennes est ouvert, il faudrait mettre l'accent sur la pédophilie, l'esclavage et le statut de la femme en Grèce Antique plutôt que de parler de Platon ou d'Aristote. Il faudrait s'ingénier à décrire la souffrance des esclaves sur le chantier des pyramides. Celle des galériens de la flotte française sous Louis XIV. Mais cette porte une fois ouverte, il n'y a virtuellement plus aucune limite aux faits violents et choquants que l'on peut dénoncer. Notre histoire n'en manque pas ! Y

compris très récemment : il faudrait souligner aussi, par exemple, que certains États du Canada, jusqu'au début des années 70, ont pratiqué des stérilisations forcées sur les citoyens jugés déviants – homosexuels, déficients mentaux, prostituées[11]…

L'entreprise n'est pas seulement titanesque, elle est absurde, témoignant d'une crispation autour des valeurs du jour qui montrent que nous avons oublié cette relativité des mœurs dont par ailleurs on nous rebat les oreilles. C'est une simple relecture du passé à l'aune de nos codes moraux actuels. Autrement dit, un anachronisme. Au moment où j'écris ces lignes, un responsable d'une association noire demande par médias interposés de débaptiser les lycées Colbert de France, au nom de son rôle dans la traite des noirs. Selon cette logique, nous devrions faire de Platon un criminel honni dont on ne parle pas aux enfants, voiler les statues d'Alexandre exposées au Louvre et dynamiter celles de Louis XIV…

L'histoire de l'humanité est incontestablement celle de millions de meurtres, de montagnes de souffrances, de famines terrifiantes, d'exactions innommables, d'injustices révoltantes. Le bateau de l'histoire a toujours vogué sur une mer de sang – et, fort heureusement, ces dernières décennies représentent plutôt à cet égard une amélioration notable. La totalité des heures passées sur les bancs de l'école ne suffirait pas à en décrire ne serait-ce qu'une partie significative. Et avec quel profit ? Révéler que les marches les plus glorieuses sont toujours constellées d'exactions, c'est donner à voir ce que les enfants apprendront bien assez tôt, avoir le nez penché sur les égouts, et ainsi adopter un regard sur la marche du monde tout à fait malsain. L'histoire était autrefois, et depuis l'Antiquité, le récit des faits mémorables d'hommes exceptionnels. Voulons-nous vraiment en faire la collection cynique de toutes les bassesses de l'humanité ? Quelle sorte de message envoyons-nous à nos enfants lorsque, dans un temps scolaire déjà fortement limité et qui n'est même pas suffisant pour leur apprendre à lire à tous, nous ne leur parlons que de repentances, de crimes et des coulisses sordides ?

Si l'histoire, de plus, a pour but d'expliquer le présent grâce au passé en comprenant l'enchaînement des faits, on peut se demander en quoi parler des

viols de l'armée de Napoléon a pu avoir une influence sur la succession des événements. Ce genre d'épisode n'apporte rien, si ce n'est de satisfaire au goût de certains pour le sordide et la culpabilisation.

L'histoire, autrefois, était un récit national romancé dont on a dit suffisamment de mal. Évidemment, il s'agissait d'un outil politique et idéologique assez grossier de justification du pouvoir en place. Mais il y avait aussi, dans la façon de considérer le passé, une volonté délibérée d'ignorer ses aspects les plus dérangeants pour donner un sens à l'effrayant chaos que les gens de l'époque ne pouvaient ignorer. L'histoire était l'art d'exprimer un idéal d'élévation abstrait à partir d'une existence souvent bien précaire. Maladie, guerre et famine menaçaient en permanence. La vie ne tenait toujours qu'à un fil et était vécue par beaucoup dans l'inconfort le plus extrême. Mais justement, c'est les pieds dans la boue que les hommes de cette époque ont voulu édifier les cathédrales, projeter jusqu'au ciel leur désir de célébrer le sens qu'ils donnaient à l'existence. La mise entre parenthèses de la vérité, l'idéalisation du monde, faisaient partie de leur technique d'élévation de l'humanité. Il ne s'agissait pas d'une volonté de nier le mal présent partout, la cruauté des exécutions, l'injustice de l'oppression des plus faibles, mais de les incorporer dans l'élan de foi qui les portait. Ce n'était pas, autrement dit, un dualisme, mais une synthèse qui était ainsi réalisée.

Réduire le monde au combat entre des gentils et des méchants a un grand avantage : cela permet de le voir en deux dimensions, comme un schéma sur une feuille de papier. C'est infiniment plus reposant et éloquent qu'une réalité à dix dimensions ! C'est aussi plus facile à expliquer, et pour le grand public à retenir. Les idées simplistes sont par nature celles qui pénètrent le plus facilement l'opinion et s'y diffusent avec le plus de bonheur.

La colonisation est, par excellence, un sujet abordé de façon manichéenne. Comme le souligne Harari, ni la narration en termes de mal absolu ni celle qui fait de la colonisation un service rendu aux autochtones ne sont soutenables seules. Autant d'arguments pourront être trouvés pour soutenir les deux thèses, qui sont donc vraies *en même temps*. Les empires coloniaux sont *à la fois* des « monstruosités diaboliques qui ont répandu la mort, l'oppression et l'injustice à

la surface du monde » et des mouvements qui ont permis « d'améliorer les conditions de leurs sujets grâce à une meilleure médecine, une économie plus florissante et une sécurité améliorée[12] ». Vouloir réduire cette question à une simple dichotomie est une absurdité. C'est pourtant de cette façon que l'on voudrait aujourd'hui l'aborder, ainsi que la plupart des autres sujets d'importance.

Pour préserver une vision binaire du monde, il est indispensable que s'impose le principe du tiers exclu. Une chose doit être l'une ou son contraire. Elle ne peut être les deux à la fois. Lincoln doit être un saint ou un salaud. Si on ose avancer que Lee n'était pas un salaud, ou même pas seulement cela, alors c'est qu'on affirme qu'il était un saint. Pas de juste milieu, pas de demi-mesure possible. Le nouveau puritanisme exècre la nuance. Aucune ambiguïté ne peut être tolérée, puisqu'elle reviendrait à faire cohabiter du blanc et du noir, du bon et du mauvais. Effroyable mélange d'étiquette dont l'égalitarisme ne veut à aucun prix. C'est pourquoi la société est sommée d'être en pratique ce qu'elle est dans les discours, autrement dit ce qu'elle est supposée être. Le dehors doit refléter le dedans. Il n'est plus question de tolérer le décalage.

Or vouloir donner de la cohérence à des contradictions, c'est entrer dans des apories, des contradictions logiques sans issues, dont on ne sort qu'au moyen de nouvelles hypocrisies.

Les droits de l'enfant, par exemple, se débattent par nature dans la contradiction même de l'éducation : l'enfant a vocation à devenir un être libre, mais par nature il a besoin non seulement d'assistance pour survivre mais aussi de certaines formes de contraintes pour apprendre. Comme l'a montré l'historien Philippe Ariès, la notion d'enfance a connu bien des évolutions et la reconnaissance de l'enfant en tant que personne est relativement récente[13]. Depuis le XIX^{e} siècle au moins, on peut dire que les pratiques d'éducation avaient trouvé des moyens de faire face à la contradiction entre le respect que l'on doit à l'enfant en tant que personne et les formes de contrainte que supposent sa sécurité d'une part et son apprentissage de l'autre. Mais aujourd'hui, l'hypocrisie bénigne qui permettait de concilier les contraintes contradictoires est rejetée. La cohérence est exigée. D'où ces pédagogies illusoires qui prétendent éviter toute

interdiction, tout argument d'autorité, jusqu'à la moindre contrainte. Au nom d'une liberté que l'enfant n'a pas, car il est un enfant. L'aporie est résolue par la négation pure et simple de la réalité. L'enfant est censé apprendre en s'amusant, agir par instincts dans son propre intérêt. Rousseau, encore lui, avec son *Émile*, apparaît en filigrane de ces méthodes éducatives béates qui ont fait florès et que des pédagogues professionnels se chargent de diffuser *urbi et orbi*.

Peu importe que les résultats ne soient jamais au rendez-vous, que l'école soit devenue une garderie dont il est possible de sortir après dix années sans même savoir correctement lire et écrire, les cours de récréation des jungles sans foi ni loi, le métier de professeur du primaire et du secondaire des apostolats sous-payés. Peu importe que les établissements qui réussissent soient ceux qui, plus ou moins en secret, perpétuent les antiques méthodes et ne cèdent pas un pouce sur les exigences. Peu importe que l'explosion du nombre de mentions très bien depuis trente ans soit la preuve non seulement d'un effondrement du niveau moyen mais aussi d'un accroissement cosmique du fossé entre les derniers reçus et les meilleurs. Peu importe que pas un parent en France n'ait pu parvenir à élever son enfant sans transgresser presque chaque jour les nouveaux commandements iréniques de l'éducation moderne – en particulier en ce qui concerne l'innocente fessée, désormais officiellement interdite et assimilée aux pires molestations.

Une hypocrisie *ad hoc* a été produite de toutes pièces pour couvrir ces contradictions évidentes. Mais si elle permet tant bien que mal aux enfants d'être élevés *malgré tout*, elle ne relève pas de cette hypocrisie bénigne qui libère et facilite. Elle a pour principale conséquence de condamner les enfants issus des milieux les plus modestes, ceux-là mêmes qui ont le plus besoin du secours d'un système éducatif rigoureux, à la stagnation sociale. L'hypocrisie éducative enferme les enfants, de génération en génération, dans leur classe sociale. Une réalité qui ne peut être cachée que par un renforcement permanent de la surveillance des discours qui menacent à tout moment de révéler le pot aux roses.

Réduits à n’être que ce que l’on paraît

Préserver une vision binaire du monde exige une police de la pensée aux aguets. La liste des choses que l’on ne peut non seulement plus dire mais que bientôt il ne faudra même plus voir, s’allonge de jour en jour.

Voici quelques-unes de ces vérités.

Non, la guerre n’a pas commencé avec la propriété privée, cette dernière mettant fin à un pseudo-âge d’or de paix et d’amour. Contrairement à ce qu’affirment certains idéologues du collectivisme souhaitant délégitimer la propriété, les conflits violents n’ont pas commencé avec la sédentarisation et l’agriculture, c’est-à-dire avec le développement de la propriété privée. Nous avons la preuve de terribles tueries bien avant, où des tribus entières ont été massacrées, femmes et enfants compris. Les humains d’avant la civilisation n’étaient pas ces bons sauvages que l’on se plaît à imaginer.

Non, n’en déplaise à une vulgate rousseauiste anti-civilisationnelle, nous avons commencé à supprimer des espèces animales bien avant la civilisation. L’arrivée en Australie des aborigènes a coïncidé avec l’extinction de nombreuses espèces, comme les kangourous géants. Les aborigènes n’étaient pas ces protecteurs de la nature vivant en parfaite symbiose avec elle que l’on se plaît à imaginer. Ils pratiquaient avec entrain la guerre et leurs rites de passage à l’âge adulte seraient aujourd’hui assimilés à des actes de torture et de barbarie.

Les différences entre les sexes du point de vue de la santé dont j’ai parlé plus haut suggéreraient que le genre n’est pas si « choisi » que ça, au grand dam des

adeptes de la désormais fameuse théorie du genre partant du principe que le fait d'être homme ou femme est entièrement un construit social. Je ne nie pas, bien entendu, que nombre de stéréotypes sociaux soient appliqués à chaque sexe au cours de son enfance, sans même qu'on s'en rende compte. Mais il n'est pas non plus soutenable de penser que la différence n'est *que* culturelle, et que le comportement des filles, par exemple, ne présente en moyenne (mais pas toujours) certaines particularités distinctes de celui des petits garçons. Il suffit d'avoir eu une petite fille et un petit garçon pour l'avoir constaté.

Non, pour changer entièrement de sujet, la voiture électrique n'est pas plus « propre » qu'une voiture munie d'un moteur à explosion. Une étude du bilan énergétique complet d'une voiture électrique réalisée par Morgan Stanley a montré qu'elle rejetait en fait plus de gaz carbonique qu'elle n'en économisait. En substance, le fait que l'électricité soit souvent produite par des centrales thermiques fonctionnant au charbon ou au gaz rend le fait de remplacer des véhicules traditionnels par des électriques inutiles, en tout cas du seul point de vue des émissions de gaz à effet de serre.

La liste de ces ponts aux ânes de la pensée pourrait être prolongée à l'envi. Il ne s'agit pas de faire l'apologie de la polygamie, de la domination masculine ou du moteur à explosion. Le point que je veux soulever, ami lecteur – et amie lectrice, pardon –, c'est que les diktats de la pensée binaire sont très souvent des impasses et des sources d'erreur. Ils sont surtout source d'enfermement.

Le puritanisme égalitariste est un carcan. Il détermine l'étroit corridor du dicible et du faisable, régente les pratiques. Fait de tout monument, de tout lieu, de toute œuvre autant de signes sommés de célébrer l'idéologie dominante.

Peu importe que le dictateur s'affuble de l'étiquette du Bien. Il restera toujours un dictateur.

C'est sur son ordre que les séries et films sont désormais des amoncellements de quotas. Il doit y en avoir pour chacun : chaque couleur de peau doit être représentée et tour à tour honorée, chaque tendance sexuelle célébrée. Le film de Hollywood incarnait les valeurs dominantes, celle des « wasp » – blanc, anglo-saxons, puritains. Aujourd'hui, il est la déclinaison obligatoire de tous les points d'expression de la « diversité ». Une œuvre existe

d’abord pour n’offusquer aucune minorité, ne laisser personne sur le chemin. En voulant porter au jour et expliciter toutes les incohérences, elles ne peuvent plus essayer de proposer une cohérence de façade.

Les médias sont le fer de lance de l’hypocrisie égalitariste. Ils sont les caisses de résonance des insipides truismes du politiquement correct, des solidarités obligées, des grandes communions festives organisées par une société qui se rêve en grande famille, ou plutôt en grande garderie. Sous l’égide de l’État-nounou, les citoyens mués en éternels mineurs, sont « animés », comme le veut cette expression horrible appliquée à des groupes d’enfants qu’on n’ose plus vouloir éduquer.

L’idéologie de l’égalité, c’est aussi celle qui se refuse à hiérarchiser les cultures, les œuvres d’art. Celle du « tout se vaut » qui culmine dans l’incroyable vulgarité des amuseurs cathodiques. Il ne s’agit pas pour moi de stigmatiser ces amuseurs et leurs pantalonnades. Les premiers ont toujours existé et les secondes ont toujours occupé une place importante dans les loisirs populaires – ce qui ne veut pas dire que ceux d’aujourd’hui aient nécessairement autant de talent que ceux d’hier. Les farces existent de temps immémorial. Ce qui est dramatique, c’est la révérence obligée vis-à-vis des loisirs populaires qu’il est désormais obligatoire de placer sur un pied d’égalité avec toutes les autres formes de divertissement et même d’activité artistique, l’ensemble étant même rangé dans un effrayant pêle-mêle baptisé « culture ». Le problème n’est pas Monsieur Hanouna, il est de ne pas pouvoir dire qu’Hanouna appartient à une catégorie inférieure de divertissement. En voulant relativiser les anciennes hiérarchies, opposant les œuvres d’art ou les civilisations, on a bâti l’absurdité inverse : l’idéologie de l’horizontalité dans laquelle aucune culture n’est jamais supérieure à l’autre, aucune musique plus profonde qu’une autre, aucune œuvre plus valable qu’une autre.

La société festive stigmatisée avec tant de talent par Philippe Muray est la manifestation par excellence de la nouvelle hypocrisie qui triomphe. Nous vivons dans la société du cool, du « in », du branché. Celle des « bobos » qui sont d’autant plus fermés d’esprit qu’ils se prétendent déjà ouverts. La ruse

ultime de l'hypocrisie maligne est de faire croire qu'elle n'existe pas, ou plus exactement qu'elle lutte contre elle.

Rien n'est plus redoutable qu'un code qui consiste en l'absence prétendue de code. Car alors l'obéissance et la conformité requièrent une attention sans faille. Amadieu note avec Durkheim que depuis le XX^e^ siècle, les vêtements, la tenue, la barbe, bref ce que l'on appelait autrefois la mise, trahissent moins directement la profession et la place sociale. Autrefois, l'apparence était codifiée, et chacun était reconnaissable au premier coup d'œil. Vous pouviez dénommer à cent pas un curé, un gendarme, un ramoneur ou un grand bourgeois. C'est devenu impossible aujourd'hui. Mais, en réalité, les normes ne se sont pas dissipées, « elles n'ont fait que devenir plus nombreuses et plus prononcées[14] ». Sous couvert du « casual », du « street wear », c'est en fait un contrôle plus subtil encore qui a lieu, une mise en scène de soi d'autant plus élaborée qu'elle se déploie dans le faux-semblant d'une absence de mise en scène, d'une authenticité de façade.

Le formalisme d'hier, ne laissant pas de place à l'interprétation, agissait comme un révélateur mais aussi comme un protecteur : à l'ombre des codes simples de chaque état, tout le monde était libre d'entretenir une réalité divergente.

> Dans les sociétés d'autrefois, les tenues disaient tout ce qu'il y a à savoir. Aujourd'hui nous existons par nous-mêmes et non plus par l'uniforme ou le code vestimentaire que nous impose notre position sociale. Cette liberté entraîne une importance accrue de l'aspect physique : nous sommes dévoilés et jaugés là où nous pouvions, avant, nous abriter derrière les conventions, le rang, la caste ou un statut social bien établi[15].

Aujourd'hui, chacun est sommé d'être ce qu'il est. La beauté est redevenue, comme en Grèce dans l'Antiquité, le présage d'une beauté intérieure. Hier, le statut protégeait, il constituait un rempart d'intimité. Aujourd'hui, l'intimité est

morte. Nous ne pouvons plus être quelqu'un d'autre derrière la grisaille d'un vêtement convenu. Notre vêtement doit nous trahir, il n'est plus conventionnel, mais il est le produit supposé de notre liberté, donc il doit dire quelque chose de nous. Les codes sociaux, omniprésents, libéraient paradoxalement. Ils se contentaient du formalisme. Aujourd'hui, nous devons paraître ce que nous sommes. L'homosexuel ne peut plus se cacher derrière des conventions commodes, comme un Gide ou un Proust, il est « outé », de gré ou de force. La vérité des comportements est tenue d'être révélée, comme si elle n'était plus la vérité si elle restait cachée.

La femme est probablement celle qui souffre le plus de la forme exacerbée du féminisme qui triomphe. Sommée d'être libre, la femme n'a plus le droit moral de jouer la femme traditionnelle, d'en adopter les valeurs et la conduite. On lui reproche sa mise en scène, on la culpabilise d'avoir adopté un stéréotype. Il faut « être soi-même ». Une injonction qui, il y a un siècle, n'aurait eu aucun sens. Peu importait ce qu'on était : on devait être ce à quoi l'on correspondait, son état professionnel, un genre, une classe sociale, etc. Son vrai moi était une autre affaire que personne n'avait à connaître. La nouvelle hypocrisie est celle qui prétend bannir les conventions pour nous libérer, nous enjoint à chacun d'être ce que nous paraissons. Comme l'avait remarqué Michel Foucault dans son *Histoire de la sexualité*, l'aveu forcé, la volonté de mettre à jour, la révélation généralisée est un mécanisme de pouvoir[16]. Nous obliger à « être nous » et à arborer ce nous en toutes circonstances est ainsi rien moins que libérateur. L'exposition est en réalité un redoutable mécanisme de pouvoir. En nous rendant vulnérables, il permet de nous contrôler. Un projet qui constitue en fin de compte l'aboutissement de la modernité, comme le souligne Hannah Arendt : pour la première fois avec l'âge moderne, « l'homme affronte l'homme sans être protégé par les différences de situation et de condition[17] ». Cet impératif de révélation du « vrai nous », « d'authenticité », est un déshabillage, une mise à nu.

Résumons-nous. Il y a toujours eu dans l'histoire ces bouffées d'idéalisme souhaitant imposer leur vision du monde. L'étendue de leur succès a été variable

et jamais vraiment durable, le réel reprenant toujours ses droits. C'est un phénomène connu et banal.

Mais cette fois-ci, les choses sont différentes.

Les conditions ont été réunies pour que le principe de cohérence gagne dans les esprits une place inégalée. L'extraordinaire essor des organisations marchandes – les entreprises – sous-tendues par le mythe rationaliste a favorisé une diffusion sans précédent de l'idée d'univocité du monde. Certes, je l'ai rappelé plus haut, les entreprises accueillent aussi en leur sein l'ambiguïté et l'hypocrisie y trouve son expression aussi bien qu'ailleurs. Mais le ver était dans le fruit. Le rationalisme a été récupéré par le dernier puritanisme dont notre société s'est entichée : l'égalitarisme. Le fantasme zoroastrien refait surface une fois de plus, prétendant bannir le Mal et instaurer le règne du Bien. Une nouvelle fois, il prétend hypocritement éradiquer l'hypocrisie.

Il manque une dernière brique à ma démonstration, ou plutôt à mon éloge funèbre de l'hypocrisie. L'égalitarisme dispose d'un atout essentiel par rapport à toutes les autres formes de puritanisme qui l'ont précédé dans l'histoire : il intervient au moment où le numérique est en train de doter la société d'outils inouïs de contrôle social. Il réalise ainsi l'épiphanie de l'hypocrisie maligne.

---

1. Citée dans le documentaire *Apocalypse Staline* disponible sur Netflix.

2. J. C. SCOTT, *Seeing like a State : How Certain Schemes to Improve the Human Condition Have Failed*, Yale, Yale University Press, 1999.

3. Is 40, 4 : « Every valley shall be exalted, and every moutain and hill made low ; the crooked straight and the rough places plain. »

4. Pratique avérée en bien des lieux, et qui fournit l'argument principal du film *La Ballade* de Narayama, réalisé en 1983 par Shohei IMAMURA : dans un village japonais du XIX^e^ siècle, la coutume voulait que les personnes de plus de 70 ans partent mourir dans la montagne. Au Paraguay, rapporte aussi Y. N. HARARI, dans *Sapiens, a brief history of mankind* (Londres, Vintage books, 2015, p. 59), jusque dans les années 60, la tribu Aché avait pour coutume d'exécuter les personnes âgées, qui ne pouvaient plus suivre le déplacement du groupe, d'un coup de massue asséné par un jeune.

5. Coutume vivace en France jusqu'au XVIII^e^ siècle, je le répète, comme le rapporte J. BOSWELL dans *Au bon cœur des inconnus les enfants abandonnés : De l'Antiquité à la Renaissance*, Paris, Gallimard, 1980.

6. C. PAGLIA, *Free Women, Free Men : Sex, Gender, Feminism*, Londres, Pantheon, 2017.

7. C. HOFF SOMMERS, *Who Stole Feminism ? : How Women Have Betrayed Women*, Londres, Simon & Schuster, 1995.

8. www.theconversation.com

9. Psychologytoday.com, consulté le 20 juillet 2017.

10. Il déclare en 1858 à Charlestone : « Je vais dire que je ne suis pas, et n'ai jamais été en faveur de donner l'égalité politique aux races noires et blanches. Que je ne suis pas ni n'ai jamais été en faveur de faire des nègres des électeurs ou des jurés. Ni de leur autoriser à être élus ou à avoir des mariages interraciaux avec des blancs ; et je dirai en sus qu'il y a une différence physique entre les races blanches et noires qui, je le crois, interdira pour toujours à ces deux races de vivre ensemble en termes d'égalité sociale et politique. Et puisqu'ils ne peuvent pas vivre ainsi, et tant qu'ils resteront ensemble, il doit y avoir une position de supériorité et d'infériorité, et autant que n'importe quel autre homme, je suis en faveur que la position de supériorité soit assignée à la race blanche. » Source : www.nytimes.com.

11. Le *Sexual Sterilization Act* a été en vigueur en Alberta de 1928 à 1972.

12. N. Y. HARARI, *Sapiens, a brief history of mankind*, p. 337.

13. P. ARIÈS, *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien régime*, Paris, Points, 2014.

14. J.-F. AMADIEU, *Le Poids des apparences*, Paris, Odile Jacob, 2002, p. 38.

15. *Ibid*., p. 89.

16. M. FOUCAULT, *Histoire de la sexualité*, t. I, *La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976.

17. H. ARENDT, *Sur l'Antisémitisme*, Paris, Calmann-Lévy, 1973, p. ???

TROISIÈME PARTIE

LEÇONS DE TÉNÈBRES SOUS LES PROJECTEURS

> Si j'avais eu à choisir le lieu de ma naissance, j'aurais choisi […] un État où tous les particuliers se connaissant entre eux, les manœuvres obscures du vice ni la modestie de la vertu n'eussent pu se dérober aux regards et au jugement du public.
>
> J.-J. ROUSSEAU,
> *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*.

La semaine sainte est un moment particulier dans l'année chrétienne. Au XVII^e^ siècle, à l'approche de la crucifixion et de la mort de Jésus – et dans l'attente de sa résurrection trois jours après –, la société tout entière vivait dans la respiration collective de cette période d'intense ferveur. En signe de recueillement général, les théâtres et les opéras devaient fermer leurs portes. Pour contourner l'interdit et jouir quand même d'un spectacle musical dont on ne pouvait se passer – génie hypocrite, de cette époque, toujours ! –, on avait développé un genre artistique nouveau qui ne survivra pas à son siècle : les leçons de ténèbres. Il s'agissait de suites de pièces dans lesquelles un ou deux chanteurs, accompagnés d'un nombre très restreint d'instruments, faisaient entendre de bouleversants mélismes. Durant la cérémonie, on éteignait petit à petit chacun des douze cierges qui éclairaient l'église – d'où le nom d'office des ténèbres –, jusqu'à plonger l'assistance dans l'obscurité symbolisant le désarroi du monde après la mort du Christ. Le vendredi saint, après l'extinction de la dernière bougie, résonnait dans le froid glacial du petit matin le chant du *miserere* interprété *a cappella*, sans instrument.

Cette scène me fait penser à ce début de siècle.

L’une après l’autre, chaque chandelle de l’ancienne hypocrisie est éteinte. Jusqu’aux ténèbres finales.

Mais elles ne préfigurent ici aucune résurrection. La société est mise sous éteignoir. Ténèbres paradoxales qui ne sont pas obscurité mais, au contraire, aveuglante clarté. On ne verra plus rien parce que tout sera à voir, révélé en bloc. Ténèbres aussi d’un monde devenu pour la plupart incompréhensible.

Rien d’étonnant à ce qu’un Rousseau, grand contempteur de l’hypocrisie sociale, ait rêvé d’un monde où tout était transparent à tous. C’est cette société idéale qui est en train de naître. Mais ce faisant, nous sommes placés sous la cloche protectrice et étouffante d’une nouvelle hypocrisie : celle de la cohérence et de l’univocité. Face à elle, nous sommes isolés, parce que nous sommes dépourvus des moyens intellectuels de lutter contre des technologies qui vont permettre pour la première fois de réaliser le programme de l’utopie du jour. La société va être figée dans son moment égalitariste. Ses dogmes et ses pompes s’imposeront pour toujours.

6.

L’Homme sans ambiguïtés

> […] une liberté sans freins, sans références, sans ancrage, celle d’individus sans mémoire ni projet, livrés aux caprices d’un désir lui-même subordonné aux médias et à leurs manigances.
>
> F. BALLE, *Le Choc des incultures*.

L’un des plus grands romans de l’histoire de la littérature n’a jamais pu être achevé. Son auteur a été rattrapé par la réalité qu’il voulait dénoncer. Quand il publie, en 1930, le premier tome de *L’Homme sans qualités*, l’Autrichien Robert Musil projette un roman-fleuve qui soulèvera, comme il l’écrit, « les questions essentielles de l’existence de l’homme moderne ». Au début des années 30, en Autriche, il est frappé par le relativisme moral et l’indifférence qui dominent. Le héros principal du livre, mathématicien et intellectuel, a échoué à trouver un sens à la vie et à la réalité. C’est pourquoi il est cet « homme sans qualités », ballotté par les évènements extérieurs, sans volonté propre.

Le diagnostic de la lassitude de la civilisation fait par Musil avait touché juste. Le nazisme s’est nourri de ce vide pour prospérer. Glorifiant la volonté, livrant une explication simple au sens de l’Histoire – la domination de la race aryenne sur toutes les autres –, l’idéologie enthousiasme. Ruiné et menacé,

Musil doit fuir l'Autriche après l'Anschluss. Il meurt en 1942, sans avoir pu achever son roman ni vu la défaite de l'Allemagne nazie.

Difficile de ne pas faire le parallèle avec notre propre époque. Une forme nouvelle de puritanisme voit le jour. Elle est forte de sa simplicité, de la clarté extrême de ses commandements. Elle renvoie tout ce qui n'est pas elle dans l'insignifiance. Elle fonde l'hypocrisie de son évidence sur la dénonciation de toutes les hypocrisies passées. Elle satisfait à notre besoin instinctif de narration. Aujourd'hui, une nouvelle fois, on prétend avoir découvert la vérité du monde, les justes règles de la société, la loi naturelle ou divine, en tout cas la seule *vraie* loi qu'il suffit désormais d'imposer au monde entier. Face à la poussée puritaine qui bientôt dégénérera en un nouveau totalitarisme, le héros de Musil est touché sans le savoir par le grand mouvement de négation de l'hypocrisie bénigne qui a commencé avec la modernité. Parce qu'il est cultivé, il sait la relativité des mœurs, et ne trouve aucune raison de croire que son époque ne prend pas part à cette danse sans fin des morales sociales. Il ne sait pas comment faire face au rouleau compresseur des certitudes simples qui triomphent. C'est sans doute autant du fait de l'indifférence – ou de l'incompréhension – des gens comme lui autant que par l'adhésion des masses incultes que le totalitarisme nazi – et communiste – a pu triompher.

L'histoire se répète. La victoire du puritanisme égalitariste sur les esprits a été préparée de longue date. Le retournement de l'hypocrisie en son double inversé a été habilement réalisé. Depuis près de cinquante ans, les nouvelles générations ont été massivement et radicalement dépourvues des connaissances indispensables à la compréhension de l'hypocrisie bénigne. Elles ont fait l'objet d'une propagande d'autant plus cachée qu'elle prétendait soigneusement se distinguer des grossières propagandes des régimes autoritaires. Le conditionnement des esprits dans les démocraties occidentales n'a sans doute pas été moins puissant, mais ses méthodes ont été différentes. Il a progressé en semant l'ignorance avec art, pour créer un terreau mental fertile à une acceptation du principe de cohérence. Il a appauvri les esprits afin de les réduire de fait à l'univocité, au premier degré stupide, à la cohérence bornée. Tout était ainsi prêt pour une adhésion massive à l'utopie égalitariste. L'homme

d’aujourd’hui dont il faudrait écrire le roman n’est plus l’homme sans qualités, mais l’homme sans ambiguïtés. Des ambiguïtés qui lui sont niées, et dont lui-même aura honte.

Le piège de l’homme multidimensionnel

« LGGBDTTTIQQAAPP ». Cette mention pour le moins sibylline figure en gros caractères au centre d’une affiche collée par la Fédération des enseignantes et des enseignants de l’élémentaire de l’Ontario. En lisant l’affiche, on comprend qu’il s’agit d’un « atelier d’inclusion » organisé pour les membres intéressés. Il dure une heure. Le sigle mystérieux est explicité en petits caractères : « Lesbian, Gay, Genderqueer, Bisexual, Demisexual, Transgender, Transsexual, Twospirit, Intersex, Queer, Questioning, Asexual, Allies, Pansexual, Polyamorous. » Outre l’aspect assez comique de la liste, qui ressemble à un dictionnaire des déviances du XIX^e^ siècle et dont je serais bien en peine d’expliciter un terme sur deux, cet atelier d’inclusion ainsi annoncé me semble magnifiquement représentatif de l’impasse dans laquelle notre société s’engage[1].

Dans l’*Homme unidimensionnel*, Herbert Marcuse fut parmi les premiers à dénoncer la société de consommation[2]. Cette dernière réduirait l’individu à n’être qu’un consommateur cherchant à « maximiser son utilité », comme disent les économistes. Cette critique du consumérisme, faite à l’apogée des Trente Glorieuses, est devenue banale : un Guy Debord, avec son livre, *La Société du spectacle*[3], et plus encore avec son étrange et pompeuse œuvrette vidéo baptisée *In girum imus nocte et consumimur igni*[4], achèvera de la diffuser et d’en faire une idée reçue. Le monde moderne nous réduirait à notre seule fonction d’*homo œconomicus*. Notre société serait celle de la négation de l’essentiel : en gros, tout ce qui n’est pas l’échange marchand.

Et pourtant, la dénonciation de Marcuse me semble aujourd'hui rater le problème. D'abord parce que la réduction de l'homme à sa rationalité économique, je l'ai suggéré plus haut, n'était qu'un masque hypocrite cachant l'incroyable irrationalité du monde économique en général et de l'entreprise en particulier. Le triomphe de l'économisme était un trompe-l'œil. Comme celui de la rationalité, rapidement utilisée par les myriades d'autres formes de rationalité qui nous guident comme diversion commode.

D'autre part, la critique du consumérisme a remporté un tel succès sur les esprits que désormais plus personne n'ose parler des actions humaines en termes d'intérêt et encore moins de calcul économique. L'échange marchand peut bien être une des grandes colonnes qui soutient le toit de la maison-monde, il est devenu honteux. Chacun s'applique à le cacher, ou au moins à le dévaloriser. Seuls les plus cyniques des traders peuvent avouer leur cupidité. Les associations, ONG, et autres activités à buts non-lucratifs font l'objet d'une célébration permanente. L'économie « sociale et solidaire » fait accourir les chercheurs et nourrit les articles des journaux. Le don est à la mode. Le désintéressement est tendance. La solidarité est quant à elle la vertu cardinale, l'injonction ultime. Un ordre. L'Ordre par excellence, puisqu'à partir d'elle nos institutions sont désormais organisées, budget compris. Bref, sale temps pour un *homo œconomicus* qui souhaiterait faire son *coming out*. Ce qui ne veut pas dire que l'intérêt n'est pas toujours là, aussi, en coulisse.

Et justement, c'est là que la critique de Marcuse et de tous les contempteurs du marché qui ont inspiré les barricades du quartier latin en Mai 68 est aujourd'hui à côté de la plaque. Gravement.

Le problème n'est plus l'homme unidimensionnel, mais l'homme multidimensionnel. Maintenant que chacun apprend dès sa naissance que le marché est mauvais, l'intérêt dégoûtant et l'individualisme un péché, nous sommes obligés de faire étalage de toutes les autres dimensions. À la fois.

Il n'est plus question d'enfermer l'homme dans sa fonction de consommateur. Au contraire, nous sommes tous enjoints de reconnaître en permanence l'intégralité de toutes les dimensions humaines. Faire appel au seul consommateur en nous est désormais perçu comme une ruse abjecte, une insulte

à notre sensibilité, à notre appartenance sociale et culturelle. C'est au contraire à l'intégralité de ce que nous sommes, à toutes nos dimensions, et même à toutes nos « potentialités » que l'on est supposé faire appel, et que nous devons arborer en toutes circonstances.

Cette multidimensionnalité obligée pose un premier problème : nous sommes maintenant terrorisés à l'idée de paraître réduire quiconque à la moindre de ses dimensions. Un individu, c'est entendu, ne doit pas être assimilé à la couleur de sa peau ou de ses cheveux, à ses tendances sexuelles, à ses choix matrimoniaux, à ses goûts esthétiques. Du coup, il est devenu impossible d'en évoquer aucune. Car parler de l'une d'elles, c'est risquer de paraître y placer l'être tout entier. L'égalitarisme, qui confond différence et jugement de valeur hiérarchisant, bannit l'évocation de maintes dimensions elles aussi devenues honteuses, mais pour d'autres raisons.

Dans le même temps, et paradoxalement, chacune de nos « tendances » individuelles, aussi privées et intimes soient-elles, sont tenues d'être étalées sur la place publique, trimballées en char le long des avenues, portées en bandoulière en toute occasion. Comme rien ne peut être honteux en nous, ne pas tout montrer serait faire de nous un coincé et un salaud. Un type pas drôle, vaguement « réac ». Ce serait implicitement avoir honte de « ce que l'on est », et donc symétriquement juger ceux qui sont « comme vous », ce qui fait retomber dans la défense hystérique précédente du « respect » de l'autre. Nous ne sommes fréquentables qu'à condition de nous exhiber, et de faire acte de transparence. L'aveu de toutes nos dimensions est finalement à la modernité ce que la confession publique était aux protestants autrefois : un rituel de transparence personnelle, où chacun se met à nu face à la communauté pour en conforter l'union.

Dans cette pluralité obligée des dimensions, il n'y a pas qu'une nouvelle hypocrisie. C'est aussi un redoutable piège.

Car ces multiples dimensions sont censées être cohérentes. À l'hypocrisie, somme toute pas si nouvelle, de devoir cacher les motivations économiques – tâche amplement pratiquée au Moyen Âge –, s'ajoute celle de devoir faire comme si toutes nos dimensions étaient alignées. La contradiction n'est pas

permise. L'existence d'une personnalité à plusieurs niveaux, de variations avec le temps de nos inclinations, est niée. On veut que chaque passant se sente père, poète, aventurier, épargnant raisonnable et joueur décomplexé. Et cela simultanément. Nous devons être toujours et partout, en même temps, membres de cent groupes, fils de cent cultures, patriotes et cosmopolites, pénétrés de notre héritage culturel et parfaitement poreux à tous les autres. Ce kaléidoscope de valeurs nous est imposé de façon paradoxale : ces mille dimensions qu'on nous reconnaît, et que nous sommes tenus de posséder et d'exposer, doivent entrer en parfaite cohérence. Car elles sont convoquées tout d'un coup et mises sur le même plan, déhiérarchisées et emboîtées comme les pierres polies d'un mur aztèque.

Si aujourd'hui on souhaite faire droit aux maintes dimensions de l'homme, on refuse en revanche leur mutuelle contradiction. On suppose – et on exige – qu'elles existent en harmonie. L'homme n'est plus unidimensionnel. Non. Il est univoque. Monolithique. Dépourvu de toute ambiguïté. Cette exigence nous contraint évidemment à une nouvelle posture hypocrite : il s'agit pour nous de feindre ce monolithisme, de jouer à la cohérence.

Nous sommes ainsi tous semblables à des loups devant montrer patte blanche aux petits chevreaux qui montent la garde idéologique. Nous sommes des contrebandiers des contradictions, obligés de faire tamponner à chaque coin de rue notre passeport d'ouverture à la diversité. Notre conformité aux sourates de l'égalitarisme est scrupuleusement vérifiée.

Dans la conception contemporaine qui prévaut désormais, l'individu est supposé unilatéral. Une bêtise. L'helléniste Bernard Deforge le déplore.

> Mes Grecs m'ont appris que toute chose est biface. Nos gens d'aujourd'hui sont des benêts. Ils ne voient ou ne veulent voir qu'une face, et c'est scandale quand ils découvrent l'envers de l'endroit[5].

À cette conception appauvrie de l'homme répond assez logiquement son appauvrissement spirituel[6].

L’âme désarmée

C’était dans un Club Méditerranée, quelque part dans le monde. Un de ces villages de vacances comme il en existent tant, où buffets gratuits, cocktails à volonté, gardes d’enfant et piscine à l’eau transparente sont les piliers de la grande promesse des prospectus, celle pour laquelle on paye si cher : le bonheur. Je m’y trouvais pour quelques jours. Chaque soir, les « animateurs » proposaient un spectacle dans une sorte de théâtre prévu à cet effet. Vue de loin, l’icône qui indique un peu partout dans le village la direction dudit théâtre se présente ainsi : deux masques côte à côte, qui rappellent bien sûr le *persona* des acteurs antiques, ce masque qui leur servait à la fois à incarner un personnage immédiatement identifiable pour le public et comme porte-voix. On comprend ainsi sans peine qu’il s’agit d’un lieu de spectacle. Un détail a cependant retenu mon attention, et m’a laissé éberlué : l’icône qui désigne la salle de spectacle montre deux masques souriant, au lieu d’opposer le sourire de l’un aux larmes de l’autre. Bien sûr, je comprends la raison qui a déterminé ce choix d’effacer le masque de tristesse : les clients sont ici pour se divertir. Tout sentiment négatif, toute tristesse, viendrait rappeler la réalité d’une vie quotidienne que les consommateurs viennent ici pour oublier l’espace d’un instant. Le masque triste donc, est *persona non grata* si j’ose le jeu de mots. Choix particulièrement emblématique de l’appauvrissement d’un monde qui imagine possible et souhaitable de ne voir que l’aspect solaire des choses, qui pense pouvoir bannir l’alternance des contraires au bénéfice d’un bonheur sans début ni fin. Extrême

fadeur des spectacles présentés, évidemment, le ressort de la tension dramatique et narrative reposant sur cette alternance proscrite et les contrastes qu'elle permet. Sans elle, le spectacle n'est qu'une exhibition vulgaire et inutile. Un divertissement vain qui prétend montrer – « show » – mais qui est plus vide de sens qu'un prospectus publicitaire. Même les films de Disney sont obligés, pour donner de l'intérêt à leurs histoires pourtant aseptisées à l'extrême, d'y faire intervenir des formes de « méchants ».

Cette anecdote est emblématique de ce formidable mouvement d'évaporation du sens qui caractérise ces soixante dernières années. Le grand spécialiste des médias, Neil Postman, avait dénoncé la vacuité grandissante des contenus médiatiques pourtant de plus en plus abondants.

> L'ensemble des techniques électroniques nous entraîne dans un nouveau monde – un monde du « coucou me voilà ! » où chaque événement fait son entrée en scène à toute vitesse et disparaît aussitôt pour céder la place à un autre[7].

L'utilité de l'information devient plus ténue à mesure que son déversement se fait plus massif. L'extraordinaire disponibilité constante et infinie de « contenus » – vidéos, textes, sons – en fait mécaniquement décliner la valeur. Le sens autrefois contenu de façon dense dans une information rare et, il est vrai, assez élitiste est semblable à un gaz à présent dilaté dans un espace qui s'est considérablement élargi. Il n'y en a pas plus, il est seulement moins dense. Les contenus ne sont plus que des distractions qui ne peuvent que laisser sur notre faim car ils sont sans consistance. C'est une partie du but sans doute, car en nous laissant affamés ils incitent du même coup à continuer à nous en nourrir. Un téléspectateur est comme Tantale, baigné dans une rivière, espérant en permanence pouvoir étancher sa soif alors que l'eau se dérobe sans cesse dès qu'il veut la saisir. Si l'on garde les yeux fixés sur la succession des images, c'est moins parce que leur infinie variété conserve à l'écran une fraîcheur

artificielle que parce que l'on attend, confusément, qu'enfin le « contenu » présente vraiment quelque chose. Toujours en vain.

Le téléspectateur est en permanence sur une ligne de crête où la distraction rejoint l'ennui qu'elle est pourtant censée éviter. Il est condamné à « se distraire à en mourir ». Avec plus de 3 heures 30 passées en moyenne par jour devant la télévision, et autant devant Internet, nous sommes devenus des damnés de l'*entertainment*. Entre 2006 et 2017, le temps moyen passé devant les écrans chaque jour a augmenté de 53 %, passant de 3 heures et 10 minutes à plus de 5 heures quotidiennes, et ce sans compter les temps de repas ou de travail[8]. C'est une partie majoritaire de notre temps éveillé « disponible » que nous passons sur un écran. La situation d'inactivité physique augmente les risques cardiaques ou de diabète. Mais les dégâts sur l'esprit, non quantifiables, ne sont pas moins importants.

La dépendance au flux continu de divertissements s'accompagne du développement d'une insondable crédulité. Si la tendance de chacun de nous à rechercher d'abord les informations qui confortent nos opinions est un fait psychologique bien connu, elle prend aujourd'hui une importance inédite. Le *Washington Post* avait ouvert une rubrique « vérification des faits », pensant qu'il était nécessaire et bienvenu d'aider à débusquer les fameux « hoaxes », les fausses nouvelles qui fleurissent sur la toile. Cruelle déconvenue. Il a bien fallu se rendre à l'évidence : « les lecteurs ne paraissent pas s'intéresser à la question de la véracité des faits. » La viralité d'une nouvelle ne dépend en aucune façon et n'est pas empêchée par son évidente fausseté. Les gens aiment trop croire à un fait spectaculaire ou allant dans le sens de leur opinion. Le journaliste écrit :

> Alors que la vérification d'une fausse information sur Internet demandait autrefois un peu de recherches, elle est maintenant souvent aussi simple qu'un clic sur un « à propos de » ou une page de « disclaimer ». Alors donc qu'une tendance à croire les « hoaxes » semblait autrefois venir d'une ignorance de bonne foi ou d'une incompréhension, ce n'est généralement plus le cas. […] La défiance

> envers les institutions est si haute maintenant, et les biais cognitifs sont si forts, que ceux qui adhèrent aux fausses histoires sont fréquemment seulement intéressés par la consommation d'informations qui sont en conformité avec leurs vues – même s'il est aisé de démontrer leur fausseté.

Notre époque n'est pas celle du triomphe de la science, ou encore moins d'un pseudo-culte de l'argent mais, au contraire, celle de la crédulité la plus noire. De l'ignorance crasse désormais portée, relayée, étendue sur Internet. Jamais les théories du complot n'ont été si nombreuses, les « croyances alternatives » si abondantes[9]. Un sondage avait montré que 40 % des Américains croyaient encore littéralement à l'histoire biblique de la création et à ce que l'on appellerait le créationnisme. On trouve aussi sur Internet des sites défendant le plus sérieusement du monde l'idée que la terre est plate…

Il faut se rendre à l'évidence, les gens sont paumés dans la modernité. Ils sont d'autant plus enclins à tomber dans les mythes simplistes et les croyances grégaires qu'on leur propose.

Dans un essai qui serait hilarant s'il n'était pas si angoissant, l'ancien conservateur du Centre Pompidou, Jean Clair, décrit avec une mordante justesse ces hordes de touristes déferlant dans les musées. Les touristes défilent en hâte devant des tableaux auxquels ils ne comprennent rien, dépourvus de toutes les clés culturelles qui leur permettraient d'avoir accès à leur sens.

> Le pèlerin moderne […] que cherche-t-il ? Quel salut de la contemplation d'œuvres qui seraient, à elles seules, la récompense de ces migrations ? […] On croit découvrir là, dans la chaleur et dans le bruit de la foule, ce qu'offrait autrefois la communauté d'une foi ou d'une Patrie. On y découvre un désarroi commun, une solitude augmentée, quand la croyance a disparu[10].

Les migrations permanentes de touristes parcourant le globe pour aller jeter des coups d'œil furtifs à des tableaux qui resteront des énigmes – quel que soit le nombre de photos souvenirs qui auront été prises – est un des phénomènes les plus intrigants de notre époque.

Peut-être, comme le suggère David Le Breton, cherche-t-on confusément à « disparaître de soi », pour échapper à la vacuité de cette société qui n'ambitionne que la clarté et la pureté du Bien[11]. Une société sans saveur, comme un fromage sans matière grasse – oui, cela existe.

La vacuité de l'existence moderne n'est pas sans lien avec le retournement de l'hypocrisie. Je crois même que les deux sont intimement liés, chacun s'entretenant l'un l'autre.

L'hypocrisie maligne ne triompherait pas aisément si nous étions armés pour lui résister. Or armés, nous ne le sommes plus. C'était le constat réalisé, dès 1985, par Allan Bloom dans un essai devenu un classique : *The Closing of the American Mind*[12]. L'abandon progressif de la culture libérale classique, autant par condamnation idéologique de la culture prétendue bourgeoise – donc élitiste, donc injuste – que par incapacité à faire face à l'afflux d'étudiants aux compétences hétérogènes, font partie des phénomènes les plus destructeurs de notre époque.

L'hypocrisie maligne, cette duperie stupide par laquelle on nous persuade que nous voyons enfin clair, n'aurait aucune chance de se diffuser dans les esprits si ceux-ci n'étaient pas préparés. Exactement comme une poularde avant d'être farcie, il faut vider notre cerveau pour pouvoir ensuite le truffer de sornettes.

Dans *Le Choc des incultures*, Francis Balle nous explique comment la société contemporaine s'est fractionnée en quatre cultures bien distinctes et désormais violemment antagonistes. Les scientistes, sans racines, cosmopolites et progressistes jusqu'au fanatisme, s'opposent aux conformistes, bataillon d'individus « surexposés à la culture médiatique » et sont vulnérables face « aux manigances de la première institution de propagande venue[13] ». Les identitaires, quant à eux, « s'attachent à défendre la seule culture qui leur ait été donnée, […] ils sont parfois tentés, à force de frustrations, par […] l'exaltation plus ou moins

enragée d'une identité plus ou moins imaginaire qu'ils croient à jamais perdue ». Face à ces trois cultures, les humanistes, élites du monde des arts et des idées, sont désormais dans l'incapacité d'exercer le moindre magister moral ou intellectuel. Ces quatre cultures ne sont pas réellement nouvelles. Elles cohabitaient autrefois, parvenaient à des synthèses heureuses, surmontaient leurs contradictions, ou au moins coexistaient avec un relatif succès – comme la science et la religion par exemple. Aujourd'hui, ces synthèses ne sont plus possibles. Notre modernité a exacerbé leurs positions, poussant chacune d'elles à la surenchère. Chacune de ces cultures a dégénéré en une forme intolérante aux autres. Les fondamentalismes sont l'expression dévoyée des identitaires. « Les ignorances et les exaspérations réciproques sont lourdes de menaces, de rivalités, d'exclusions à l'intérieur des sociétés contemporaines comme au-delà des frontières qui les séparent. »

C'est la perte de l'esprit d'hypocrisie qui provoque cette incompréhension mutuelle. Inséré dans sa culture comme dans une bulle, l'individu finit par voir l'autre comme radicalement différent. Un fossé s'est creusé dans les esprits, chacun considérant autrui avec le même dédain ignare que les Français demandant à Usbek, dans les *Lettres Persanes* de Montesquieu, « comment peut-on être Persan ? ». Il n'existe plus d'accord tacite autour d'une vision partagée du monde, par-delà les rôles sociaux et leurs cérémonies. L'hypocrisie bénigne était le ciment. Disparaissant, elle balkanise logiquement la société en sous-groupes se regardant au mieux avec indifférence, au pire avec hostilité. Il semble que chaque culture ne rêve plus que d'annihiler les autres. À l'instar du Dieu chrétien qui a considéré les autres comme des concurrents et non plus comme des formes divines alternatives également respectables, chaque culture se fait puritaine à sa manière. La culture humaniste elle-même s'enfonce dans une attitude autistique où, par dépit, elle ne parle plus qu'à elle-même.

La culture humaniste est devenue le trésor d'une caste restreinte, une confrérie relativement isolée et minoritaire. Car l'égalitarisme n'admet pas les différences de savoir, résultats de longs efforts que la plupart n'auront jamais le courage de réaliser. L'égalité exige que ces différences soient, d'une façon ou d'une autre, annulées. Pour y parvenir, il suffit de dévaloriser la connaissance –

l'image du « nerd », du fort en thème volontiers sentencieux, généralement prétentieux et toujours inutile. Et, dans un mouvement symétrique, de glorifier l'ignorance. Il ne peut plus y avoir de cultures distinctes, certaines pouvant incarner un plus haut niveau de civilisation. Horreur absolue que cette seule idée ! Non, toutes les cultures se valent nécessairement, par construction. Et, par conséquent, les œuvres culturelles doivent impérativement être accessibles par tous. Il le faut. Jean Clair fustige le mythe contemporain d'une œuvre d'art qui « possèderait le privilège, le pouvoir, la magie de se livrer sans peine ».

> À quoi bon l'histoire, la géographie, à quoi bon la lecture ? À quoi bon tant d'efforts quand tout paraît, comme ici, livré sur le coup ? Le monde ancien était lent et discursif. Le monde moderne en une seconde prétend s'ouvrir aux yeux[14].

Fantasme de l'accessibilité immédiate si représentatif de notre passion pour l'égalité. Selon cette fable égalitariste, toute œuvre d'art n'aurait qu'à être « sentie » par celui qui la contemple. Quiconque pourrait entrer en relation avec sa signification esthétique profonde par le seul truchement de sa bonne volonté. On peut noter que l'art abstrait est logiquement favorisé par ce mouvement : ne signifiant rien de précis, il peut dire n'importe quoi à n'importe qui. Ce n'était évidemment pas le cas d'un tableau de la Renaissance, dont le sens n'était livré qu'à une poignée de connaisseurs.

L'inculture aidant, l'hypocrisie fait l'objet d'une incompréhension totalement nouvelle dans l'histoire. C'est cette incompréhension que cet essai, modestement, souhaite d'ailleurs réparer en partie.

La dimension dramaturgique du fonctionnement social ne fonctionne qu'à la condition que les individus connaissent la règle du jeu, comme les spectateurs de théâtre : le décalage entre le signifiant et le signifié, autrement dit le fait que la pièce représentée est bien une mise en scène utilisée à des fins de coordination sociale. Si vous ne *savez* pas, si vous ne faites pas la différence entre la lettre des discours et leur signification, vous êtes pris au piège de ces discours. Si le jeu

n’est pas connu, si l’ambiguïté n’est pas comprise, si le premier degré seul est pris en compte, alors l’hypocrisie sociale se mue en redoutable machine à dominer, à broyer, à exploiter.

Pour la première fois, les règles du jeu se brouillent. Les gens ne *savent* plus qu’il y a mise en scène. Cette connaissance est devenue le privilège d’une minorité de personnes éduquées et informées. Elle est le trésor des lettrés de notre temps, ceux qui ont une connaissance suffisante de l’histoire humaine, de celle des arts et de la pensée, pour ne pas être dupe des idéologies proclamées, quelles qu’elles soient. Ils sont les seuls à connaître les souterrains sociaux, les chemins opératoires, souvent bien différents de ce qui est écrit, recommandé, vanté, affiché. Ces gens-là ne prêtent jamais allégeance à un ordre social que du bout des lèvres, par sens des convenances, sans jamais y ajouter foi, convaincus qu’ils sont qu’il n’existe pas de vérité des relations entre humains, mais seulement des formes circonstancielles.

Cette ignorance de la duplicité du monde est un handicap social considérable. Il touche d’abord les jeunes les plus modestes. Ces derniers ne découvrent cette duplicité qu’à leurs dépens, de façon souvent douloureuse. Et bien souvent ils ne la découvrent jamais.

Mais les conséquences de cette vision du monde univoque vont plus loin. Elle affaiblit toute la société car elle en ronge ses bases.

Le « vivre-ensemble » ne serait pas si souvent invoqué s’il n’était pas en crise. Il n’y avait nul besoin autrefois de parler de la nécessité de s’entendre, de faire société, de former une collectivité liée par un même désir de partager l’existence. Si cette idée remplit les manuels scolaires d’éducation civique et les discours médiatiques, c’est parce que la volonté de « vivre-ensemble » a déserté la société. Nul besoin d’appeler ce qui est déjà présent.

La raison de cette crise ? La fin de l’hypocrisie. Supposés universellement compatibles entre nous, nous avons été dépourvus de tout ce qui serait susceptible d’empêcher notre accord. Mais, du même coup, nous avons aussi perdu ce qui permettait l’accord. En perdant les raisons de ne pas nous entendre, nous avons aussi perdu toute raison de nous entendre. Nous sommes, au mieux, devenus indifférents les uns aux autres.

Kenneth Clark remarque que la civilisation romaine à sa fin était pleine de rituels vides[15]. Elle avait perdu le sens de ce qu'elle faisait, la confiance dans ses lois, et la foi dans son avenir.

Le recul du savoir-vivre est l'expression la plus frappante de l'incapacité contemporaine à réaliser comme autrefois la synthèse des contraires, et de la crise sociale qu'elle ouvre.

Parler du recul du savoir-vivre fait ringard. Combat d'arrière-garde pour grincheux. Il semble que chaque génération ait déploré l'effondrement de la civilisation que la génération d'après provoquait. La rengaine du « c'était mieux avant » est trop souvent le fait de celui qui idéalise le passé et exagère les travers du temps présent. Répéter que la politesse n'existe plus et que le savoir-vivre n'est qu'un souvenir rappelle donc un peu l'histoire du garçon qui criait au loup. On a du mal à y croire.

Mais cette fois-ci, c'est vrai.

Il existe à mon sens une différence radicale entre ce qui n'était hier que des évolutions des codes sociaux, fondés sur des bases somme toute assez stables, et le changement profond de nature des relations sociales contemporaines.

Le principe même de la façade qu'édifient ce que l'on appelait « les civilités » disparaît. Les relations ne sont plus médiées par le filtre adoucissant de la politesse. Comme son nom l'indique, elle était pourtant là pour « polir », aplanir les rugosités de la rencontre. C'est la politesse qui nous interdit en société de nous livrer à des activités qui, aussi plaisantes qu'elles soient pour nous, pourraient légitimement représenter une nuisance pour les autres. Cette censure personnelle, chez beaucoup de jeunes, n'existe plus. Écouter leur propre musique tonitruante dans un transport en commun ne leur pose aucun problème. Plus exactement, ils ne voient pas pour quelle raison ils devraient modifier leur comportement du fait de la présence d'autrui. L'existence n'a pour eux qu'une seule dimension : la leur. Ils n'ont jamais appris à mettre l'autre à distance, et ainsi à gagner eux-mêmes la liberté de cette distance. C'est pourquoi, fort logiquement, ils peuvent très aisément se sentir agressés par quiconque entre en contact avec eux. La bulle de *quant à soi* – qu'on traduirait en anglais par

privacy – n'existe pas pour eux. Du coup, toute action extérieure empiète nécessairement sur leur espace vital.

La disparition du savoir-vivre n'est, à mon sens, ni illusoire ni anecdotique. Car celui qui perd ces codes perd du même coup une protection. S'il se fait plus violent, c'est parce qu'il est plus vulnérable. Ne vivant que dans une seule dimension, ne concevant qu'un seul niveau d'existence, de rapports sociaux et de vérité, il est une proie facile pour la nasse de l'hypocrisie maligne et de la domination politique qui en naîtra.

John Cleese, le mémorable acteur du groupe des Monthy Python, témoignait en 2016 de son exaspération face à la chape du politiquement correct qui étouffe l'humour[16]. Tout se passe, souligne-t-il, comme si la société voulait nous protéger de toute émotion inconfortable. Il rapporte la phrase d'un psychiatre londonien qui lui a livré une explication éclairante de ce besoin nouveau : « Si les gens ne peuvent pas contrôler leurs propres émotions, alors ils doivent essayer de commencer à contrôler le comportement des autres. » Cette hypersensibilité est une autre conséquence de l'indigence culturelle, du désarmement de notre âme dont parlait Bloom.

L'utilisation croissante des « emoticons » en est une autre illustration. Ces petits dessins permettent d'exprimer directement ses sentiments, ses affects, sans avoir à faire l'effort d'en concevoir l'expression juste. La facilité de ces messages stéréotypés appauvrit prodigieusement les échanges. Ils font perdre le détour si utile du langage qui suggérait, par ses euphémismes ou ses outrances feintes, sans dévoiler tout à fait. L'écriture et les phrases obligeaient à un habillement de ses affects, qui devenaient ainsi « médiatisés », et ne s'imposaient pas dans leur caractère brut. Ils permettaient aussi de garder un espace d'intimité dans sa conversation, où ce que l'on disait était différent de ce que l'on ressentait réellement. Là encore, la modernité abolit le détour, elle trace une ligne droite là où la circonvolution rendait d'infinis services.

La plus grande partie de la population est désormais gagnée à une vision binaire du monde où domine le principe du tiers exclu. Elle n'accepte plus le compromis. La transparence est alors l'injonction logique d'un système fondé sur l'idée que le Bien et le Mal pouvant être parfaitement séparés et ne se

recoupant jamais, il suffirait de faire partout la lumière pour instaurer le règne éternel d'une société idéale. C'est bien l'immobilité qui attend la société. Mais pas celle de la perfection divine. Celle de la mort.

---

1. Il me faut préciser encore, pour couper court à toute polémique – sera-ce suffisant ? – qu'il n'est absolument pas dans mon propos de cautionner ou même relayer la moindre « condamnation morale » à l'égard de ces choix de vie, et même d'autres qui ne sont pas mentionnés. Je défends comme la première des libertés celle de pouvoir disposer de son corps comme on l'entend, en particulier sur le plan sexuel.

2. H. MARCUSE, *L'Homme unidimensionnel : Essai sur l'idéologie de la société industrielle avancée*, Paris, Éd. de Minuit, 1968.

3. G. DEBORD, *La Société du spectacle*, Paris, Buchet/Chastel, 1967.

4. « Nous tournons en rond dans la nuit et le feu nous consume. » Cette phrase latine est aussi un fameux palindrome (1978).

5. B. DEFORGE, *Je suis un Grec ancien*, Paris, Les Belles Lettres, 2016.

6. J'emploie ce terme en son sens non religieux.

7. N. POSTMAN, *Se distraire à en mourir*, Paris, Fayard, 2011, p. 122.

8. SANTÉ PUBLIQUE FRANCE, *Étude de santé sur l'environnement, la biosurveillance, l'activité physique et la nutrition*, septembre 2017.

9. Sur cette question, voir les nombreux travaux de G. BRONNER, par exemple *L'Empire des croyances*, Paris, PUF, 2003.

10. J. CLAIR, *L'Hiver de la culture*, Paris, Flammarion, 2011, p. 53.

11. D. LE BRETON, *Disparaître de soi – une tentation contemporaine*, Paris, Métailié, 2015.

12. Traduit en français sous le titre : « L'âme désarmée », Paris, Julliard, 1987.

13. F. BALLE, *Le Choc des incultures*, Paris, L'Archipel, 2016, p. 53.

14. J. CLAIR, *L'Hiver de la culture*, p. 55.

15. K. CLARK, *Civilisation*, Paris, Hermann, 1974.

16. Interview publiée sur le site Bigthinh. com, 2016.

7.

La société momifiée

> La perfection est immobile. Vers quoi ira-t-elle ? Pourquoi se dérangerait-elle ?
>
> H. LEFEBVRE,
> *« Claude Levi-Strauss et le nouvel éléatisme »*.

Quand un pharaon ou un haut dignitaire égyptien mourrait, son corps était livré à une armée d'embaumeurs spécialisés. La momification était un processus long et fort coûteux. Il fallait inciser le corps, en extraire les viscères – à l'exception du cœur, supposé siège de la conscience –, le faire sécher au soleil, l'enduire d'huiles végétales et animales, disposer des amulettes sur lui, poser les bandelettes, puis le placer dans le sarcophage. Le tout avec force libations, prières et chœurs de pleureuses. Tout cela prenait soixante-dix jours. Pourquoi tant d'efforts pour préserver un corps qu'aujourd'hui nous livrons aux flammes d'un crématorium ou à la pourriture d'un cercueil ? Il était primordial de garantir la continuité d'une existence qui ne s'arrêtait pas avec la mort. Il s'agissait non seulement d'accéder au royaume des morts, mais surtout d'entrer dans un cycle éternel de renaissances.

La momification, qui a permis que des corps presque intacts parviennent jusqu'à nous – comme celui de Ramsès II –, est à l'image d'une société

égyptienne d'une incroyable stabilité. Pendant trois mille ans, entre l'unification de l'Égypte par Nar-Mer et la conquête de du pays par Alexandre, les rites, croyances, règles artistiques, structures institutionnelles et sociales sont à peu près restées inchangées. Une stabilité ahurissante et vaguement effrayante pour nous autres, qui vivons à une époque où dix années suffisent à transformer tant de choses dans nos vies, l'évolution technologique aidant.

Le progrès rapide de la science et, par contrecoup, de la société semblent aujourd'hui des évidences. Les plus grands débats de ce début de siècle touchent précisément aux opportunités et aux dangers représentés par le développement de l'intelligence artificielle et des biotechnologies. Que l'on s'en félicite ou que l'on s'en lamente, il semble acquis que notre monde va continuer à connaître une évolution rapide et accélérée.

Mon sentiment est que nous nous trompons complètement. Ce qui nous menace, c'est au contraire une momification de la société. Un coup d'arrêt définitif à l'évolution sociale. La cause ? Une morale égalitariste confite dans une autocélébration perpétuelle.

Tous les puritanismes qui se sont succédés au long de l'histoire humaine prétendaient être le *nec plus ultra* en matière de morale sociale. Un point d'arrivée d'où il ne fallait plus bouger, et où la seule tâche utile était de convaincre les quelques récalcitrants qui résistaient encore.

Jamais aucun n'est parvenu à bloquer l'horloge de la société, qui, inexorablement, finissait par dépasser les puritanismes. Pour quelle raison ? Grâce à cette transgression dont j'ai parlé, fille de l'hypocrisie bénigne, qui toujours se déployait derrière les fastes de la morale du moment.

Mais aujourd'hui les choses ont changé. Le verrou qui bloque la morale sociale existe : il est forgé sous nos yeux.

Chacun le sait, notre société devient celle de l'hypersurveillance. Mais le problème n'est pas d'être contrôlé, regardé, épié. Il est dans l'esprit avec lequel ces observations sont faites, le regard que l'on porte et les conséquences que l'on en tire. Le piège, c'est le devoir de cohérence, l'accord de sa vie privée et de sa vie publique, l'impossibilité de contourner la règle. La cohérence obligatoire –

dont la conformité obligatoire est un volet – va mettre le monde devant ses contradictions, pour les obliger à les supprimer.

Faux-semblants

Le numérique est un accélérateur des mutations de l'hypocrisie. Un réactif puissant qui va transformer le consensus hypocrite traditionnel en prison de l'ennui.

Le désenchantement numérique qui vient est la prolongation de celui que stigmatisait Weber. Son perfectionnement. La bureaucratie n'avait en fait réalisé que superficiellement le désenchantement du monde tant redouté. Elle avait merveilleusement couvert, au moins dans la forme imparfaite qui était la sienne, une hypocrisie qui n'avait rien à envier à celle qui prévalait auparavant. La bureaucratie s'était édifiée en paravent providentiel pour de nouvelles orgies transgressives.

La cage de fer des organisations bureaucratiques dont parlait Max Weber n'est rien, vraiment rien, à côté de celle que le numérique est en train de créer.

Comme un feu qui s'éteint ou une étoile qui meurt, l'hypocrisie jette sous nos yeux une ultime lueur. L'agonie humaine connaît aussi cet étrange regain, où quelques minutes avant la mort, toute l'énergie restante vient se consumer en un dernier sursaut. Jean-Sébastien Bach, dit-on, recouvra la vue durant quelques minutes juste avant de mourir. Courtoisie de la mort ou cruelle illusion, c'est en tout cas ce à quoi nous assistons en ce début de siècle : un retour spectaculaire du foisonnement transgressif. Une enivrante profusion d'hypocrisies s'est épanouie en quelques années.

Qui ne le voit ? L'ère numérique est d'abord et avant tout une ère de la transgression et du faux-semblant. Elle a fourni à chacun une panoplie de masques dont aucun Vénitien n'aurait osé rêver. Il y en a pour toutes les occasions : que l'on souhaite discuter politique ou santé, vendre ses meubles, acheter de la drogue, louer une prostituée, insulter un homme politique, faire valoir son professionnalisme et ses expertises, chaque instant de notre vie a son site, son pseudo et son mot de passe.

Profitons-en. C'est la dernière cigarette du condamné.

Tout le monde ment[1]. Le titre donné en 2017 à son livre par Seth Stephens-Devidowitz, un ancien salarié de Google, est éloquent. Cachés derrière un anonymat supposé, les questions que nous confions aux moteurs de recherche sur Internet disent la vérité de nos préoccupations, de nos désirs, de nos angoisses les plus intimes. Google agit comme un « sérum de vérité numérique », un révélateur de ce que nous ne confions à personne, et surtout pas à nos proches.

La sexualité représente une partie importante de cette dimension taboue que nous pouvons libérer une fois masqués sur les réseaux. L'analyse des données collectées par l'auteur lui permet de montrer que dans l'État du Mississipi, particulièrement opposé au mariage homosexuel, on compte la même proportion qu'ailleurs de personnes recherchant des images « gay » (environ 5 %). Conclusion : beaucoup de personnes aux goûts homosexuels vivant dans cet État cachent leur tendance (même si les homosexuels ne sont pas nécessairement en faveur du « mariage pour tous », comme il est convenu de l'appeler en France). Les données montrent aussi que les requêtes relatives à la taille de leur pénis sont chez les hommes bien plus nombreuses que celles cherchant à savoir comment accorder une guitare ou changer une roue… Les femmes, quant à elles, se préoccupent 170 fois moins de la taille du pénis des hommes que ces derniers.

Les données montrent aussi la prévalence chez les parents, contre toutes les volontés d'égalité entre les sexes, de préoccupations biaisées : aux fils l'importance d'être intelligent, aux filles celle de la beauté. Alors que la question « mon fils est-il un génie ? » domine de loin « ma fille est-elle un génie ? », les questions « ma fille est-elle en surpoids ? » dominent en nombre celles

concernant le surpoids du fils. Alors que les distributions d'intelligence ne sont pas différentes selon les sexes, l'obésité est au contraire plus importante chez les garçons (35 % d'entre eux) que chez les filles (28 %).

Derrière la prétention égalitariste que l'on se doit d'afficher, les parents (américains en l'occurrence) ont toujours le sentiment qu'un garçon s'en sortira plus facilement dans la vie s'il est intelligent et que son apparence a moins d'importance, et inversement pour une fille. On peut y voir la survivance d'un préjugé bien sûr. Mais il est aussi possible de comprendre cette conception des parents comme la traduction du constat pragmatique qu'une femme est toujours socialement jugée à partir de son apparence, beaucoup plus qu'un homme. Et que l'attention portée au physique réduit celle que l'on porte à l'intelligence.

Difficile de ne pas remarquer que les théories scandaleuses de Freud sur l'importance sous-estimée du sexe se révèlent exactes à la lumière de ce que l'on sait des usages réels d'Internet.

Celui-ci est avant tout une immense cour de récréation où se déploient les mille et une formes que prend la convoitise sexuelle. C'est pour l'instant l'éclatante revanche d'Éros dont la place avait été si réduite, enfermée dans le carcan des conventions sociales, comme l'avait déploré Marcuse dans *Éros et civilisation*[2]. Mais ce n'est pas le sympathique poupon joufflu à l'arc tendu qui s'y exprime. C'est l'excès bestial, la pulsion turgescente dans toute sa crudité, et sa cruauté parfois.

Sur Internet, tout peut se donner libre cours, les fantasmes deviennent de simples mots-clés. Quand tout peut se passer en coulisse, sans qu'à aucun moment il ne faille passer par un temps de sociabilité où le masque des convenances doit s'afficher, alors le jeu est plus débridé que jamais. Les anciennes maisons closes avaient leurs codes. Des règles de bienséance y avaient cours, comme ailleurs. Il fallait saluer, dialoguer, indiquer ce que l'on souhaitait de façon peut-être voilée. Les choses s'y déroulaient dans les règles. La fureur sexuelle y était contenue, les scénarios souhaités par les clients encadrés. Proust appelle cela de façon piquante « le monde de la noce[3] ».

Sur Internet, rien de tout cela n'a cours.

Le numérique est un incroyable révélateur de l'importance de la sexualité. En ouvrant aux individus un espace de confidentialité et d'anonymat (ou en tout cas perçu comme tel), Internet voit logiquement s'exprimer sans filtre les désirs les plus habituellement cachés. Ce qui était autrefois contenu dans des endroits spécifiques et circonscrits (rues, établissements spécialisés) devient un espace virtuellement ouvert à toute heure et accessible en un clic de souris.

Le plus gros site pornographique mondial, Pornhub, publie chaque année un rapport sur les statistiques de consommation par pays. En 2015, les États-Unis étaient leur meilleur client, suivis par le Royaume-Uni, l'Inde, le Canada et l'Allemagne. Le terme le plus recherché cette année-là était « lesbian », suivi par « teen », « step-mom », « cartoon » et « milf ». Chose intéressante car peut-être inattendue : les femmes représentent un quart des internautes visiteurs du site.

Au XIX^e^ siècle, Flaubert décrivait, « ces jeux sociaux où chacun se rencontre : lorettes, grisettes, femmes entretenues etc[4]. » Derrière les rôles joués, chacun poursuivait ses stratégies matrimoniales au moyen de mille ruses, toutes plus éventées les unes que les autres. Aujourd'hui, des plateformes de rencontre numériques telles que Tinder, Grinder, Meetic ou Gleeden – pour ne citer qu'elles –, industrialisent le processus. La segmentation de l'amour est désormais cyniquement précise (rencontres infidèles, homosexuelles, échangistes). Les rencontres sont catégorisées avec un raffinement de détails comme le sont les pratiques sexuelles sur les sites de vidéos pornographiques. Dans le supermarché de l'amour, il y en a pour tous les goûts ; il existe un rayon bien achalandé pour la fantaisie la plus insolite. Les sites prolongent deux siècles plus tard le projet commencé par le marquis de Sade, dans ses *120 journées de Sodome*, écrites du fond de son cachot à la Bastille : proposer un dictionnaire complet de toutes les facettes possibles des perversions sexuelles. La perversion était hier un fantasme caché au plus profond de l'esprit. Presque un trésor de l'intimité. elle n'est désormais qu'un « hashtag ».

L'expression du soi caché par les conventions sociales devient possible en ligne. Les préférences enfouies, même les plus honteuses, s'étalent. La longue traîne des inclinations, hier orphelines, s'y déploie presque à l'infini.

Plus personne n’est seul avec sa folie, sa pathologie. On se découvre membre d’une étrange famille répartie sur tout le globe. Il y aura toujours quelqu’un, quelque part, pour partager votre marotte, aussi particulière soit-elle.

Les propositions les plus cyniques s’y échangent, comme celles des « Sugar Daddy », ces hommes mûrs et riches qui proposent à des étudiantes de les combler de cadeaux en échange de faveurs sexuelles. Par la médiation sécurisante du clavier et de l’écran, le masque social est jeté bas dès que l’on est en ligne.

Mais Internet est le lieu des extrêmes opposés. À côté de la crudité des désirs qui s’y expriment, c’est aussi l’endroit des mises en scène les plus soigneuses : celles des réseaux sociaux.

Cette exhibition contrôlée de soi à laquelle chacun – surtout les plus jeunes – se livre est une magnifique forme contemporaine d’hypocrisie bénigne. Tout le monde se montre sous son meilleur jour, chacun déploie l’histoire imaginaire de sa vie rêvée à coups de photos idéales de plages de sable blanc, de cocktails pétillants. Les réseaux sociaux nous permettent à tous de tisser le voile d’une vie imaginaire en mettant bout à bout nos moments heureux, voire la seule représentation de ces moments, l’espace d’un « selfie ». Les conventions des réseaux sociaux sont comparables à celles de la société. Elles sont peut-être l’équivalent de l’art de la conversation autrefois, dans la mesure où la vérité de ce que l’on dit est toujours secondaire, moins importante que l’acte même de communiquer. Le sens des photos mises sur Instagram s’épuise dans l’échange, comme le bavardage mondain.

David Miller a réalisé une étude ethnographique durant 18 mois dans un village anglais, afin d’étudier en profondeur les façons dont les habitants utilisaient les réseaux sociaux comme Facebook, Twitter ou Instagram pour échanger avec les autres membres du village[5]. Il a constaté que, bien loin d’apporter une transparence nouvelle aux rapports déjà étroits existant entre les habitants de telles communautés villageoises, l’usage habile qui était fait des réseaux sociaux permettait, au contraire, de « tenir à distance ». Les réseaux permettent de calibrer les interactions au plus juste afin de n’être « ni trop

chaleureux » ni « trop froid » (l'auteur appelle cela, de façon assez plaisante, la « stratégie de Boucle d'Or »).

Le numérique a d'abord permis une exacerbation de l'hypocrisie sociale.

Près d'un tiers des internautes français a consulté au moins une fois par mois un site de piratage de séries ou de films en 2015, une proportion en hausse par rapport à 2014[6]. Naspter, Thepiratebay, KAT, Megavideo : qu'il s'agisse de streaming ou d'échange de fichiers entre pair, l'utilisation illégale des œuvres est massive. Aucune loi, aucune Haute Autorité n'est parvenue à enrayer ces pratiques.

Tout se passe comme si Internet neutralisait le sens moral. L'écran fait écran, précisément, il donne l'impression que tout ce qui est vu est presque irréel, d'un autre ordre. C'est l'ensemble de nos actions en ligne qui semblent faire partie de la réalité virtuelle. Quand plusieurs actrices, parmi lesquelles Jennifer Lawrence, se font pirater leurs comptes personnels et voler des photos nues, cela ne pose problème à aucun lecteur de voir les auteurs du piratage poursuivis tandis qu'eux-mêmes se précipitent en masse sur Internet pour les consulter.

Le monde économique a aussi plongé dans la transgression avec délices.

Les grandes sociétés du Net ont mis en place des montages complexes pour réduire à presque rien leurs impôts.

Uber et les autres compagnies de « voitures avec chauffeur » se sont développées de façon foudroyante en exploitant le flou existant dans la législation protégeant le monopole des taxis. Là où la « maraude » traditionnelle (le fait de prendre des gens dans la rue sur un simple signe de la main) était interdite, les applications ont permis de développer la maraude électronique, qui revient exactement au même, en beaucoup plus efficace.

Airbnb a permis de contourner massivement les réglementations très contraignantes sur l'hôtellerie en permettant à chacun de louer, voire de sous-louer, une chambre ou un logement entier.

Le numérique a déclenché une immense remise en cause des règles admises dans tous les domaines. Depuis une vingtaine d'années, c'est un peu comme si

chacun, État, entreprise ou particulier, s'était mis à jouer avec les règles pour les contourner.

Mais la période d'explosion de l'hypocrisie permise par Internet est déjà derrière nous. Celle qui s'annonce lui sera diamétralement opposée. Les puissantes forces de la *mise en cohérence* sont désormais à l'œuvre.

Autrefois, nous comprenions, sans qu'on ait besoin de nous l'expliquer, un monde qui cachait son vrai fonctionnement. Demain, nous ne comprendrons plus un monde qui prétendra pourtant être transparent et donc immédiatement compréhensible.

Hier l'hypocrisie était, sauf exception, un trésor commun qui profitait à tous. Elle est en passe de devenir l'arme pernicieuse utilisée par quelques-uns pour dominer les autres. Car l'hypocrisie bénigne ne va pas seulement disparaître, elle va s'inverser en son double obscur. L'hypocrisie maligne est en passe de dominer. Comme une métastase, elle investit peu à peu chaque partie de la société.

Les réseaux sociaux en sont les premiers relais. C'est le cas lorsqu'un jeune se doit pour « exister » socialement de s'enchaîner aux réseaux à la mode, et d'y poster inlassablement les mêmes clichés – dans tous les sens du terme. Vacances sur fond de mer turquoise, ciel bleu et soleil, cocktails glacés au bord de piscines immaculés, paysages de nature triomphante : autant d'images déversées jusqu'à la nausée, prises comme par devoir par chacun de ces jeunes afin d'obtenir le *sastisfecit* du « like ». Ce pouce levé ou ce cœur consenti comme une aumône affective à ses amis me fait de plus en plus penser au coup d'œil du gardien dans le judas d'une porte de prison pour vérifier que le prisonnier est bien là où il doit être. Autant d'images qui ne sont que les décors pour le seul sujet vraiment inchangé de ces norias picturales : soi-même. Le selfie règne en maître. Car aux panoramas, il est désormais indispensable d'ajouter sa propre image, comme pour prouver que l'on était bien là, que la photo trafiquée et convenue est authentique.

Internet ne crée plus du lien. Il dispose dans des cases et sépare au contraire. Il édifie des chapelles.

Chacun est enfermé dans une bulle cognitive où il ne voit que ceux auxquels il ressemble et avec qui il est d'accord. Grâce aux algorithmes de recommandations, il reçoit les propositions commerciales, visionne les vidéos et les liens de contenus en tous genres qui confortent sa vision du monde. L'élection, en 2016, de Donald Trump à la présidence des États-Unis a révélé l'existence de ces bulles de filtrage de façon spectaculaire. La plupart des journalistes, évoluant dans un environnement numérique et social pro-démocrate et éduqué, n'avaient pas perçu l'engouement réel pour le candidat républicain. C'est que, comme l'explique Julien Cadot, les réseaux sociaux et les sites que l'on fréquente apprennent nos préférences et finissent par ne plus nous présenter que ce qui est en accord avec nous.

> Quand vous cliquez sur un J'aime, ou que vous masquez une publication qui vous déplaît, Facebook apprend vos préférences. Avec l'ajout récent des réactions par smiley interposé, Facebook sait même maintenant ce que je ressens quand je commente une publication : il sait ce qui me fait rire, ce qui me révulse et ce qui m'attriste. En affinant ce profil que Facebook s'est fait de moi, il va parvenir à me proposer des contenus qui déclenchent des émotions positives, des contenus que je peux aimer et partager. Je n'ai jamais croisé un seul supporter de Trump dans mon feed Facebook, français ou américain[7].

Ce qui nous menace, c'est de devenir les aveugles d'un monde qui prétend être visible pour tous. Un monde où tout sera d'autant plus montré que rien ne sera compréhensible. Un monde où le chemin de liberté, réduit à l'étroitesse des conduites cohérentes, sera devenu un corridor de prison.

La transparence qui masque

La photo est assez innocente : on y voit une jeune femme en maillot de bain au bord d'un lac. Face à elle, un homme souriant, son fiancé, lui touche légèrement un sein. Elle vaudra à Laraine Cook, l'infortunée protagoniste du cliché posté sur Facebook en 2013, d'être renvoyée par le lycée de l'Idaho où elle entraînait l'équipe de basket.

Si Internet symbolisait à ses débuts la liberté de tout dire, la possibilité de transgresser à son gré, ce n'est déjà plus le cas.

La censure a fourbi ses armes. Un temps dépassés, les États ont fini par réagir et se doter de moyens inédits pour contrôler les discours autant, et peut-être même plus, que les actions.

La censure prend d'abord la forme de cette pudibonderie imbécile qui, au nom d'une supposée protection de l'enfance, exclut automatiquement toute image qui pourrait s'apparenter à de la nudité. Ont été censurées par Facebook les images représentant la petite Sirène de Copenhague, *L'Origine du Monde* de Gustave Courbet et une statue de Neptune située – comme le nom l'indique – sur la Piazza del Nettuno à Bologne. Mais les œuvres d'art ne font pas seules les frais de la pudeur nouvelle d'Internet. Des publicités pour le cancer du sein, des photos historiques – comme la petite fille brûlée au napalm – sont de la même façon interdites de réseau. À chaque fois, le réseau social adresse son message type :

> L’utilisation de cette image n’a pas été approuvée car elle constitue une violation des directives de Facebook en matière de publicité. Le contenu de cette image est sexuellement explicite et montre le corps de façon excessive, en se concentrant de façon superflue sur certaines parties du corps.

On pourra arguer de l’imperfection de l’algorithme pour expliquer ces censures intempestives – réparées depuis. Mais elles montrent malgré tout ce que chacun de nous sait désormais : le Web n’est pas une fenêtre sur le monde, c’est un écran où nous est servi ce que l’on veut que nous voyions. Un écran particulier de plus, puisque comme le télécran de *1984* d’Orwell, il est aussi une caméra qui nous scrute en permanence.

À travers les géants du Net, c’est en fait un nouveau puritanisme progressiste, comme l’appelle Frédéric Mas, qui s’impose au monde entier[8]. Dans *Coming apart*, le politologue Charles Murray décrit la nouvelle forme de ségrégation sociale qui isole les élites politiques, économiques et intellectuelles aux États-Unis et leur permet de développer une bulle sociale où l’idéologie progressiste est hégémonique[9]. Tous issus des mêmes universités et lieux de formation, ce groupe de milliardaires a les moyens d’étendre son emprise grâce aux entreprises qu’ils contrôlent. Il s’agit aujourd’hui de la plus puissante force de diffusion de la bien-pensance contemporaine.

Petit à petit, notre société devient une maison de verre. Le développement accéléré de l’hypersurveillance est sans doute le phénomène le plus frappant de ces vingt dernières années. On peut même dire que, bien avant de servir à la communication, les nouvelles technologies numériques ont été employées à deux choses : satisfaire le besoin de sexe des individus – j’en ai parlé – et permettre aux États et aux entreprises de nous surveiller plus étroitement que jamais.

À l’heure où j’écris ces lignes, chaque jour apporte son lot de nouvelles pratiques de surveillances, de nouvelles technologies intrusives. Chaque jour, des digues réglementaires cèdent, les lignes de la tolérance bougent.

Notre société ressemble de plus à cette prison « idéale » décrite par Jérémy Bentham : le *panoptikon*. Une prison adroitement conçue en cercle pour qu'un seul gardien placé en son centre puisse surveiller l'ensemble des occupants. Cette société panoptique est celle de l'homme nu, comme le décrit l'essai éponyme de Marc Dugain et Christophe Labbé[10].

Les justifications à la surveillance ne manquent pas.

On nous surveillera pour notre santé. Les battements de notre cœur, notre tension sanguine, le nombre de nos pas, nos moindres gestes, et mille autres données seront enregistrées en permanence et traitées afin de prévenir les maladies et de nous accompagner toute notre vie dans cette santé désormais conçue comme un capital à faire fructifier. Les assurances ne veulent pas qu'on le sache, mais elles utilisent la liste de nos amis sur Facebook pour déterminer notre « sinistralité », autrement dit notre coût moyen en tant que client. Naturellement pour mieux adapter le niveau des cotisations.

On nous surveillera parce que c'est moderne et économique. Depuis janvier 2017, à Paris, les procès-verbaux sont dressés automatiquement par caméra aux automobilistes. À Nice, le propriétaire de la voiture garée en double-file reçoit au courrier du lendemain son amende. Demain, à n'en pas douter, il la recevra en temps réel sur son smartphone.

On nous surveillera, surtout, pour notre sécurité. Les technologies de détection automatique des « dangers » sont de plus en plus intrusives et performantes.

Chaque particulier peut déjà, avec l'application Findface, prendre une photo d'un passant dans la rue et, par reconnaissance faciale et recoupement, regrouper instantanément tout ce que les réseaux sociaux et Internet en général disent de cette personne. Ce qui reste aujourd'hui une tâche longue de recherche sur Internet – et nécessitant au moins le nom de la personne – deviendra rapidement une procédure instantanée réalisée par chaque caméra de surveillance. Autrement dit, dès que nous sortirons de chez nous.

Le fichage était autrefois réservé aux crimes sexuels les plus graves. Puis, par glissement rapide, il a répertorié l'ensemble des mises en cause pour tout délit. Le fichage généralisé arrive inéluctablement. La concentration de tous les

fichages – fiscaux, judiciaires, médicaux, scolaires, professionnels, etc. – n'est qu'une question de temps.

Au nom de la transparence, les interdits les plus sacrés comme celui de la délation, que l'on croyait suffisamment ancrés dans l'esprit français par la blessure de l'histoire, sont balayés. À Paris, la mairie a créé en 2016 un site Internet permettant aux Parisiens de dénoncer leurs voisins pratiquant illégalement la location de leur logement. La délation encouragée peut bien commencer par ces innocentes peccadilles de location touristiques *via* Airbnb (passible d'une amende de 25 000 euros tout de même). Elle s'étendra inéluctablement. Pourquoi ne pas dénoncer demain tout acte illégal, toute incivilité dont nous aurions été les témoins ? Pourquoi ne pas étendre à la population entière au fond l'habitude qu'ont désormais les policiers américains de filmer *in extenso* leurs contacts avec les citoyens ? Ce qui devait être une façon de protéger les citoyens des abus de pouvoir de la police va devenir la source d'une surveillance absolue. La caméra ne sera pas seulement dans chaque coin de rue, elle sera aussi dans l'œil de vos voisins. Chaque passant deviendra un délateur en puissance. Nous sommes tous appelés à devenir les gardiens de notre propre prison.

Les entreprises aussi ont intérêt à une société transparente. Leur but, depuis toujours, est de connaître leur marché pour pouvoir y proposer les biens et services appropriés. Ceux, autrement dit, qui se vendront le mieux. Connaître la personnalité, les actions et même les pensées les plus intimes de ses clients ou de ses prospects est une aubaine providentielle. Elles s'y emploient activement, multipliant des gadgets censés être utiles – ils le sont parfois d'ailleurs ! – qui reposent tous sur leur capacité à collecter, avec notre consentement plus ou moins éclairé, toujours plus d'informations.

La surveillance est un évident outil de contrôle politique. Si cet outil a été utilisé de tout temps, il dispose aujourd'hui d'une puissance dont Staline, Mao ou Hitler n'auraient jamais rêvé. Le XXI^{e} siècle s'annonce comme le paradis des dictateurs, tyrans et des démagogues de tous poils.

La Chine a fait plier les grandes sociétés du Web qui ont accepté, à l'image de Google, d'appliquer les règles particulières de filtrage politique exigées par le

régime communiste. Il ne s'agit pas pour la Chine d'interdire les connexions vers l'extérieur. La tactique de contrôle est plus subtile : ce sont les messages et les communications internes qui sont supervisés. Ainsi, la censure ne fait, ou presque pas, obstacle au commerce.

Exit la vision irénique de gentilles sociétés fondées sur l'éthique incorruptible des droits humains.

Une étude, réalisée en 2015, montrait qu'un tiers des individus connectés n'avaient accès qu'à Internet lourdement censuré, et 20 % ne rencontrent qu'une censure modérée[11]. Quant au tiers censé être libre, on peut ajouter que cela ne signifie pas absence d'une régulation claire prescrivant ce que l'on peut dire et ce qu'il est interdit d'écrire. À quoi s'ajoute désormais le « droit à l'oubli » qui permet dans certaines conditions de faire disparaître un fait du Net.

La Chine, toujours elle, expérimente désormais d'extraordinaires outils de contrôle social utilisant le ressort de la « gamification ». Le principe est d'une simplicité enfantine. Il est d'ailleurs directement emprunté à l'école. Des bons points sont distribués aux citoyens obéissants. La conformité est récompensée par différents petits avantages (accès prioritaire à des aides sociales, des logements, etc.). Cet aimable jeu social peut commencer tout doucement, en vous encourageant à mettre vos papiers à la poubelle plutôt qu'à les jeter par terre. Puis aller rapidement jusqu'à récompenser la conduite automobile « vertueuse », et bientôt tous les comportements socialement (et politiquement) recommandés. De la distinction décernée à qui agit bien à la stigmatisation de ceux qui dévient, il n'y a qu'un pas qui sera allègrement franchi. Le bonus se transformera aisément en malus, la carotte deviendra bâton pour châtier les malfaisants – je veux dire bien sûr tous ceux qui font mal à partir du moment où ils ne sont pas en totale conformité avec l'ordre prescrit. Il existe déjà une application, Jaywalker, qui permet aux Chinois de repérer et publier en ligne le visage des piétons qui traversent hors des passages prévus à cet effet. Une humiliation numérique dont les déclinaisons potentielles sont innombrables et l'efficacité contraignante redoutable.

Ces techniques développées dans les dictatures sont les bancs d'essai de celles qui seront très rapidement employées sous des formes à peine modifiées

dans les démocraties.

La menace terroriste agit comme justification imparable à toutes les pratiques de surveillance. À l'heure où j'écris ces lignes, la France est en état d'urgence depuis deux ans et demi, une situation qui est censée être exceptionnelle, créée à l'origine pour faire face aux évènements liés à la guerre d'Algérie[12]. Le rappel désormais rituel du risque terroriste à la fin de chaque discours politique me fait penser à la mise en garde contre « la bête » dans le roman de William Golding, *Lord of the flies*[13] : une façon infinie d'entretenir la peur et de justifier des mesures toujours plus contraignantes qui servent en réalité la stabilité du pouvoir en place.

La surveillance traditionnelle nous laissait au moins passifs face à elle. Désormais, nous sommes tenus d'y prêter la main. Le système, de plus en plus, requiert que nous soyons les acteurs de notre propre surveillance. Aux États-Unis, un étudiant souhaitant rentrer à l'université de Stanford devra veiller à laisser des traces sur Internet. Il sait que son acceptation dépendra autant de son dossier académique que de l'aspect de son réseau sur Linkedin et du type d'occupations louables pré-professionnelles qu'indiqueront les photos traînant sur la toile. Il ne s'agit pas seulement, lorsque l'on se fait « googliser », d'éviter les photos compromettantes de soirées arrosées. Il faut aussi laisser les « bonnes » traces, montrer patte blanche et revêtir les oripeaux de l'agneau employable. Prêtant la main à l'enfermement, nous n'en sommes que mieux enfermés.

Les démocraties, gagnées au dogme de la transparence, se repaîtront de surveillance, comme tous les autres régimes.

La transparence est brandie comme la solution miracle à l'affaiblissement de nos démocraties, minées par l'abstention et le discrédit de leurs élites. Elle ne fera qu'en précipiter la décomposition. Elle va dissoudre le politique mieux qu'aucun scandale n'a pu le faire. Le philosophe Dominique Lecourt écrit :

> La transparence avec ses procédures médiatiques implacables s'impose à tous. Chefs d'entreprise, dirigeants politiques, sportifs…

> Tout a désormais vocation à être analysé, vérifié, espionné[14].

La nouvelle hypocrisie est celle qui prétend n'avoir jamais rien su, rien vu, rien entendu, et pousse des cris de vierge effarouchée en faisant mine de découvrir l'affreuse vérité des pratiques. Elle nous convie à une tartufferie collective où chacun, à commencer par les médias, prétend ignorer ce qu'il savait pour mieux crier haro sur le baudet[15]. Tel homme politique est traîné dans la boue, tel chef d'entreprise brûlé en effigie pour avoir fait hier ce sur quoi tout le monde s'accordait à fermer les yeux.

> Aujourd'hui, on découvre quelque chose que l'on savait depuis longtemps. On allume les feux du scandale pour focaliser l'attention. Toute cette dramaturgie n'est que pure hypocrisie des uns et des autres et permet d'éviter de traiter les questions de fond. Le chômage, la fiscalité, la sécurité, la pauvreté, l'immigration, il n'en est plus guère question. La politique, conceptuellement détruite, vidée de sa substance, cède la place à une morale agressive[16].

Les scandales concernant l'utilisation de l'argent public ou le trafic d'influence impliquant des responsables politiques sont aussi anciens que la politique elle-même : Périclès, déjà, en avait été accusé. Mais bon nombre de pratiques aujourd'hui réprouvées étaient hier tacitement acceptées, parfaitement répandues, et en un sens utiles.

Prenons un exemple. Le fait, pour un parlementaire, de rémunérer un assistant qui travaille en réalité dans le parti politique dont dépend l'élu. L'assistant n'accomplit pas sa tâche théorique d'aide au travail du député, mais contribue au fonctionnement d'un parti politique, organe important de la vie de nos institutions. Dans une entreprise, une telle pratique serait qualifiée à bon droit d'abus de bien social, mais reconnaissons qu'elle avait sa logique dans le système politique. Quand le parti Socialiste se plaignait, lors des élections régionales de 2015, que leur défaite allait leur faire perdre leurs moyens, il

avouait assez naïvement qu'au-delà de l'affectation de ressources en fonction des suffrages reçus prévue par la loi, les élus locaux étaient aussi des sources directes ou indirectes de main-d'œuvre pour le parti. Un élu, c'est toute l'ambiguïté, travaille au moins autant à la mise en valeur et au développement de son propre parti (ou de lui-même) qu'à son mandat en tant que tel. Vouloir séparer les deux, c'est ignorer la réalité du travail politique.

Ces « arrangements » avec les règles étaient nombreux et omniprésents dans notre système politique jusqu'à il y a peu. Ils existent encore. Au nom du principe de transparence et d'une nouvelle poussée de puritanisme social, l'opinion publique veut y mettre un terme. En pratique, cela reviendra à amoindrir l'efficacité de l'action du personnel politique.

Telle est l'idée que j'ai voulu ici défendre : la croyance en une solution simple de fonctionnement social passant par la visibilité totale des actions et fondée sur le postulat d'une cohérence non seulement possible mais nécessaire, cette croyance est une absurdité. Une impasse.

Lire la situation actuelle avec le nouveau prisme puritain mène à de graves contresens. En 2014, le géographe Christophe Guilluy dénonce dans un livre la fracture entre une « France périphérique » et celle d'élites qui auraient organisé l'exclusion du reste de la population en accroissant les inégalités[17]. Mais un tel diagnostic semble ignorer que la réalité sociale de la population française – comme dans la plupart des pays – a toujours été celle d'inégalités profondes. Les campagnes du XVIII^e^ siècle n'avaient rien de commun avec les villes. Il existait un abîme entre un paysan pauvre de Gascogne et un lettré parisien. Si l'on prend cette époque comme point de comparaison, le niveau d'inégalité culturelle et patrimoniale est moins grand que jamais. L'existence de médias et d'un système éducatif apportant un minimum culturel partout ainsi que la redistribution aidant, il n'y a sans doute jamais eu *aussi peu* d'inégalités entre les élites et la plus grande partie de la population.

Il me semble que, dans bien des cas, on applique au monde actuel une grille de lecture de la réalité fantasmée, telle qu'elle n'a jamais existé, pour en tirer des interprétations sociologiques, politiques et économiques erronées. Parce que l'on voudrait, autrement dit, que les situations, les talents et les ressources soient

égaux sur tout le territoire, on interprète toute différence par rapport à ce point idéal comme le résultat d'odieux complots ourdis par quelques puissances malignes. La charge de la preuve est en quelque sorte inversée : c'est à la réalité de prouver en permanence ses raisons de diverger par rapport à l'idéal. On éveille ainsi l'indignation à bon compte. Jamais les sirènes du puritanisme n'ont été si persuasives.

Le drame du monde numérique n'est pas seulement de nous précipiter à grande vitesse vers la tyrannie. La domination du dogme de la transparence aura une autre conséquence, qui fera pendant à la dictature démagogique : le blocage définitif de la société à son stade égalitariste.

Le rigorisme de la nouvelle morale publique n'est pas seulement la promotion d'une médiocrité aux mains propres au détriment du critère, désespérément inexistant, de l'action efficace. Il est surtout le prodrome d'une vague robespierriste qui va tout emporter.

Despotisme doux

La transparence est une catastrophe pour notre régime politique. Elle le mènera rapidement à une forme de tyrannie.

Répétons-le, la démocratie est toujours en pratique le gouvernement d'une minorité, de petits groupes, voire d'une aristocratie qui suggère au peuple ce qu'il doit aimer. Étienne Rey écrivait fort justement :

> Il y aurait un livre curieux à écrire sur « le mensonge comme moyen de gouvernement » dans les nations démocratiques d'aujourd'hui, où le peuple est censé être roi ; derrière une façade neuve, on y verrait les coulisses de la république prolonger simplement celles de l'Ancien Régime[18]…

À la différence près que notre monarque est désormais élu, et que les classes sont plus perméables entre elles qu'autrefois. La démocratie est ce régime impossible qui prétend donner le pouvoir à des individus dont bon nombre ont déjà bien du mal à se gouverner eux-mêmes. C'est son orgueil, mais aussi sa faiblesse. À l'heure de l'information instantanée et de la possibilité pour chacun de s'exprimer, elle deviendra fatale.

Cela semble assez clair depuis les élections présidentielles de 2017 : les esprits des Français sont préparés à la dictature. Près d'un électeur de moins de 24 ans sur trois a voté pour le candidat d'extrême-gauche lors du premier tour.

Un sur cinq pour la candidate d'extrême-droite. Chez celle-ci comme chez celui-là, revient expressément le thème de l'imperfection de la démocratie actuelle qui serait entre les mains de groupes d'intérêts – banquiers ou financiers en général, « riches », et même francs-maçons. Les élus seraient ainsi « non-représentatifs », et il reviendrait au « peuple » de reprendre enfin le pouvoir. L'argumentaire n'a au fond pas changé depuis la révolution soviétique. Dans la bouche des démagogues, la minorité de leurs partisans représente toujours le vrai peuple, la majorité silencieuse. Et c'est au nom de cette majorité dont ils seraient eux-mêmes les seuls dignes représentants qu'ils se proposent de prendre le pouvoir.

Tout cela a été maintes fois décrit et dénoncé depuis des siècles et même des millénaires ! Pour Platon, le problème de la démocratie était qu'elle dégénérait toujours en démagogie. Le *démos* est bien trop crédule et influençable. Il est aisément séduit par un habile rhéteur qui se propose de se sacrifier pour eux en prenant le pouvoir. Les démagogues mettent toujours au cœur de leurs discours l'idée que la démocratie est viciée car placée entre les mains d'une minorité – ce qu'elle est en effet ! –, mais ne le font que pour mieux convaincre le peuple de leur confier le pouvoir à eux et à eux seuls.

Une fois qu'il détient les clés du pouvoir, le démagogue devient presque toujours un tyran.

Vouloir une démocratie « réelle », c'est-à-dire directe, où chacun serait en prise avec la décision, n'est pas seulement irréaliste compte tenu du fort degré de technicité de nombreuses questions ; c'est surtout profondément dangereux pour la démocratie elle-même. Car ce n'est jamais le peuple qui prend le pouvoir, mais toujours une clique d'aventuriers qui s'en saisissent lorsqu'il est à ramasser.

Les fantasmes de démocratie directe vont nous acheminer rapidement vers ce « despotisme doux » que prévoyait déjà Tocqueville avec une stupéfiante lucidité.

> Je veux imaginer sous quels traits nouveaux le despotisme pourrait se produire dans le monde : je vois une foule innombrable d'hommes

> semblables et égaux qui tournent sans repos sur eux-mêmes pour se procurer de petits et vulgaires plaisirs dont ils emplissent leur âme. […] Au-dessus de ceux-là s'élève un pouvoir immense et tutélaire, qui se charge seul d'assurer leur jouissance et de veiller sur leur sort. Il est absolu, détaillé, régulier, prévoyant et doux. Il ressemblerait à la puissance paternelle si, comme elle, il avait pour objet de préparer les hommes à l'âge viril ; mais il ne cherche, au contraire, qu'à les fixer irrévocablement dans l'enfance ; il aime que les citoyens se réjouissent, pourvu qu'ils ne songent qu'à se réjouir. Il travaille volontiers à leur bonheur ; mais il veut en être l'unique agent et le seul arbitre[19].

L'État ressemble fort aujourd'hui à ce doux despote, ce père attentif mais jaloux. Grâce aux nouvelles techniques de surveillance, il pourra d'autant mieux remplir ce rôle. En parfaire l'exécution. Il suffira pour le démagogue de se glisser dans cette fonction déjà toute taillée pour lui. Staline n'était-il pas appelé « le petit père des peuples » ?

Le drame politique de la fin de l'hypocrisie démocratique est que ce régime risque de devenir trop directe, trop peu médiatisée en pratique par une aristocratie habile à manipuler. Car alors ce ne sont plus des castes aristocratiques qui dirigent – avec tous les défauts de cette direction, que je ne méconnais pas[20]. Le pouvoir tombe aux mains des démagogues, qui utilisent le système contre lui en se prétendant l'émanation du peuple. Et le peu de fonctionnement réellement démocratique est alors balayé au profit d'une dictature cynique.

Pourquoi sommes-nous si peu réactifs face à la généralisation de la surveillance ?

La facilité avec laquelle nous acceptons une surveillance omniprésente est une autre conséquence du triomphe du principe du tiers exclu. Si en effet nous sommes tous à deux dimensions – une bonne ou une mauvaise –, alors il est légitime que les pouvoirs publics et la société vérifient en permanence que nous

sommes dans la bonne et réprime ceux qui sont dans la mauvaise. Faire la lumière sur toutes nos actions ne saurait nuire si le Bien est entièrement distinct du Mal.

Le culte désormais indiscuté de la transparence prend ainsi sa source dans la vision dichotomique du monde.

L'idée de transparence a la beauté du diable : immédiatement séduisante, elle est un objectif évident, une vertu indiscutée. Qui pourrait contester qu'elle est une garante de probité, d'honnêteté ? Avec elle, pas de petits secrets, pas d'arrangement honteux à craindre. Il n'y a rien qui échappe au regard.

L'objection est terrible et imparable : « Les gens qui n'ont rien à se reprocher n'ont pas à craindre la transparence. » Parfois posé avec franchise, il est le plus souvent sous-entendu, suggéré, lors de chaque petit coup de canif donné à notre capacité d'action. L'argument le plus dangereux, dans sa stupide candeur. Comme le soulignait Edward Snowden, dans une interview donnée à la télévision américaine, dire « la surveillance n'est pas utilisée contre la liberté des citoyens normaux » est exactement aussi rassurant que de dire « je te mets un revolver sur la tempe, mais je te jure que je ne tirerai pas[21] ».

Dans le monde de l'hypersurveillance, la dictature sera « à un clic de souris ». Une personne mal intentionnée aura à sa disposition tous les outils pour se saisir du pouvoir absolu sur nos existences. Mais ce n'est peut-être même pas cela le plus grave. Le problème est ce que cet abandon si aisé de l'idée de vie privée traduit de la façon dont on la considère. Le biologiste et président du Comité consultatif national d'éthique, Jean-Claude Ameisen, avait cette belle formule :

> La vie privée, ce n'est pas ce que l'on dissimule, c'est de l'espace non public, quelque chose dont nous avons besoin pour ensuite jouer notre rôle sur l'agora. Elle est aussi vitale socialement que le sommeil l'est biologiquement[22].

L’idée stupide selon laquelle les gens honnêtes n’ont rien à craindre de la surveillance repose sur un mépris fondamental de la vie privée, une incompréhension de son rôle. La vie privée est un espace où l’on mène une partie indispensable de l’existence. Les moments de vie privée sont des parenthèses, au sens propre, sacrées, où l’on a la possibilité d’être différent de nous-mêmes, d’échapper un instant à notre « nous » public qui ne contient jamais l’entièreté de ce que nous sommes.

Une société sans vie privée est semblable à ces prisons sans fenêtre où la lumière ne s’éteint jamais et où le prisonnier finit par perdre le sens de l’écoulement des jours, enfermé dans une sorte de présent éternel.

Un jour sans fin

Dans le film *Un jour sans fin*, l'acteur Bill Murray incarne un journaliste pris dans une effroyable boucle temporelle : il recommence chaque jour exactement la même journée[23]. Il finit par tout connaître de ceux qu'il va croiser, des évènements qui vont survenir. Il maîtrise parfaitement un environnement dont il connaît les moindres détails. Le revers de cette existence sans cesse recommencée où absolument rien ne peut surprendre est l'ennui le plus profond.

Si la vie de Sisyphe est infernale, ce n'est pas parce qu'il pousse chaque jour une pierre. Ce n'est même pas parce qu'il pousse chaque jour la *même* pierre. C'est parce qu'il sait que rien d'autre ne se passera, que les évènements sont parfaitement déterminés par les dieux qui le punissent ainsi. La vraie punition de Sisyphe est d'être privé de l'imprévu et du nouveau.

C'est exactement ce qui nous attend. Citant l'historien de l'art américain Bernard Berenson, Röpke déplore cet appauvrissement intérieur, ce spleen comme le vrai danger qui menace notre société :

> Je ne crains pas la bombe atomique. Si notre civilisation est menacée, elle l'est bien davantage par l'ennui que suscitent dans un État-providence totalitaire la disparition de l'initiative personnelle et le goût du risque[24].

Chaque société a toujours le sentiment d'incarner un aboutissement. Les mœurs d'une époque paraissent à chaque fois si ancrées dans les esprits, si évidentes, qu'elles sont considérées comme naturelles. On ne voit alors aucune raison pour qu'elles changent, et on consacre même d'ordinaire une énergie importante à empêcher toute évolution. Pour la conserver, on met en place de multiples dispositifs d'influence, d'interdiction et de punition. Pourtant, l'imperfection des mécanismes de contrôle et ce que j'ai appelé le « génie de l'hypocrisie » qui a su traverser les époques ont toujours permis l'évolution morale.

La société numérique de la surveillance n'est pas seulement un toboggan vers la dictature, elle est surtout la première dans l'histoire humaine qui réussira à bloquer définitivement la roue de l'histoire.

Dans *Surveiller et punir*, Michel Foucault a décrit l'enfer des institutions quadrillées par la règle des organisations panoptiques. Mais jusqu'à présent, dans la pratique, la prison était gorgée de transgressions, irriguées de passages outre la règle, ivre des pratiques créées à sa marge. Jean Genet ne parlait que de cela dans ses romans – relisez *Miracle de la rose* ! Dans la contrainte de l'enfermement, la promiscuité devient paradis pour ceux qui entrent dans le jeu subtil, parfois cruel, des rapports sociaux. C'est aux marges qu'avait lieu la vie dans les prisons. La rigueur de l'enfermement y était compensée, dépassée, effacée même parfois grâce à ces espaces libres, ces zones où les micro-transgressions étaient possibles (se bricoler un réchaud, parler avec les matons, s'échanger des objets, acheter au marché noir, etc.). Autant de transgressions qui, notons-le, ne menaçaient pas directement le but principal de l'institution : l'enfermement.

Cet élément d'humanité, permis par les pratiques liminaires, est désormais banni des prisons qui sont bâties aujourd'hui. Les interstices ont été patiemment bouchés, les failles du système supprimées. Plus d'angle mort, désormais, où grappiller quelques secondes de liberté (toute relative). Dans la prison parfaite, toute transgression est impossible, toute marginalité est proscrite, si bien que les arrangements informels sont interdits. Le quadrillage de l'espace, la rationalisation des procédés et des lieux atteint son paroxysme. Le prisonnier est

surveillé en permanence, ou bien sait qu'il peut l'être, sans que lui-même puisse savoir qui le regarde. Mais les transgressions quotidiennes, autrement dit les arrangements, les petites tolérances, étaient le pilier du fragile équilibre de l'ancien espace social carcéral. En accomplissant un pas de plus vers la réalisation du panoptikon rêvé par Bentham, la prison moderne parvient à chasser de l'espace carcéral le peu d'humanité qui s'y faisait, malgré tout, une place. Oui, paradoxalement, la saleté vaut mieux que la froideur lisse de ces prisons modèles aseptisées ; la promiscuité des cellules surpeuplées est moins intolérable, à la longue, que la solitude glacée des cellules aux murs uniformes. La prison moderne n'est pas mieux gardée, elle surveille seulement de façon plus parfaite.

Dans ces lieux d'enfermement moderne se révèle la survie du projet scientiste, dont l'objectif encore indiscuté de la transparence n'est qu'une expression. Les prisons modernes sont construites sur le fantasme d'une rationalisation totale de vie sociale.

C'est vers une société comparable à de telles prisons modernes que nous nous dirigeons. Tout y sera propre. Au cordeau. Chaque détenu sera rangé comme il faut dans sa case. Chaque action contrôlée, tout déplacement suivi. La vraie privation de liberté n'est pas tant de devoir rester entre les murs de la centrale pénitentiaire que d'être entièrement à la merci du contrôle permanent, contraint de tout montrer. La vraie peine, c'est la transparence. L'intimité inexistante.

Il ne s'agit pas seulement de notre vie privée. De ce que nous faisons chez nous, en famille, en couple ou devant un ordinateur. La transparence va au-delà : elle vise aussi à rendre nos pensées lisibles et contrôlables. Pas une seconde de notre vie qui ne soit bientôt enserrée dans le réseau dense des mécanismes de surveillance. Ce sont maintenant les attitudes, les moindres expressions de divergences par rapport au puritanisme égalitariste, qui font l'objet d'une chasse sans merci.

Voilà ce au-devant de quoi nous nous précipitons. Une société sans transgression, sans incohérence, où toute marge sera confondue de force avec le courant dominant et unique. L'enfer de la conformité obligée, sous l'éclairage

constant du regard des autres. Le « partage » que toutes les applications des réseaux sociaux nous suggèrent avec insistance en est l'horripilant prodrome. Les machines nous suggèrent en permanence de tout dire à nos amis, de partager le moindre instant banal avec notre « réseau ». La musique que l'on écoute, le restaurant où l'on dîne, la rue où l'on passe, le parcours de jogging que l'on achève : tout doit être matière à étalage, claironné *urbi et orbi* pour manifester combien notre vie, par ses points de passage obligés, est parfaitement conforme. Être dans le partage continu de soi, et donc dans cette nouvelle mise en scène de sa jovialité permanente, de son succès, de son bonheur. Une mise en scène perverse, car elle n'abrite pas des pratiques différentes, mais au contraire constitue de plus en plus la pratique, conditionne notre vie, au fur et à mesure que sa conformité va pouvoir être contrôlée.

Le christianisme répond au problème du mal en soulignant qu'il est la condition de notre liberté. Pouvoir mal agir, sans que Dieu nous arrête avant la transgression, est une condition de notre humanité. Or, c'est exactement ce qui nous attend : un monde où nous ne serons plus libres de transgresser. Comme dans le film *Minority Report*[25].

Est-il encore temps de briser les caméras ? Je veux le croire.

---

1. S. STEPHENS-DAVIDOWITZ, *Everybody lies : big data, new data, and what the Internet can tell us about who we really are*, Londres, Dey Street Books, 2017.

2. H. MARCUSE, *Eros et civilisation, contribution à Freud*, Paris, La République des Lettres, 1963.

3. M. PROUST, *Un amour de Swann*, Paris, Gallimard, 1954, p. 26.

4. M. WINOCK, *Flaubert*, Paris, Folio, 2015, p. 408.

5. D. MILLER, *Social media in an english village, Or how to Keep People at Just the Right Distance*, UCL Press, 2016.

6. Étude publiée en 2016 par l'Association de lutte contre la piraterie audiovisuelle (Alpa).

7. « Bulles de filtrage : il y a 58 millions d'électeurs pro-Trump et je n'en ai vu aucun » Numerama.com, consulté le 9 novembre 2016.

8. Voir son article sur le blog Contrepoints du 10 août 2017 : « Google au service du nouveau puritanisme progressiste ? »

9. C. MURRAY, *Coming Apart : The State of White America, 1960-2010*, Crown Forum, 2013.

10. M. DUGAIN, C. LABBÉ, *L'Homme nu. La dictature invisible du numérique*, Paris, Robert Laffont/Plon, 2016.

11. « Freedom on the Net 2015 », étude réalisée par Freedom House.

12. Déclaré en janvier 2015, il est prorogé six fois de suite, la dernière échéance étant fixée, à l'heure où j'écris, au 1er novembre 2017. Avant la suivante…

13. W. GOLDING, *Lord of the flies*, Londres, Faber and Faber, 1954. Dans le roman, un groupe d'enfants fait naufrage sur une île et recrée petit à petit un fonctionnement tribal dans lequel la menace d'une bête imaginaire, à laquelle des offrandes sont faites, tient lieu d'embryon de religion, mais aussi de justification des violences perpétrées sur les ordres du chef.

14. Dans *Le Figaro* du 8 mars 2017.

15. Dans la fable de LA FONTAINE, « Les animaux malades de la peste », tous les animaux s'accordent pour sacrifier l'innocent baudet.

16. D. LECOURT, entretien paru dans *Le Figaro*, 8 mars 2017.

17. C. GUILLUY, *La France périphérique : Comment on a sacrifié les classes populaires*, Paris, Flammarion, 2014.

18. É. REY, *Éloge du mensonge*, Paris, Hachette, 1925, p. 53.

19. A. DE TOCQUEVILLE, *De la démocratie en Amérique*, t. II, IV^{e} partie, chap. VI, Paris, Gallimard, 1961.

20. Voir mon essai *L'Horreur politique*, Paris, Manitoba/Les Belles Lettres, 2017.

21. Depuis la Russie, naturellement, puisque cet ancien employé de la National Security Agency a dû fuir son pays après avoir fait fuiter des documents montrant l'ampleur de la surveillance mise en œuvre par son pays.

22. Cité dans M. DUGAIN, C. LABBÉ, *L'Homme nu*, la dictature invisible du numérique, p. 63.

23. Film américain réalisé par H. RAMIS et sorti en 1993. Titre anglais : *Groundhog Day*.

24. Cité dans P. COMMUN, *Les Ordolibéraux : histoire d'un libéralisme à l'allemande*, Paris, Les Belles Lettres, 2016, p. 355.

25. Réalisé par S. SPIELBERG en 2002.

8.

Tuer Argos

> […] entre nos murs transparents, comme tissés d'air étincelant, nous vivons à la vue de tous, toujours inondés de lumière. Nous n'avons rien à nous cacher les uns aux autres.
>
> E. ZAMIATINE, *Nous*.

Héra est une épouse jalouse. Avec un mari tel que Zeus, elle ne manque pas de raisons de redouter des infidélités. Le dieu suprême multiplie les aventures, tombant amoureux de toutes les belles jeunes filles qu'il croise. Il va jusqu'à séduire une des prêtresses d'Héra, la jeune Io. Il vient à elle sous la forme d'un nuage, l'ajoutant ainsi à la longue liste des amantes olympiennes. Une liste qui n'a rien à envier à celle dressée par Leporello dans *Don Giovanni*. Alors qu'il est sur le point d'être surpris par sa femme, Zeus change Io en blanche génisse. Héra en a vu d'autres et ne s'y laisse pas prendre. Elle demande, ou plutôt elle exige de recevoir la génisse en cadeau. Il en fallait plus pour décourager l'entreprenant Zeus qui, changé en taureau, continue son coupable commerce avec Io-la-génisse. Héra est furieuse. Elle décide d'employer les grands moyens : elle convoque Argos, un berger aux cent yeux, qui peut monter une garde permanente autour d'Io, cinquante yeux restant toujours ouverts pendant que les cinquante autres dorment. Zeus ne renonce pas pour autant. Il envoie Hermès

endormir Argos par ses chants. Lorsque le berger dort enfin, le dieu aux pieds ailés lui tranche la tête. Io parviendra ainsi, après une longue errance où elle passera par l'Europe et l'Asie, à être délivrée de son enveloppe animale.

Nous sommes aujourd'hui sous la garde de l'impitoyable Argos. Des yeux qui jamais ne dorment tout à fait nous scrutent sans cesse. Des yeux qui n'observent pas seulement les comportements – tous les comportements –, mais qui sont aussi capables de voir au fond de nous, de pénétrer dans l'intimité de notre esprit, et de nous manipuler en conséquence. Nous sommes parqués par un État qui veut moins nous protéger que nous contrôler.

Cet éloge de l'hypocrisie doit s'achever en plaidoyer pour l'opacité.

Retourner la glace sans tain

Imaginez une salle dont tous les murs sont des miroirs. Ceux qui sont placés à l'intérieur ne voient que leur reflet. En revanche, comme les glaces sont sans tain, ceux qui sont à l'extérieur peuvent tout voir sans être vus.

Je crois réellement que cette salle est une analogie fidèle de la société contemporaine.

Où que nous nous tournions, nous ne voyons que notre reflet. Réduit à n'être qu'un constant rappel de nous-mêmes, notre monde étriqué se présente comme une mise en abîme de notre propre vide. Dans ce monde si étroitement borné, notre ignorance nous renvoie à l'infini vers ce mystère que nous pensons bien connaître mais dont, au fond, nous ne savons rien : nous-même. L'horizon de notre pensée a été soigneusement limité au moyen des mots-valises qui anesthésient, réduisant toute chose à un affrontement binaire entre le Mal absolu et le Bien immaculé. L'ignorance a été si bien maquillée en savoir qu'elle se satisfait d'elle-même. Abreuvés à l'intarissable source des contenus vidéos, pris dans le tourbillon des tchats, étourdis par le babil ininterrompu des réseaux sociaux, nous confondons éréthisme discursif et communication. Nous sommes en permanence divertis, c'est-à-dire au sens initial « détournés ». De quoi ? De tout. Car le changement, l'incessante interruption qui empêche la concentration et l'approfondissement, est au cœur du projet contemporain du divertissement. Sommés de nous intéresser à tout, nous papillonnons de sujet en sujet, au fil de l'implacable « actualité ». Ainsi va le bal des médias qui impose au malheureux

expert de concentrer en deux pauvres phrases une argumentation fouillée sur un sujet complexe. Nous vivons notre existence comme le journal télévisé égrène ses nouvelles, sur un mode stroboscopique. Une occupation chasse l'autre. Chaque information n'est dite que pour être mieux oubliée. Chaque problème est effleuré afin que l'ersatz d'explication hâtivement fourni donne la réconfortante illusion de la compréhension, et permette de passer à autre chose. On s'informe comme on mange un bonbon, pour le plaisir acidulé et fugace que cela procure.

Derrière les miroirs de la pièce où nous nous trouvons sont postés l'État et les entreprises qui nous observent. Chacun a ses raisons pour vouloir nous connaître entièrement. Le premier veut s'assurer de notre soumission au parcours de la rivière enchantée qu'il a imaginé pour nous. Les secondes veulent nos données et notre attention, qu'ils pourront monétiser.

Aujourd'hui, la transparence, plus que jamais, est à la mode. Nul ne semble pouvoir contester l'idée selon laquelle la diffusion la plus large et la plus complète possible de l'information est toujours et partout préférable. Tout dire, tout montrer, serait la solution à toutes les défaillances, le garde-fou à toutes les dérives, le garant de l'efficacité d'une institution et la manifestation de la vertu d'un citoyen. Ce principe prend la forme d'un rejet de plus en plus grand de toutes les incohérences dont nous sommes pourtant lardés.

Il est urgent de retourner la glace sans tain.

L'individu doit réapprendre à organiser sa propre opacité.

Nous avons besoin de *ne pas* tout savoir. Exactement comme un paysage où tous les arbres ont été rasés est morne et désertique, la société transparente serait dépourvue de ce qui fait la vie réelle. Exactement aussi comme une image peut être bien plus émouvante par ce qu'elle suggère que par ce qu'elle montre. Il est important de s'interdire de savoir, de voir, de comprendre. Parce que comprendre est pour nous une façon de réduire à un enchaînement logique sans défaut, une façon de vouloir faire du réel une mécanique d'horloge. Pas facile de se faire à cette idée, élevés que nous sommes dans la vénération instinctive de l'aveu, dans le postulat de la rationalité des conduites et de la société.

Retourner les glaces sans tain, c'est, pour les individus, redevenir opaques, et dans le même mouvement comprendre la société qui nous entoure.

De façon générale, jamais le besoin d'esprit critique, de culture générale, de distance par rapport aux discours, aux multiples tentatives de communication dont l'individu fait l'objet n'auront été plus nécessaires. Le citoyen en aura besoin pour faire la part de la démagogie dans les programmes politiques qui lui sont présentés afin de juger en connaissance de cause et d'orienter l'action publique. Le consommateur aura besoin de mieux connaître le processus de production, ses conséquences environnementales et sociales pour faire un choix éclairé.

Il faut réorganiser notre conception de l'homme moderne autour de cette maîtrise de l'information. Le citoyen du XXIe siècle devra savoir classer les informations qu'il reçoit, les discriminer, et maîtriser celles qu'il donne (aux entreprises, à l'État, à l'opinion publique par l'entremise des réseaux sociaux). C'est un nouvel art de vivre qui s'impose ainsi à notre modernité ; c'est lui qui sera la clé d'une responsabilité réactivée de l'individu.

L'individu doit retourner la glace sans tain à son profit. L'homme a tous les outils à sa disposition pour se former, se protéger, décider. Encore faut-il qu'il le veuille, qu'il sache que ces outils sont à disposition et qu'il sache s'en servir (pensons, par exemple, au droit à la liste rouge pour éviter le démarchage inopportun). L'action publique, en cette matière, a des limites ; elle ne peut que s'assurer du libre choix, de l'accessibilité des informations, de l'absence de mensonge.

L'éducation sera concernée au premier chef par cette orientation nouvelle. Les enfants doivent apprendre à discriminer une information immédiatement et infiniment disponible. Il faut multiplier les exercices de discernement, de critique, de recoupement de l'information afin d'apprendre à évaluer la qualité d'une information et à faire la différence entre le superficiel et l'essentiel.

Ne cherchons pas à promouvoir une terrifiante transparence généralisée. Une certaine obscurité est nécessaire, pourvu qu'elle joue en faveur de l'individu et de sa liberté. Il faut lutter contre la vulgate naïve qui verrait dans la promotion inconditionnelle de la transparence la panacée des problèmes sociaux. Car tout montrer c'est toujours interpréter (donc trahir) et simplifier. La société libre que nous devons viser ne prendra pas la forme du panoptisme, mais d'une

disposition subtile d’opacités sciemment préservées. C’est par elle que l’individu pourra se saisir d’une nouvelle façon d’être responsable et de prendre son destin en main.

Chaos et résistances

Evgueni Zamiatine a participé avec enthousiasme à la révolution bolchevique de 1917. Ce Russe né, en 1884, avait fait partie, depuis 1905, de ces activistes rêvant d'abattre le régime du Tsar. Pour défendre son idéal, il aura connu les tribunaux, les prisons et la relégation. Et pourtant, en 1920, cet aventurier épris de liberté écrit un roman stupéfiant de force et de préscience : *Nous*[1]. Il y décrit l'utopie monstrueuse d'une société entièrement organisée par un « État Unitaire » qui apporte aux individus « un bonheur mathématiquement exact ». Dans cette communauté humaine, rien n'est laissé au hasard. L'heure même des rapports sexuels et le partenaire sont imposés. C'est le seul moment où, sur autorisation spéciale, les gens ont le droit de baisser les stores de leur logement. À l'heure de la promenade, chacune défile en rangs par quatre au son d'un « Générateur de Musique qui trompette à pleins tubes la Marche de l'État Unitaire ». Le narrateur, qui est désigné par son numéro, comme tous les autres citoyens, est un ingénieur qui commence par exprimer son ravissement de vivre dans cette société parfaitement harmonieuse. Puis l'attirance pour une femme qu'il n'est pas censé pouvoir désirer lui réapprend la valeur du chaos.

Comme le narrateur de Zamiatine, nous devons réapprendre à accepter du chaos. Comme lui, nous vivons dans une société qui ambitionne de « canaliser les forces élémentaires » et qui aura pour effet d'accomplir un « processus de solidification et de cristallisation de la vie ». Cette société parfaite se veut par définition immobile, car « l'idéal est là où plus rien n'arrive ». Il nous faut

contrecarrer les forces de la rationalisation qui travaillent à ordonner et classer le vivant. Nous devons défendre l'incohérence. Celle qui est en nous comme celle de la société.

En 1539, le musicien Clément Janequin composa l'une de ses œuvres les plus connues : *Les cris de Paris*. Il y fait entendre une quarantaine de cris des marchands et artisans ambulants qui animaient alors les rues de notre capitale. Une atmosphère bruyante qui fut celle de Paris pendant des siècles et qui tranche avec le silence de tombeau qu'on nous impose en fait de ville du futur. Et si nous faisions fausse route ? En chassant le désordre, c'est la vie même que nous évacuons.

Au XVI^e^ siècle, la rue était un spectacle permanent. On pouvait y acheter des légumes de toutes sortes (laitues, oseille, épinards, raves, navets…), du vin, des pâtisseries, des chandelles, de la moutarde. On y trouvait tous les services dont on pouvait avoir besoin : ramonage, rémoulage, portage d'eau, etc. Difficile d'imaginer aujourd'hui l'incroyable maelstrom de ces lieux publics populeux où les carrosses mêlaient leur cahotement aux cris innombrables et aux conversations. La rue était non seulement un lieu d'échange économique (on se souvient de la rue Quincampoix qui abrita les spéculations autour de la monnaie créée par John Law sous la Régence), mais aussi un lieu de vie et de rencontres. La mixité sociale y était une réalité quotidienne. La promiscuité y était, fatalement, une proximité. Dans ce joyeux chaos, du seigneur au plus humble regrattier en passant par le grand bourgeois, on se croisait, on se touchait, on s'interpellait. On vivait en somme.

Le Paris moderne est aux antipodes du Paris d'hier. Il est fait de longues avenues vides, de couloirs proprets d'où la vie a été systématiquement chassée. Il repose sur l'organisation maniaque d'un entre-soi d'autant plus paradoxal qu'il est bâti au son des trompettes du vivre-ensemble. Alors que l'on s'échine, à coups de cartes scolaires, de logiciels opaques d'attribution des places d'école, de quotas de logements sociaux en tous genres, à créer de la mixité, on œuvre en parallèle avec constance à couper les Parisiens du monde extérieur. Un projet qui constitue une tendance générale de nos grandes cités modernes. On a fait de la ville un problème technocratique, une affaire de règlement, un ministère patenté.

Mais c’est précisément à cause de notre obsession de l’ordre que la vie quitte les villes, que les liens organiques sont rompus, que les classes et les communautés se cloisonnent de plus belle. Les dispositifs administratifs s’efforcent ainsi de remédier au mal qu’ils créent eux-mêmes. À l’agitation désorganisée mais spontanée du peuple baguenaudant, on a substitué la juxtaposition de flux rationalisés. Le flot monotone des « circulations douces » a remplacé le chaos magnifique d’hier. Les fêtes aseptisées ont succédé au dynamisme authentique des cohues d’antan. « Paris-plage » est la mise en scène d’une convivialité artificielle, le mime triste des fêtes disparues. On le sait, Haussmann avait tracé ses avenues larges et droites pour faciliter la canonnade de la foule en cas de soulèvement. Le Paris vitrifié que l’on promeut à grand renfort de voies de bus sert exactement le même objectif de contrôle social. Chaque chose à sa place. Les attroupements, rassemblements, hébergements sont codifiés, « pour des raisons de sécurité ». La « vidéo-protection » couronne l’entreprise. La ville moderne n’est plus faite pour vivre, mais pour passer. Tout nous incite à rejoindre en hâte et seul notre intérieur exigu où l’étrange lucarne distillera sa moraline soigneusement calibrée. On ne crie plus à Paris, on chuchote.

Pour retrouver l’opacité et l’heureux chaos, il suffirait de le vouloir. Je veux dire : il suffirait que, en grand nombre, nous le voulions. Dans ce monde qui est un immense marché économique, la demande est le plus puissant mécanisme de changement des structures de l’offre. Si elle est adossée à des structures publiques adéquates, la seule volonté des individus de reconquérir leur liberté peut suffire, pourvu qu’elle se traduise par une recherche active. Si les consommateurs sont attentifs à leur liberté, s’ils plébiscitent le respect de la vie privée, alors les entreprises s’emploieront à y répondre. Si, de même, les citoyens exigent de l’État qu’il cesse de les traiter en mineurs, alors on peut espérer qu’une génération de responsables politiques émergera qui se donnera pour tâche sacrée de tenir les rênes courtes à un appareil technocratique toujours prompt à se saisir de missions nouvelles – au prix des dépenses et des impôts que l’on sait.

Si l’on est attentif, on peut déjà observer partout ces mille petites résistances du quotidien qui sont en fait celles de l’hypocrisie tout entière.

Le remplacement des traditionnels titres restaurants par des cartes à puce veut précisément lutter contre ce genre d'opposition sourde. Ces tickets, qui permettent de payer un repas mais aussi de menus achats au supermarché, sont censés être utilisés dans un cadre strictement professionnel. Donc à des jours et des horaires de bureau. La pratique générale jusque-là était bien différente : repas le week-end ou utilisation des tickets par des membres de la famille. La carte mettra fin à ces petites entorses qui arrangeaient tout le monde.

C'est dans le même esprit que les syndicats refusent les pointeuses biométriques dans les entreprises car elles interdiraient les petites transgressions quotidiennes où un collègue passe notre badge à notre place, apportant une flexibilité bien pratique.

Le mouvement de résistance va plus loin encore. Certains, et pas seulement des terroristes, contournent les moyens classiques de communication, Internet compris.

Le projet deaddrops.com vous propose de laisser des clés usb partout dans le monde, afin d'échanger des informations, de la musique, des documents en court-circuitant les institutions, Internet et donc toutes les formes de censure ou de contrôle.

Le retour à la glace sans tain se fait aussi par l'utilisation de techniques « low tech », hypo-technologiques si l'on veut. L'utilisation du courrier, d'un téléphone portable « non smart », la déconnexion, la désinscription des réseaux sociaux sont autant de pratiques qui se développent. L'individu qui le souhaite peut apprendre à « passer en mode furtif ». On peut espérer un engouement nouveau pour les échanges épistolaires où des lettres manuscrites sont de nouveaux envoyées par la poste. Dans un monde d'échanges instantanés et virtuels, la rencontre physique et le dialogue direct, ont gagné une valeur qu'on avait crue perdue.

Une véritable demande des consommateurs pour la « privacy » voit le jour. En 2017, le moteur de recherche français Qwant fait sa promotion sur le fait qu'il ne vous espionne pas. Un argument sans impact il y a quelques années, mais qui maintenant vise juste.

Apple a fait, en 2016, un coup médiatique remarqué en refusant de révéler au FBI les messages échangés *via* son application de messagerie instantanée Whatsapp. Apple, encore, qui inclut dans sa version 11 de son navigateur Safari une fonction « Intelligent Tracking Prevention ».

Google a explicitement annoncé un an plus tard qu'il renonçait à relier les visages aux identités, de peur d'un mésusage par les régimes anti-démocratiques.

La Commission européenne prépare un projet relatif à l'« ePrivacy » qui imposera de plus en plus le consentement de l'usager pour que les données puissent être collectées et utilisées.

L'argent liquide est un outil précieux pour échapper aux techniques prédatrices des États et aux contrôles. Les États cherchent logiquement à le faire disparaître. Le calendrier est prêt, et leurs efforts en ce sens ininterrompus. L'échec de la diffusion de Moneo, la carte permettant de payer les petits montants du quotidien n'a en rien arrêté leurs ardeurs. La numérisation des moyens de paiements, grâce au smartphone ou au paiement sans contact avec sa carte, va permettre de rapidement progresser dans le contrôle des petits échanges. Si cette ressource traditionnelle de la transgression hypocrite est en train de disparaître, d'autres formes émergent, qui serviront au même usage. Les crypto-monnaies telles que le bitcoin ont ouvert un marché clandestin où le « black » peut s'échanger aisément. Si le « dark web », cette zone immense d'Internet qui est cachée aux utilisateurs lambda, est aussi l'endroit où les pires commerces ont lieu – prostitution, trafic d'organes, vente d'armes et de drogue –, c'est aussi le lieu où l'internaute vient échapper aux regards des États. Pour l'y aider, il peut compter sur des groupes militants tels que les « cypher punks » ou les « crypto anarchistes », qui développent des techniques de cryptographie pour assurer le respect de la vie privée.

Les technologies fondées sur la « blockchain » constituent un immense espoir pour ceux qui veulent éviter la centralisation du contrôle. En permettant l'échange de confiance sans utiliser un tiers, la blockchain crée peut-être une alternative nouvelle et radicale au rôle de l'État.

De plus en plus, les atteintes à la vie privée inquiètent. Sa protection pourra-t-elle passionner ? On peut le souhaiter.

Devenons jaloux de nos données, refusons leur prélèvement permanent à notre insu, veillons à l'absence de croisement des fichiers. Soyons prêts à payer plus pour être mieux cachés. Restons sur notre quant-à-soi numérique. Brouillons nos traces. Non pas parce qu'on aurait des desseins inavouables, mais parce qu'il s'agit de la façon dont nous devons être par défaut face à l'État, ne lui laissant connaître de nous que ce qui est strictement indispensable à son service.

Mais le combat contre la surveillance de masse n'est qu'une partie de la solution. Nous devons retrouver notre distance implicite vis-à-vis de l'ordre social. Il faut réapprendre à envisager la réalité à plusieurs degrés. Multiplions comme hier les « programmes de vérité », préservons nos incohérences sans en avoir honte. Prenons, *cum grano salis*, toutes les professions de foi de droiture morale et sociale.

Remettons de la distance sociale. Cultivons la mise en scène. Retrouvons le bonheur des conventions.

Soyons hypocrites, comme autrefois. Cessons de vouloir savoir. Redonnons aux choses leurs utiles floutages, réintroduisons l'ambiguïté, laissons l'incohérence s'épanouir de nouveau.

Il ne s'agit pas de relativisme. L'hypocrisie bénigne n'est pas l'indifférence et le haussement d'épaules de Diogène le Cynique face au monde et à ses chimères. Elle est plutôt faite de sincérités successives, d'une adhésion soumise mais temporaire. L'hypocrisie que nous devons cultiver est cette attitude subtile par laquelle nous faisons allégeance aux mœurs du jour tout en restant intimement persuadés qu'elles n'en incarnent nullement la perfection. Acceptons les conventions du moment, mais du bout des lèvres. Ne jurons allégeance aux dieux du jour qu'avec les doigts croisés.

---

1. E. ZAMIATINE, *Nous*, Arles, Actes Sud, 2017 (première publication en 1952, mais roman écrit en 1920).

CONCLUSION

Melencolia

> Bon Dieu. La voilà terminée cette pauvre petite messe. Est-ce bien de la musique sacrée que je viens de faire ou de la sacrée musique ?
>
> ROSSINI.

Représentez-vous une gravure de 24 centimètres sur 17, taillée au burin sur un support de cuivre. Sur une surface si petite, les personnages, les objets et les inscriptions foisonnent : un ange au regard triste, un *putto*[1] endormi et assis sur une roue de meunier, un lévrier roulé en boule à leur pied, une cloche, un sablier, un cadran solaire, un étrange polyèdre, une sphère, une échelle, un arc-en-ciel, un carré magique… Et un titre, pas moins énigmatique : *Melencolia I*. Au premier abord, un œil moderne n'y voit qu'un fouillis sans intérêt, un entrelac vide de sens. Pourtant, cette gravure réalisée en 1514 par Albrecht Dürer, est l'une des œuvres d'art qui a le plus excité les exégètes[2]. Les commentateurs n'en finissent pas de tenter de percer à jour ses nombreuses allusions allégoriques. Une interprétation domine malgré tout : elle oppose l'illusion, les ténèbres et l'ignorance à un monde conforme au vouloir divin dont le retour serait imminent. Autrement dit, elle annonce l'apocalypse. Ce « dévoilement » – c'est la signification du mot en grec – advient au moment où l'indolence, le découragement, l'absence de but et de volonté, en un mot l'ennui, a triomphé.

On me pardonnera d'ajouter ma propre interprétation – qui après tout en vaut une autre. Dürer ne se doutait pas qu'il illustrait par anticipation cette situation interlope du début du XXIe siècle où les illusions d'hier se sont usées. Le regard perdu du grand ange symbolise cette mélancolie – Baudelaire aurait dit le *spleen* – de la fin d'un cycle civilisationnel. Nous avons perdu foi en la cause humaine. Nous ne croyons plus à la raison depuis la Shoah. Ni à la politique depuis le communisme. Ni au progrès économique depuis la fin des Trente Glorieuses. Voici la société sans défense. Lasse. Enfermés dans de nouvelles mythologies puériles et binaires dont *Star Wars* est le navrant exemple[3]. Nous sommes incapables de générer une nouvelle forme d'hypocrisie positive pour nous donner, au sens propre, une *raison d'être*. Le sablier est presque écoulé.

L'heure approche. L'ange endormi va bientôt s'éveiller.

Mais on s'apercevra avec horreur qu'il a les cent yeux d'Argos. Dans le mythe, on a vu qu'Hermès parvient à délivrer Io en tuant Argos. Mais pour nous, Hermès viendra-t-il ?

Le récit désormais dominant, celui de l'égalitarisme, ne souffre plus chez nous de concurrence, ne conçoit pas d'alternative. Comme toutes les formes de puritanisme qui l'ont précédé, sa seule ambition est d'étendre toujours plus son empire, de régir l'entièreté des actions humaines, et d'aller jusqu'à pénétrer les esprits afin de se *naturaliser* – de paraître aussi inéluctable qu'une loi physique ou qu'une exigence physiologique. Mais cette fois-ci, il y a du nouveau. Tout d'abord, le puritanisme égalitariste est beaucoup plus jaloux de son hégémonie que ceux qui ont existé par le passé. Il ne tolère que très difficilement l'existence de représentations alternatives, de programmes de vérité qui divergent du sien. La chasse aux interstices est désormais ouverte, menée par les chiens de garde qui viennent dans les médias rapporter fidèlement les lambeaux déjà déchiquetés des victimes prises en flagrant délit de pensée déviante.

Ensuite, et surtout, les nouveaux puritains ont à leur disposition des techniques de persuasion et de contrôle qu'aucune dictature d'hier n'a pu posséder. Elles leur permettront de fixer leur représentation à tout jamais, stoppant toute velléité transgressive. La société de la transparence, qui est fatalement celle de la surveillance permanente, va stopper la roue de l'histoire.

L’hypocrisie maligne tend aujourd’hui sa toile. Nous voilà insérés de force dans une représentation réductrice de l’existence. Sans échappatoire possible. La porte des coulisses a été scellée. Nous sommes bloqués sur scène. Enfermés dans les représentations sans pouvoir en sortir comme nous le serions dans un rêve. Un mauvais rêve.

À l’image du carré magique représenté par Dürer dont la somme horizontale, verticale ou oblique est la même, nous n’aurons plus qu’un seul visage, quel que soit l’angle que l’on choisira. Une représentation dont on ne peut sortir est une prison. Si elle n’est plus là pour voiler les chemins de traverse, elle ne sert plus à rien d’autre qu’à édifier des barreaux. Si nous ne pouvons sortir du Bien, il ne peut plus être le Bien, mais juste la couleur hypocritement chatoyante des murs d’une prison.

Le nouveau totalitarisme sera celui de l’enfermement dans le conformisme lénifiant de la grande fête égalitariste. Domination « soft » et « sympa » où, au son obsédant du caisson de basse qui marquera le rythme, nous étirerons en longues processions bruyantes une existence d’ennui. Ces fêtes auxquelles nous sommes en permanence conviés – convoqués plutôt – sont le contraire exact des charivaris, carnavals et autres lupercales d’antan. Elles ne sont pas des célébrations transgressives, mais des rites de conformité, de plates réaffirmations des commandements d’inclusivité, de solidarité et d’indistinction qui sont quotidiennement serinés.

La médecine appelle *lock in syndrom* cette situation terrifiante où le cerveau d’un individu, pourtant en parfait état de marche, n’est plus capable de transmettre la moindre information aux muscles. Le patient voit, entend et pense parfaitement, mais il n’est plus capable de réagir. Il est enfermé dans son corps. Transformé en spectateur entièrement passif de son existence.

C’est exactement ce qui va arriver à la société. *Lock in*. Elle nous enfermera dans ses représentations. On ne nous laissera pas partir. Toutes les issues seront barrées. Sénèque écrivait que la pensée du suicide était l’une de celles qui l’aidaient à vivre. Il était essentiel qu’il existe une porte de sortie qu’il soit possible d’emprunter à tout moment. Tirer sa révérence et cesser le jeu. Il a d’ailleurs fini par emprunter ladite porte : lorsque son ancien élève, l’empereur

Néron, lui a suggéré d'en finir, il obtempéra. La société ne voudra plus de ce genre de porte de sortie. Pour votre bien, on vous obligera à survivre – et à subir – jusqu'au bout. Il ne faudrait pas que vous ratiez une seconde du spectacle de la société enfin réconciliée, prétendument débarrassée de ses faux-semblants.

« Amis, il est temps d'être enfin vous-mêmes », crachent les haut-parleurs à longueur de journée. Mais croire à la fin de l'illusion est la plus grande, la plus puissante illusion qui soit. Nos masques nous sont arrachés les uns après les autres, comme on ôta ses décorations au capitaine Dreyfus lorsqu'il fut cassé de son grade. Pour mieux nous soumettre au masque de la justice et nous envoyer sur l'île du diable.

Nous serons tenus de participer à la grande farandole des gens honnêtes se déployant à l'ombre des caméras de surveillance.

Parlerai-je de moi ? Je dois au lecteur, si ce n'est une explication, à tout le moins une genèse de ce texte « à rebours », si volontairement provoquant par bien des aspects et finalement si éloigné de l'habitus universitaire qui voudrait que je n'affirme jamais que des vérités soutenues par des kilos de données recoupées et scientifiquement mobilisées. Oui, je ne propose ici que des suppositions justifiées à mes yeux par certains faisceaux d'indices. C'est bien plus, à l'image du soleil levant de Monet, une « impression » que je livre ici qu'une démonstration au sens mathématique du terme.

Cet essai est né d'une idée lancinante qui ne me quitte pas depuis l'adolescence : celle de la nécessaire et bénéfique duplicité sociale. Je ne savais pas mettre des mots sur cette étrange sensation que j'avais de façon répétée, dans les circonstances les plus diverses. Le lien entre des événements, en apparence sans rapport et ressortissant à des univers sociaux entièrement distincts m'échappait, mais je sentais qu'il devait en exister un puisque la même idée floue s'imposait à moi de façon obsédante, comme une sorte de « déjà vu ». Ce n'est qu'à partir de mes mémoires de troisième cycle en philosophie, puis en économie, puis de ma thèse de doctorat portant sur la transgression des règles que j'ai commencé à préciser les contours du phénomène qui m'intéresse. Ce n'est qu'ensuite que l'hypocrisie m'est apparue comme la notion résumant le

mieux cette fondation duplice de la société et la crise qu'elle est en train de traverser.

J'ai voulu l'aborder ici en moraliste, c'est-à-dire non pas en arbitre du Bien et du Mal, mais bien, conformément à l'étymologie du mot, en observateur des mœurs.

J'ai voulu rappeler ce que nous avons précisément tendance à oublier : toute société est fondée sur un vaste système de représentations au moyen duquel elle indique l'interprétation qu'il convient de faire d'elle-même, la façon dont elle se donne à voir et à comprendre à ses membres et permet à ces derniers de communiquer. Ce système a pris mille formes, a changé mille fois, mais peu importe : il n'est jamais qu'un décor. C'est l'ensemble de ces représentations partagées à un moment donné que j'appelle hypocrisie. Elle sert au déploiement de la dramaturgie de la vie. Elle permet de composer avec le réel, de le simplifier et d'effacer les aspérités des contradictions qui y foisonnent pour le rendre supportable.

L'hypocrisie était là pour couvrir la marge des pratiques, cet à-côté qui ne se nommait qu'en souriant, qui s'avouait à demi-mot, s'exprimait entre deux portes, se chuchotait dans les innombrables confessionnaux de la vie sociale.

Chacun le savait, l'ordre du dicible était différent de l'ordre de la pratique.

Mais à présent, l'hypocrisie traditionnelle est en passe de devenir une langue morte. Un dialecte oublié dont les signes anciens étonnent d'autant plus qu'ils restent indéchiffrables, comme l'écriture aztèque. Notre illusion ? Être persuadés d'avoir mis un terme à l'hypocrisie. Croire que nous sommes parvenus à l'âge où l'être et le paraître peuvent enfin se confondre. Être persuadés que nous avons trouvé le fin mot de l'évolution civilisationnelle, que nos valeurs sont définitives. Après une errance de plusieurs milliers d'années, nous aurions trouvé la vérité de la société. La fin de l'histoire des mœurs. Certes, les sociétés d'hier ont toutes pensé incarner un *nec plus ultra* de la civilisation. Mais ma thèse est qu'elles ne voulaient ni ne pouvaient empêcher son évolution. Les transgressions abondaient, faisant bouger les lignes morales. Désormais, nous n'avons pas seulement la conviction que le programme égalitaristo-festif est le seul valable, que l'homme vrai est dépourvu de contradiction et qu'il est donc

possible d’en débarrasser le monde, nous avons aussi les moyens de le graver dans le marbre.

Le totalitarisme « nounou » marquera la fin de l’histoire.

J’aimerais balayer les inquiétudes d’une vigoureuse phrase optimiste. À la fin d’un drame, au théâtre ou au cinéma, le spectateur a normalement droit à un moment de détente, un envoi rassérénant. Mais de telles phrases seraient de rassurants mensonges. Alors je ne les écris pas. Paradoxal, sans doute, si l’on considère que ces pages ont voulu précisément plaider en faveur des mensonges rassurants…

La douleur et l’inquiétude ne sont pas mon fardeau. J’appartiens encore à ce monde ambigu qui meurt. Je l’aurai connu. J’aurai usé, autant qu’un autre, de ses détours, de ses passages cachés et de ses délices interdites. C’est pour mes enfants, et leurs enfants après eux, que je crains la transparence.

Non, je ne vois aucune raison, aucun mécanisme politique, économique ou social qui pourrait empêcher que s’institue, en ce XXIe siècle tant rêvé, la société totalitaire de la conformité que j’ai décrite.

Il y a bien, malgré tout, les quelques encourageantes tendances mentionnées à la fin de cet essai. Elles paraissent esquisser la possibilité d’une réaction contre la surveillance, l’émergence de nouvelles formes d’hypocrisie bénigne. Il y a ces résistances dont j’ai parlé. Ces nouveaux interstices qui se créent. À mesure que la technologie permet de nous contrôler, elle suscite aussi l’apparition de moyens de contournements. Peut-être suis-je trop pessimiste. Peut-être la vie trouve-t-elle toujours son chemin. Ne l’a-t-elle pas toujours fait, même dans les pires environnements totalitaires ou carcéraux ? Je voudrais m’en persuader.

Préserver et redévelopper l’opacité, refuser l’évidence de la soumission individuelle à un État-prison se prétendant protecteur sont des voies possibles. Une seule certitude : nous mériterons ce qui nous arrivera. Si nous ne battons pas pour notre liberté, c’est sans doute que nous n’en sommes plus dignes.

---

1. Petit ange ailé au corps de gros bébé.

2. Visible au musée Condé à Chantilly.

3. On pourrait y ajouter le *Seigneur des Anneaux*.

Bibliographie

AKERLOF G., SHILLER R., *Marché de dupes : l'économie du mensonge et de la manipulation*, Paris, Odile Jacob, 2016.

AKTOUF O., *La Stratégie de l'autruche, Post-mondialisation, management et rationalité économique*, Montréal, Ecosociété, 2002.

AMADIEU J.-F., *Le Poids des apparences*, Paris, Odile Jacob 2002.

ARAGON L., *Aurélien* (1944), Paris, Gallimard, 2000.

ARENDT H., *Sur l'Antisémitisme*, Paris, Calmann-Lévy, 1973.

ARIÈS P., *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien régime* (1960), Paris, Points, 2014.

ARISTOPHANE, *Théâtre complet II*, Paris, Folio, 1987.

ARIELY D., *C'est (vraiment ?) moi qui décide*, Paris, Flammarion, 2008.

AUBERT N., GAULEJAC V. DE, *Le Coût de l'excellence*, Paris, Éd. du Seuil, 1991.

BABEAU O., *La Transgression ordinaire : pratiques et fonctions de l'écart habituel à la norme*, Paris, ESKA, 2006.

BALLE F., *Le Choc des incultures*, Paris, L'Archipel, 2016.

BATAILLE G., *La Part maudite* (1949), Paris, Éd. de Minuit, 2014.

BAKER R., *Sperm Wars, le secret de nos comportements amoureux* (1996), Paris, Lattès, 2005.

BALANDIER G., *Le Détour*, Paris, Fayard, 1985.

–, *Le Pouvoir sur scènes*, Paris, Fayard, 1992.

BEAUSSANT P., *Vous avez dit baroque ?*, Paris, Babel, 1988.

BETTINI M., *Éloge du polythéisme : ce que peuvent nous apprendre les religions antiques* (2014), Paris, Les Belles Lettres, 2016.

BICHOT J., *Le Labyrinthe, compliquer pour régner*, Paris, Manitoba/Les Belles Lettres, 2015.

BLOOM A., *L'Âme désarmée. Essai sur le déclin de la culture générale*, Paris, Julliard, 1987.

BOLTANSKI L., THÉVENOT L., *Les Économies de la grandeur*, Paris, PUF, 1987.

–, *Justesse et justice dans le travail*, Paris, PUF, 1989.

–, *De la justification. Les économies de la grandeur*. Paris, Gallimard, 1991.

BOSWELL J. C., *Social Tolerance, and Homosexuality : Gay People in Western Europe from the Beginning of the Christian Era to the Fourteenth Century* (1980), Chicago, University of Chicago Press, 2009.

–, *Au bon cœur des inconnus les enfants abandonnés : De l'Antiquité à la Renaissance* (1988), Paris, Gallimard, 1993.

BONETTI M., DESCENDRE D., GAULEJAC V. DE, PAGES M., *L'Emprise de l'organisation*, Paris, DDB, 1998.

BOILEAU N., *Œuvres classiques*, Paris, Hatier, 1914.

BRASILLACH R., *Anthologie de la poésie grecque* (1943), Paris, Stock, 1995.

BRONNER G., *L'Empire des croyances*, Paris, PUF, 2003.

BROOKS D., *L'Animal social, les ressorts cachés de l'amour, du bonheur et de la réussite* (2011), Paris, Presses de la cité, 2012.

BRUNSSON N., *The Organization of hypocrisy, talk decisions and actions in organizations*, Londres, John Wiley & Sons, 1989.

BRUNSTEIN I. (éd.), *L'Homme à l'échine pliée*, Paris, Desclée de Brouwer, 1999.

CABANIS J., *Saint-Simon l'admirable*, Paris, Gallimard, 1974.

CASANOVA G., *Histoire de ma vie* (1822), Paris, R. Lafont, coll. « Bouquins », 2013.

CASTIGLIONE B., *Le Livre du courtisan* (1528), Paris, Flammarion, 1987.

CAMUS R., *La Grande déculturation*, Paris, Fayard, 2008.

CANGUILHEM G., *Le Normal et le pathologique*, Paris, PUF, 1966.

CITATI P., *La Pensée chatoyante, Ulysse et l'Odyssée*, Paris, Gallimard, 2004.

COULANGES F. DE, *La Cité Antique, Étude sur le culte, le droit, les institutions de la Grèce et de Rome*, Paris, Hachette, 1864.

CLAIR J., *L'Hiver de la culture*, Paris, Flammarion, 2011.

CLARK K., *Civilisation* (1969), Paris, Hermann, 1974.

COMMUN P., *Les Ordolibéraux : histoire d'un libéralisme à l'allemande*, Paris, Les Belles Lettres, 2016.

CRAVERI B., *L'Âge de la conversation* (2001), Paris, Gallimard, 2002.

CROZIER M., *Le Phénomène bureaucratique*, Paris, Éd. du Seuil, 1963.

DEBORD G., *La Société du spectacle*, Paris, Buchet/Chastel, 1967.

DEFORGE B., *Je suis un Grec ancien*, Paris, Les Belles Lettres, 2016.

DETOEUF A., *Propos d'O.-L. Barenton, confiseur* (1948), Paris, Éd. d'Organisation, 2001.

DETIENNE M., VERNANT J.-P., *Les Ruses de l'intelligence, la métis des Grecs*, Paris, Flammarion, 1974.

DOWNS A., *An Economic Theory of Democracy*, New York, Harper & Row, 1957.

DIKÖTTER F., *The Cultural Revolution, A People's History*, Londres, Bloomsbury, 2016.

DUGAIN M., LABBÉ C., *L'Homme nu, la dictature invisible du numérique*, Paris, Robert Laffont/Plon, 2016.

ECO U., *Le Pendule de Foucault* (1988), Paris, Grasset, 1990.

ELIAS N., *La Société de cour* (1974), Paris, Flammarion, 2008.

ENRIQUEZ E., *Les Jeux du pouvoir et du désir dans l'entreprise*, Paris, Desclée de Brouwer, 1997.

–, *L'Organisation en analyse*, Paris, PUF, 1992.

ÉRASME, *Éloge de la folie* (1511), Paris, Garnier Flammarion, 1964.

Faure É., *Histoire d'art : l'art antique* (1909), Paris, Folio Essais, 1988.

FERNANDEZ D., *Amants d'apollon, l'homosexualité dans la culture*, Paris, Grasset, 2015.

FERRIER B., *L'Homme qui jouait de l'orgue*, Paris, Max Milo, 2015.

FOUCAULT M., *Histoire de la sexualité* t. I, *La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976.

FRANK R. H., *Success and Luck : Good Fortune and the Myth of Meritocracy*, Princeton University Press, 2016.

GOLDING W., *Lord of the flies*, Londres, Faber and Faber, 1954.

GRAEBER D., *Bureaucratie*, Paris, Les liens qui libèrent, 2015.

GREEN E., *La Parole baroque*, Paris, DDB, 2001.

GUILLUY C., *La France périphérique : Comment on a sacrifié les classes populaires*, Paris, Flammarion, 2014.

HARARI Y. N., *Sapiens, a brief history of mankind* (2011), Londres, Vintage books, 2015.

HESSE H., *Narcisse et Golmund* (1930), Paris, Calmann-Lévy, 1948.

HOFF S. C., *Who Stole Feminism ? : How Women Have Betrayed Women*, Londres, Simon & Schuster, 1995.

HOPPE H.-H., *Democracy : the god that failed*, Londres, Transaction publishers, 2001.

HUIZINGA J., *Homo ludens, essai sur la fonction sociale du jeu*, Paris, Gallimard, 1951.

JERPHAGNON L., *De l'amour, de la mort, de Dieu et autres bagatelles*, Paris, Albin Michel, 2011.

LAMPEDUSA G. T. DI, *Le Guépard* (1958), Paris, Points, 2007.

LA BOÉTIE É. DE, *Discours de la servitude volontaire* (1756), Paris, Mille et une nuits, 1997.

LE BRETON D., *Disparaître de soi – une tentation contemporaine*, Paris, Métailié, 2015.

LEFEBVRE H., « Claude Levi-Strauss et le nouvel éléatisme », *L'Homme et la société*, 2012/3 (n° 185-186), p. 149-166.

LE GOFF J.-P., *Le Mythe de l'entreprise*, Paris, La Découverte, 1992.

MAFFESOLI M., *La Part du diable, Précis de subversion postmoderne*, Paris, Flammarion, 2002.

MANDEVILLE R., *La Fable des abeilles* (1714) Paris, Vrin 1974.

MARGOLON J.-C. *Érasme par lui-même,* Paris, Éd. du Seuil, 1965.

MARIANNE B., MULLAINATHAN S., « Are CEOs rewarded for luck ? The ones without principals are », *The Quarterly Journal of Economics* 116.3 (2001), p. 901-932.

MARCUSE H., *L'Homme unidimensionnel : Essai sur l'idéologie de la société industrielle avancée* (1964), Paris, Éd. de Minuit, 1968.

–, *Éros et civilisation, contribution à Freud* (1955), Paris, La République des Lettres, 1963.

MARTÍNEZ A. G., *Chaos Monkeys : Obscene Fortune and Random Failure in Silicon Valley*, New York, Harper, 2016.

Mémoires de Talleyrand (1754-1815), Plon, Paris, 1982.

MILLER D., *Social media in an english village, Or how to Keep People at Just the Right Distance*, UCL Press, 2016.

MILLER G., *The Mating Mind : how sexual choice shaped the evolution of human nature*, Londres, Anchor Books, 2000.

MINTZBERG H., *Le Management, voyage au centre des organisations* (1990), Paris, Eyrolles, 2004.

MOLLAT DU JOURDAIN M., *Genèse médiévale de la France Moderne, XIV^e-XV^e siècle*, Paris, Éd. du Seuil, 1977.

MURRAY C., *Coming Apart : The State of White America, 1960-2010*, Crown Forum, 2013.

MUSIL R., *L'Homme sans qualités*, t. I et II (1930-1932), Paris, Éd. du Seuil, 2011.

ORWELL G., *1984* (1949), Paris, Gallimard 1972.

PAGLIA C., *Free Women, Free Men : Sex, Gender, Feminism*, Londres, Pantheon, 2017.

PAGE B. I., « The Theory of Political Ambiguity », *The American Political Science Review*, vol. 70, n° 3 (sept. 1976), p. 742-752.

PARACUELLOS J.-C., Benghozi P.-J. (dir.), *Télévision, l'ère du numérique*, Paris, La Documentation Française, 2011.

PERRET V. Josserand E. (éd.), *Le Paradoxe : penser et gérer autrement les organisations*. Paris, Ellipses, 2003.

POLANYI K., *La Grande Transformation : aux origines politiques et économiques de notre temps* (1943), Paris, Gallimard, 1983.

POSTMAN N., *Se distraire à en mourir* (1985), Paris, Fayard, 2011.

PROUST M., *Un amour de Swann* (1913), Paris, Gallimard, 1954.

–, *Le Temps retrouvé* (1927), Paris, Gallimard, 1990.

REY É., *Éloge du mensonge*, Paris, Hachette, 1925.

ROUSSEAU J.-J., *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes* (1755), édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, 2002.

ROSANVALLON P., *Le Peuple introuvable, histoire de la représentation démocratique*, Paris, Gallimard, 1998.

RYAN C., JETHA C., *Sex at dawn : how we mate, why we stray, and what it means for modern relationships*, New York, Harper Perennial, 2011.

SCOTT, J. C., *Seeing like a State : How Certain Schemes to Improve the Human Condition Have Failed*, Yale, Yale University Press, 1999.

SIMIOT B., *Ces messieurs de Saint-Malo*, Paris, Albin Michel, 1983.

SIMMEL G., *Le Conflit* (1918), Paris, Circé, 1995.

SMITH A., *Mœurs curieuse des Chinois*, Paris, Payot, 1930.

STEPHENS-DAVIDOWITZ S., *Everybody lies : big data, new data, and what the Internet can tell us about who we really are*, Dey Street Books, 2017.

TOCQUEVILLE A. DE, *L'Ancien Régime et la révolution* (1856), chap. VI, Paris, Robert Laffont, 1986.

–, *De la démocratie en Amérique*, vol. II, (1840), Paris, Gallimard, 1961.

VEYNE P., *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?*, Paris, Éd. du Seuil, 1983.

WILDE O., *Le Déclin du mensonge, une observation* (1891), Paris, Allia, 2003.

WINOCK M., *Flaubert*, Paris, Folio, 2015.

WILSON T. D., *Strangers to ourselves : discovering the adapative unconscious*, Cambridge, MA, Belknap Press, 2002.

YOUNG E., *I Contain Multitudes*, New York, Harper Collins, 2016.

ZAMIATINE E., *Nous* (1952, écriture en 1920), Arles, Actes Sud, 2017.

ZERJAL T. *et al.*, « The genetic legacy of the Mongols », *American journal of Human Genetics*, 2003 Mar, 72(3), p. 717-721.